MÉMOIRES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE

DU JACOBINISME,

PAR M. L'ABBÉ BARRUEL.

TOME CINQUIÈME.



A HAMBOURG,

CHEZ P. FAUCHE, LIBRAIRE.

1803.



CONSPIRATION DES SOPHISTES DE L'IMPIÉTÉ ET DE L'ANARCHIE.

PARTIE HISTORIQUE.

CHAPITRE IX.

Nouveaux chefs, nouvelles ressources des Illuminés ; l'invention de la Maçonnerie Jésuitique ; succès de cette fable.

État et dispositions des Illuminés, après la découverte de leurs complots.

AU milieu de ces écrits secrets, que la secte avoit inutilement cherché à soustraire aux yeux de la Justice, s'étoit trouvée, de la main de Zwack même, cette apostille remarquable : « Il » faut pour rétablir nos affaires, que parmi les » Frères échappés à nos revers, quelques-uns » des plus habiles prennent la place de nos fon- » dateurs ; qu'ils se défassent des mécontens, et

» que, de concert avec de nouveaux élus, ils
» travaillent à rendre à notre Société sa première
» vigueur. » (*Écrits orig. t.* 1, *dernières pages.*)
Weishaupt lui-même n'avoit fui loin d'Ingolstadt, qu'en menaçant tous ceux qui l'en chassoient de changer un jour *toute leur joie en pleurs ;* (Lettre à Fischer.) Il étoit évident que les Illuminés ne pensoient à rien moins qu'à renoncer à leur conspiration. Cependant, quelque terrible et menaçante qu'elle se fût montrée, on eût dit que toutes les puissances affectoient de leur laisser tous les moyens de la poursuivre avec une nouvelle activité.

Excepté Weishaupt qui avoit su échapper à ses juges, pas un des conjurés n'avoit été condamné en Bavière à des peines plus fortes que l'exil ou une prison passagère. Dans tout le reste de l'Allemagne, et depuis le Holstein jusqu'à Venise, depuis la Livonie jusqu'à Strasbourg, pas la moindre recherche n'avoit été faite dans leurs Loges ; la plupart des adeptes reconnus pour les plus coupables, avoient trouvé bien plus de protection que d'indignation, auprès de ceux même contre lesquels se dirigeoient tous leurs complots ; malgré les preuves les plus authentiques et les plus évidentes de sa félonie, et fort peu de jours même après toutes les preuves acquises contre lui, Zwack obtenoit et

produisoit, de sa probité, de sa fidélité aux lois de son Prince, des certificats que l'on eût dit signés par des complices bien plus que par les membres d'un Conseil Aulique; (*V. son Appendix aux Écrits orig. pages* 35 *et* 36.) et le Prince de Salm-Kyrbourg l'appeloit à sa Cour, pour en être servi sans doute avec la même fidélité. Les conjurés *Brutus-Savioli* et *Diomède-Constanza* pouvoient par-tout ailleurs qu'en Bavière former des adeptes à leur conspiration, aux dépens même du Prince qui l'avoit découverte chez lui. Ce Tibère-Merz, dont les Écrits originaux attestoient l'infamie, la portoit triomphante avec ses complots, à la suite de l'Ambassadeur de l'Empire, jusqu'à Copenhague. L'adepte Alfred-Seinsheim ne faisoit qu'échanger la faveur de son Prince contre celle du Duc de Deux-Ponts, et déjà l'intrigue ménageoit son retour à Munich. Spartacus lui-même jouissoit tranquillement de son asile et de ses pensions, auprès des Princes, ses victimes plus encore que ses élèves. Jamais conspiration n'avoit été plus monstrueuse et si publiquement dévoilée; jamais conjurés n'avoient trouvé tant de moyens de la continuer à l'ombre de ceux même qui en étoient le grand objet. Ainsi tout annonçoit que la fuite de Weishaupt ne seroit pour la secte, que ce qu'avoit été pour l'Islamisme celle de Mahomet, l'Hégire

de nouveaux et de plus grands succès. Mais ici je n'ai plus, pour la suivre dans ses souterrains mêmes, ses annales secrètes. Des précautions dictées par l'expérience, ont fourni à Weishaupt des moyens combinés encore plus profondément, pour accorder, suivant sa maxime favorite, dans son nouveau sanctuaire toute l'apparence de l'oisiveté avec les ressources de la plus grande activité. Peut-être aussi, content d'avoir posé les fondemens des ses complots, d'en être à ce moment où il avoit prévu qu'il pourroit défier toutes les Puissances de détruire son ouvrage, peut-être satisfait d'avoir formé des hommes qui pouvoient désormais présider à son Aréopage, ne s'est-il réservé que le soin de donner ses conseils dans les occasions importantes, en livrant les détails et la qualité de chefs ordinaires à d'autres adeptes. Quoi qu'il en soit, la fin de ses travaux en qualité de chef fût-elle constatée, et les archives de la secte fussent-elles encore plus profondément ensevelies, la preuve des complots dont elle est encore toute occupée ne nous manquera pas. Au défaut de ses écrits secrets, nous aurons ses monumens publics. Les adeptes étoient connus; il étoit désormais plus facile d'observer leurs travaux, de rapprocher leurs artifices; des écrivains zélés en Allemagne, nous ont devancé dans cette carrière; l'histoire aura encore ses démonstrations.

Précautions des Illuminés, pour cacher la continuation de la Secte.

Le grand soin des Illuminés, après la publication de leurs écrits secrets, fut de persuader à toute l'Allemagne que leur Ordre n'existoit plus, que les adeptes avoient tous renoncé non-seulement à leurs mystères conspirateurs, mais à toute relation entre eux, en qualité de membres d'une société secrète. Ils ne furent ni les premiers brigands, ni les premiers sectaires cherchant à faire regarder leur existence comme chimérique, dans le temps où ils étoient le plus actifs pour la propagation de leurs complots et de leurs principes. Mais ici l'erreur est venue se démentir elle-même dans la bouche de ses plus zélés défenseurs. A la première apparition de ces ouvrages qui ont dévoilé en Angleterre la conspiration formée par les Illuminés, et poursuivie dans les arrière-Loges maçonniques, les Frères zélés des bords de la Tamise ont demandé du secours aux Frères Allemands, pour détruire l'impression que faisoit à Londres la *vie de Zimmermann*, l'ouvrage de M. Robison et nos Mémoires. Les plaintes des Frères Anglois, et la réponse auxiliaire du Frère Boettiger, sont insérées dans le *Mercure Allemand*, (*N.°* 11, *p.* 267.) La même réponse, à peu de chose près, a traversé les mers pour apprendre aux Anglois, par leur *Monthly Magazine*, *N.°* 27, *Janvier* 1798, que tout homme occupé à dévoiler

Aveu remarquable sur la Secte.

l'Illuminisme, ne poursuit plus qu'une chimère ou des objets *depuis long-temps ensevelis dans un profond oubli; que depuis 1790 on a cessé de faire la moindre attention aux Illuminés; que depuis cette époque il n'en est plus mention dans les Loges Allemandes; et qu'enfin des preuves évidentes de cette assertion se trouvent dans les papiers de* Bode, *qui étoit devenu chef de cet Ordre, et qui mourut en 1784.* (Monthly Magazine, N.° 27, Janvier 1798, let. de Bœttiger.) Il est dans ces paroles du sieur Bœttiger, un premier aveu remarquable, déjà relevé en Allemagne, à la confusion des adeptes. Des écrivains zélés leur ont dit: vous convenez aujourd'hui que les mystères de l'Illuminisme étoient devenus ceux des Loges maçonniques, et qu'ils le furent au moins jusqu'en l'année 1790; dès-lors, et ces journaux et ces auteurs qui n'ont cessé d'appeler l'attention des Princes sur les Illuminés; dès-lors, et Zimmermann et Hoffman, M. Starck et tant d'autres écrivains dont la Secte s'efforce d'étouffer les ouvrages, avoient au moins raison d'avertir le public qu'elle n'avoit pas été anéantie lors de la découverte de ses complots en 1786, ou même en 1785, comme l'avoient sans cesse publié jusqu'ici tous les écrivains ses adeptes, ou à ses gages. (*V. l'Eudemonia, t.* 6, *N.°* 2.) Aujourd'hui les conjurés supposent qu'il suffit de faire

regarder leur existence comme chimérique depuis 1790, pour continuer à suivre leurs complots sans opposition. Cet artifice encore sera dejoué, et les peuples sauront que la secte a bien pu changer ses formes, mais qu'elle n'a fait qu'ajouter à ses forces et à ses moyens de corruption.

Un second aveu que fait ici le sieur Bœttiger, (*) le Dom-Quichote des Illuminés, et sur tout celui du Frère Bode, c'est que son héros devint réellement le chef des Illuminés Allemands. Bode, nouveau chef de la Secte.

(*) Ce sieur Bœttiger, Directeur du Gymnase à Weymar, ce Frère auxiliaire fameux par un éloge de Bode, dont on n'a fait que rire en Allemagne, a bien d'autres titres au ridicule que ses productions lui ont donnés. Les Anglois peuvent lui pardonner tous ceux qu'il s'est donnés dans la demi-douzaine de Journaux auxquels il coopère, par ses dissertations sur les *Dames Romaines*, et sur *leurs toilettes*, et sur *les éventails*, sur *l'Amérique* et sur *la Chine*, sur les *Vases Étrusques*, et sur *le jeu d'un histrion*, et sur bien d'autres choses; mais ce qu'il est bon qu'on sache en Angleterre lorsqu'on nous oppose l'autorité de cet homme-là, c'est qu'il est tout aussi fameux en Allemagne par sa démagogie, que par ses Traités sur *la toilette* et sur *les éventails*; c'est qu'il n'a pas rougi d'exprimer la rage de son Jacobinisme, à l'occasion de la victoire si décisive de l'Amiral Duncan, en consignant dans ses Journaux, qu'il est douteux si cette victoire est venue aux Anglois, d'en haut ou d'en bas, du Ciel ou de l'Enfer, *von oben oder von unten*, et que

Aucun adepte encore n'avoit fait cet aveu; mais il vient parfaitement à l'appui des instructions que j'avois sur ce fameux adepte. C'est donc sous ce héros, dont les talens pour la conspiration étoient si précieux à Knigge, que nous avons à suivre en ce moment les travaux et les succès de la secte.

Objet de la fable sur la Maçonnerie Jésuitique.

Détourner l'attention publique sur des complots fabuleux, pour faire oublier tous les leurs, continuer leurs conquêtes dans les Loges maçon-

---

bien des gens pensent qu'*il vaudroit mieux pour le bonheur des Anglois l'avoir perdue que l'avoir gagnée*. Voilà l'homme dont on ose opposer les lettres au patriotime de M. Robison.

Ce même homme écrit aux Anglois qu'il n'est pas *Illuminé*; on le croit en Angleterre, mais en Allemagne on lui demande ce qu'il faisoit donc aux *Loges Minervales de Weymar*; en quelle qualité il a pu hériter de ces écrits d'un chef Illuminé, qui par toutes les lois de la secte ne pouvoient se remetre qu'aux Frères; en quelle qualité, après avoir été si intimement lié à Bode, il est encore si laborieux coopérateur de l'adepte *Wieland*, pour le *nouveau Mereure Allemand*?

Ce même auxiliaire écrit aux Anglois, qu'à la première réquisition le Duc de Saxe-Gotha ne feroit pas sans doute difficulté de laisser vérifier les archives de Bode; mais il se garde bien de faire la même proposition aux Allemands; il leur parle d'un Prince dépositaire de ses écrits, sans oser nommer le Prince.

niques, les étendre sur toute la classe des hommes de lettres, et infecter enfin de leurs principes toute la masse du peuple ; tels furent les projets d'Amélius-Bode et des nouveaux Aréopagites que l'Illuminisme s'étoit donnés pour chefs, après la fuite de Weishaupt et la dispersion des adeptes Bavarois. Parmi les grands moyens qu'ils employèrent, il en est un sur-tout qui ne seroit pour moi qu'une fable risible et méprisable, et que je daignerois à peine mentionner, sans

---

Il sait trop bien que les vérificateurs moins éloignés se présenteroient avec plus de confiance, si pourtant la parole de Bœttiger suffisoit à ceux qui croient savoir que le Prince a ses raisons pour ne pas montrer facilement les *deux malles* de ces archives, qu'il a achetées chèrement ; et pour ne pas faire authentiquement la même invitation que la Cour de Bavière a faite pour les *Écrits originaux* : — J'invite, moi, l'auteur du *Monthly Magazine*, à insérer ces réflexions dans son Journal, comme il y a inséré la lettre de Bœttiger contre M. Robison. (N.° 27, *Janvier* 1798.) Je fais cette invitation, parce qu'il m'est venu des avis, que bien des gens dupes de cette lettre, ne voyoient plus qu'une chimère dans la secte et les complots de la plus monstrueuse et la plus artificieuse des sectes.

Au reste, les papiers secrets de Bode ne sont pas tous à Gotha. Une grande partie de ses lettres s'impriment en ce moment, et on me mande qu'elles viennent parfaitement à l'appui de mes Mémoires.

l'étonnant et désastreux parti que la secte sût en tirer ; c'est la fable de la Franc-Maçonnerie Jésuitique. Un nombre prodigieux de volumes ont été écrits en Allemagne, soit par les auteurs même de cette fable, soit par ceux qui sentirent la nécessité de désabuser le public, en dévoilant ce nouvel artifice de l'Illuminisme. J'épargne à mes lecteurs des détails devenus inutiles, et me borne à ce qu'il faut en savoir pour suivre la secte dans sa marche, et la voir arriver au période de sa puissance dans nos révolutions.

Par un premier acte de soumission au despote Weishaupt, Philon-Knigge avoit préludé à la fiction des Jésuites prétendus *Franc-Maçons*, dans sa production publiée en 1781, sous le nom d'*Aloysius Mayer*. Il étoit revenu à la charge dans sa *Circulaire*, écrite encore par ordre de Weishaupt aux Loges maçonniques ; il insista de nouveau dans ses *Additions à l'histoire des Franc-Maçons*. (*Voy. ces ouvrages et les Écrits origin. t. 2, let. 22 de Weishaupt et 1 de Philon; et la Circulaire, part. 2, sect.* 6.) Les adeptes Osfertag à Ratisbonne, Nicolaï et Biester à Berlin, et une foule d'autres Illuminés n'épargnèrent rien dans leurs divers écrits, pour accréditer cette fable. Jusques-là cependant il étoit difficile de se faire une idée précise de l'histoire, soit vraie, soit fausse, de cette Franc-Maçonnerie Jésuitique.

Bode enfin réunit tout ce qu'on avoit dit, tout ce qu'on pouvoit dire sur ce même sujet. Il envoya ses matériaux à Paris, au Frère Bonneville; (*Endlich. Schicksal, pag.* 38.) et de la plume du nouvel adepte sortit, sous le titre *des Jésuites chassés de la Maçonnerie*, cette production envoyée à *toutes les Loges régulières*, comme le dernier coup de massue porté au terrible fantôme.

En réunissant toutes ces productions, on voit que leur premier objet étoit de faire croire aux Franc-Maçons que toutes leurs Loges étoient secrètement dirigées par les Jésuites; que leurs mystères mêmes, et tous leurs secrets, toutes leurs lois n'étoient que l'œuvre des Jésuites; que chaque Franc-Maçon se trouvoit, sans le soupçonner même, l'esclave et l'instrument de cette Société, depuis long-temps regardée comme éteinte, mais dont les membres dispersés conservoient un empire honteux aux Franc-Maçons, redoutable aux nations et aux Princes. Le dernier résultat de toute cette fable étoit que, pour avoir les vrais mystères de la Franc-Maçonnerie, il falloit les chercher, non chez les Rose-Croix ou chez les Chevaliers Écossois, bien moins encore dans la Franc-Maçonnerie Angloise, et dans celle de la stricte observance, mais uniquement dans ces Loges éclectiques dirigées par

les Illuminés. (*V. la Circulaire de Philon et sa conclusion.*)

Succès de cette fable.

C'est un terrible nom que celui des Jésuites pour bien des personnes, pour celles sur-tout qui ne pardonnèrent jamais à ces Religieux leur zèle pour la Religion Catholique; et il faut convenir que si la constance à combattre pour cette Eglise pouvoit être un crime, ils avoient bien des droits à la haine que leur avoient voué leurs ennemis. Aussi dans les provinces Allemandes, dans celles-là plus spécialement où les Loges se remplissoient de Frères Protestans, cette fable fit-elle une impression si forte que, pendant bien long-temps on n'y parla que des Jésuites cachés sous le voile de la Maçonnerie, et de leur grande conspiration. On eût dit que celle des Illuminés étoit oubliée. Ce n'étoit pas là tout ce qu'ils vouloient. Les Frères Maçons des Loges ordinaires s'entendirent si souvent répéter, qu'ils étoient les dupes du Jésuitisme, qu'ils laissèrent là leurs *Rose-Croix* et leur *stricte observance*, pour courir aux Loges éclectiques sous l'empire des Illuminés. La révolution maçonnique fut si complète et si fatale à l'ancienne Franc-Maçonnerie, que les Vénérable zélés pour leurs premiers mystères, dans la fiction seule de ces Jésuites Franc-Maçons, crurent voir une conspiration digne des Danton et des

Robespierre. *Wahrlich ein project eines Dantons oder Robespierre würdig.* (Endliches schicksal, pag. 32.) Les Frères clairvoyans eurent beau dévoiler le piége pour venger leur honneur et empêcher la désertion, les démonstrations arrivèrent trop tard. Elles étoient d'ailleurs écrites par des Protestans, qui avoient eux-mêmes leurs préjugés sur les Jésuites ou les connoissoient mal (*). Lorsque l'Allemagne ouvrit enfin les yeux sur cette fable, la plupart des Maçons s'étoient déjà joints aux Illuminés de peur d'être Jésuites ; et les autres avoient presque tous abandonné les Loges pour n'être ni Maçons ni Jésuites. Ainsi fut accomplie en Allemagne cette menace de Weishaupt, de conquérir la stricte observance et les Rose-Croix, ou bien de les détruire.

Si la prévention n'ôtoit pas quelquefois la faculté de raisonner, on s'étonneroit que les Maçons eussent pu donner dans un piége aussi grossiérement tendu. Que l'on dise en effet, à la Loge-Mère d'Edimbourg, aux grandes Loges de Londres et d'York, et à leurs Directoires,

(*) Voyez sur cet objet l'*Endliches Schicksal;* les ouvrages intitulés, *Der aufgezogene vorhang der freymaurerey*, *etc.* sur-tout les cent dernières pages; *über die alten und neuen mysterien*, chap. XVI, etc.

et à tous leurs Grands-Maîtres : vous avez cru tenir les rênes du monde maçonnique, et vous vous regardiez comme les grands dépositaires de ses secrets, les distributeurs de ses diplômes; vous n'étiez, et vous n'êtes encore sans le savoir, sans vous en douter même, que des marionnettes dont les Jésuites tiennent les fils, et qu'ils font mouvoir comme ils veulent; pourra-t-on inventer rien de plus outrageant pour l'esprit et pour le sens commun, que l'on suppose au moins à ces héros des Loges maçonniques. C'est à cela cependant que se réduit toute cette fable de la Maçonnerie Jésuitique. C'est en parlant des *Franc-Maçons Anglois*, que les auteurs et les propagateurs de cette fable nous disent plus spécialement : « *Il y en a bien quelques-uns* (*de ces » Maçons Anglois*) *qui soupçonnent qu'on les » mène par le nez, mais il y en a peu.* . . . . . . Il se » trouve parmi eux, *plus que par-tout ailleurs*, » certains membres, qui de temps en temps » renouvellent l'idée des Supérieurs inconnus; » et ces Supérieurs inconnus qui *mènent par le nez* ces Franc-Maçons Anglois, sont toujours *les Jésuites*. » (*Voyez les Jésuites chassés de la Maçonnerie, part.* I, *pages* 31 *et* 32.)

Le reproche bientôt devint général ; toute cette multitude de grades inventés en France en Suède, en Allemagne ne sont pas moins

l'ouvrage des Jésuites, que les grades Anglois ou Écossois. (*Voy. la circulaire de Philon.*) La stupidité épidémique parmi les Franc-Maçons les empêche seule de sentir l'esclavage. Telle est la conséquence naturelle de cette fable. Comment les Frères Allemands n'en ont-ils pas senti l'absurdité ? Leurs grands adeptes, leurs élus de toutes les nations accourent à Wilhelmsbad ; ils ont tenu, dans moins de trente ans, cinq à six assemblées générales ; comment tous ces Frères combinant leurs secrets, leur régime, leurs lois ; revisant, méditant, corrigeant leurs mystères et tout leur code, ont-ils donc été assez imbécilles pour ne pas soupçonner au moins qu'ils n'étoient là, comme dans toutes leurs Loges, que les vils instrumens et les esclaves des Jésuites ? Il n'y a pas de milieu : ou bien tous les Franc-Maçons ne sont que les enfans de l'ineptie, de la bêtise et de la sottise ; et alors, que devient cette grande lumière, cette science des sciences, qu'ils exaltent sans cesse ? ou bien toute l'histoire de ces Jésuites Franc-Maçons n'est qu'une invention absurde ; et alors pourquoi courir aux Loges des Illuminés, crainte de se trouver à celle des Jésuites ?

L'absurdité devient bien plus étrange, quand on trouve à la tête de ces Franc-Maçons, des

Philippe d'Orléans, des Condorcet, des Syeyes, des Mirabeau, et tant d'athées, tant de déistes, tant de ces ardens persécuteurs, assassins des Jésuites, et de tout ce qui tient à la religion que prêchoient les Jésuites.

Dans quel temps encore vient-on faire de ces Religieux, les Grands-Maîtres et les grands Directeurs des Loges répandues de l'Orient à l'Occident ? C'est après les décrets et les brefs de leur destruction ; c'est lorsque, ne pouvant plus former eux-mêmes un corps ou un ensemble, ils vivent dispersés, sans liens et sans régime commun, occupés comme tous les simples Ecclésiastiques, des fonctions du Clergé, sous l'inspection de leurs Évêques ; c'est alors que vous leur faites gouverner un corps aussi nombreux et aussi vaste que celui des Franc-Maçons ! C'est lorsqu'on les voit dépouillés de tout, chassés de leurs maisons, ayant à peine de quoi vivre ; c'est alors que vous prétendez qu'ils regorgent des trésors des Loges maçonniques ! C'est lorsque sous le joug des persécutions, ils ne continuent à montrer, à prêcher que les vertus évangéliques ; c'est alors que vous nous parlez de leur prétendue impiété secrète et de leur profonde politique ! Certes s'ils sont impies, souffrez au moins qu'ils ne soient pour nous que des impies mal-adroits,

et

et aussi imbécilles que ceux qui leur croient quelque adresse. Ils sont impies, déistes ou athées; ils ont la rebellion et l'anarchie dans le cœur; et ils ont assez mal joué leur rôle, pour n'avoir jamais eu de plus grands ennemis que les impies, les déistes et les athées de cette Franc-Maçonnerie qu'ils dirigent, et de toute autre classe! Ils sont les grands auteurs de ces nouveaux mystères de la Maçonnerie; ils ont eu l'adresse de les faire introduire par des héros la plupart Protestans, tels qu'un Baron de Hund et un Zinnendorf; et ces mystères ne se multiplient dans les Loges que pour y faire naître ou y nourrir ces jalousies, ces haines, ces guerres intestines, que toutes les assemblées des Frères ne peuvent terminer! C'est donc encore là l'ouvrage d'une Société si profondément politique! Ces terribles Jésuites croyoient-ils donc ne faire qu'ajouter à leur puissance, en froissant, en brisant les unes contre les autres toutes leurs marionnettes maçonniques, au lieu de réunir ces millions de Frères ou d'esclaves sous une même loi, pour en former une barrière contre leurs ennemis?

On ne tient pas à toutes les absurdités de cette fabuleuse Maçonnerie Jésuitique. L'imputation devient bien plus étrange encore, lorsque

l'on considère la nature des preuves sur lesquelles elle est fondée. (*)

Dans ce que Philon-Knigge, Nicolaï et Bode et leurs confrères avoient à dire d'odieux sur les Franc-Maçons, que l'on mette le nom de

---

(*) Divers lecteurs pourroient me soupçonner de ne traiter ainsi de rêveries, d'absurdités inconcevables tout ce que les Illuminés nous donnent pour leurs démonstrations, sur la Maçonnerie Jésuitique, que pour en éviter une réfutation peut-être difficile. Eh bien! puisqu'il le faut, prenons celle des productions de l'Illuminisme, dont les adeptes font le plus grand éloge, celle que l'adepte Mirabeau, ou plutôt que son souffleur et son enrôleur, l'adepte Mauvillon ne veut pas que nous regardions comme *un système*; mais comme *un rapprochement très-complet et très-exact des principaux faits qui ont conduit, en Allemagne, à la découverte de cette Maçonnerie Jésuitique*. (*Voy. Mirabeau, Monarchie Prussienne, t.* 5, *liv.* 8, *pag.* 77.) Prenons ce fameux livre: *Les Jésuites chassés de la Maçonnerie, et leur poignard brisé par les Maçons*. Dès la première page, ce poignard s'apperçoit gravé sur une planche, où l'on découvre en même temps des compas, des équerres, des triangles, des aigles, des étoiles, et tout ce qu'on nous donne pour les emblêmes de la Maçonnerie Écossoise. Si l'on demande chez quels Jésuites ce poignard s'est trouvé, on ne recevra pas la moindre réponse à cette question; mais, en revanche, voici la manière dont l'auteur prétend nous démontrer que les grands auteurs et directeurs de la Maçonnerie Écossoise sont des Jésuites:

Jésuites au lieu de *Franc-Maçons* ou de *Rose-Croix ;* et l'on aura la marche générale de tous ces écrivains de l'Illuminisme. C'est précisément, comme si en donnant l'histoire et le code de Weishaupt, il plaisoit à l'historien de mettre

---

1.° Bonneville voit dans cette Maçonnerie quatre grades ; l'apprenti, le compagnon, le maître et le maître Écossois. Les mots de passe de ces grades sont *Booz* et *Tubalcain* pour le premier ; *Schiboleth*, *Chiblim* et *Notuma* pour les autres. *Booz* l'embarrassoit ; il le laisse, pour mettre dans l'ordre suivant ces quatre lettres initiales T. S. C. N.

Les Jésuites avoient aussi quatre grades, les Frères Lais, c'est-à-dire ceux qui chez eux, comme dans tous les Ordres religieux, n'étoient reçus que pour vaquer à des fonctions purement serviles. C'étoient les Frères cuisiniers, les jardiniers, etc. Les Jésuites appeloient ces Frères-là *Coadjuteurs temporels*. Le sieur Bonneville laisse là le mot *coadjuteur*, et ne prend que la lettre initiale de *temporel ;* c'est déjà un *T* qui montre dans le Frère Jésuite, le *T* de *l'apprenti Franc-Maçon*. Le second grade chez les Jésuites, étoit celui des jeunes gens occupés de leurs premières études ; on les appeloit écoliers, *scholastici ;* mais ils devenoient maîtres, *magistri*, lorsqu'après leurs études ils enseignoient les humanités. La lettre initiale du *scholastici* convient à Bonneville, il la prend et en fait le *schiboleth* du *compagnon Maçon*. Le troisième grade des Jésuites étoit celui des *coadjuteurs spirituels*, qui faisoient les trois vœux ordinaires de religion. Pour le coup la véritable lettre initiale est ici

par-tout ce mot de *Jésuites* au lieu d'*Illuminés*, sans pouvoir même nommer ou désigner un seul Jésuite, sur lequel l'accusation vînt se fixer ; quoique l'on sache bien toute l'envie, tout le plaisir que ces hardis calomniateurs auroient de

---

la même que dans *chiblim* ; aussi Bonneville n'en doute pas : le Jésuite coadjuteur spirituel, c'est le *chiblim* du *Maître Franc-Maçon*. Enfin le quatrième grade des Jésuites est celui des *profès*, qui aux trois vœux ordinaires ajoutoient celui d'aller prêcher l'Évangile par-tout où le Pape les enverroit. Ces Jésuites s'appeloient *profès* des quatre vœux. La lettre initiale du mot *profès* dérangeroit les calculs de Bonneville ; il lui falloit une *N* ; il appelle ces *profès* les nôtres, *nostri*, et voilà l'*N* qui fait du Jésuite profès le *Notuma*, le *Maître Écossois* Franc-Maçon. (*Voy. les Jésuites chassés de la Maçonnerie*, *t.* 2, *p.* 5 *et* 6.) Voilà comment *T. S. C. N.* rapprochés de *T. S. C. N.* démontrent que les Grades des Jésuites sont ceux des Franc-Maçons.

Voulez-vous, d'après le même Bonneville, démontrer que le mot *Mason* donne précisément pour résultat le *Grade parfait* des Jésuites, celui de leurs profès? supposez que les lettres *A*, *B*, *C*, donnent les nombres 1, 2, 3, ainsi de suite, jusques à la dernière lettre *Z*, qui donne le nombre 24 ; supposez que les Jésuites ont adopté ce chiffre si facile, et dites ensuite comme Bonneville : *dans le mot Mason*, les quatre lettres *M*, *A*, *S*, *O* donnent pour *total* 45 ; *reste N*, *c'est la lettre initiale du* nôtre *du fameux* noster, *Grade parfait du Jésuitisme*, *qu'on ne peut obtenir qu'après* 45 *ans.* (Id. p. 9.) Quel dommage que

nommer au moins quelques-uns des coupables. Ce sont des contradictions perpétuelles. On n'y trouve d'accord ni sur l'époque, ni sur les grades, ni sur les mystères de cette Maçonnerie Jésuitique. Le seul fait qui eût mérité quelque

---

ce *noster*, suivant Bonneville, soit le profès des quatre vœux, *professus quatuor votorum*; (id. p. 6.) et que, suivant l'institut des Jésuites, il suffit pour être profès de ces quatre vœux, d'avoir 25 ans passés, s'ils avoient à cet âge terminé leurs études théologiques ! (*Constit. Soc. Jes. pars.* 1, *c.* 2, *N.*° 12, *de admittendis*) Quel dommage encore que ces Jésuites, malgré leurs années de régence dans les Colléges, eussent terminé ces études, et fissent presque tous, les vœux de Profès, à l'âge de 33 ans !

Si je disois à présent que le *G* ou le *God* des Maçons est pour Bonneville, le *Général* des Jésuites, parce que *Général* commence par un *G*; que le *Jubal*, le musicien des Maçons, est aussi un Jésuite, parce que *Jubal* et *Jésuite* commencent par un *J*; que l'*Hiram-Abif* des mystères est encore un Jésuite, parce que *H* vaut 8, *A* vaut 1; total 9, et que *J* vaut aussi 9; si enfin j'ajoutois que ce n'est encore là que les moindres des cinq ou six cents inepties que l'on nous donne pour autant de démonstrations de la Maçonnerie Jésuitique, on auroit bien de la peine à se persuader que je rends fidellement l'adepte Bonneville. Me voilà donc réduit à renvoyer le lecteur à Bonneville même. Que celui-là le lise et l'étudie, que les premières pages de cette production ne rempliront pas de mépris, de dégoût ou d'indignation, contre un auteur qui se joue si effrontément du public.

examen, si l'assertion avoit été au moins accompagnée de quelque preuve, est celui des Jésuites faisant de la Maçonnerie une conspiration pour rétablir les Stuart sur le trône. Mais quel intérêt pouvoit donc inspirer aux Maçons Suédois, Russes, Polonois, Allemands, Hollandois, un secret de cette espèce? Et comment sur-tout persuader aux Anglois et aux Écossois que leur Maçonnerie, son code, ses emblêmes antérieurs à la catastrophe des Stuart, ne sont que des mystères inventés pour remettre les Stuart sur le trône d'Angleterre? Celui qui écrira l'histoire des rêveries humaines, peut insister sur toutes celles que les Illuminés ont répétées jusqu'au dégoût, pour accréditer cette fiction; sans le parti qu'ils ont su en tirer pour la propagation de leurs complots, je croirois moi-même l'avoir trop sérieusement réfutée. Des artifices plus importans à dévoiler, sont ceux d'une coalition bien plus réelle et bien plus désastreuse, que toute cette fable de la Franc-Maçonnerie Jésuitique.

CHAPITRE X.

Union Germanique ; ses principaux acteurs, et les conquêtes que lui doit la Secte illuminée.

APRÈS avoir décrit tant de complots, dévoilé tant de ruses, tant de moyens d'illusion et de séduction, combinés dans les antres de l'impiété et de la scélératesse ; que ne m'est-il donné de reposer ma plume, de laisser dans leurs antres, couverts de leurs ténèbres, tous ces vils artisans du mensonge, pour tracer ou l'image de l'homme vertueux, ou celle d'une nation heureuse, jouissant des douceurs de la paix à l'ombre de ses lois, sous un Monarque chéri et révéré, le père plus encore que le Roi de son paisible Empire ! Mais il n'est plus de peuple tranquille à l'ombre de ses lois. Tous les Trônes s'ébranlent ou s'écroulent ; tous les États gémissent sur la ruine de leur Constitution et de leur Religion ; ou luttent, ou s'épuisent pour échapper au désastre commun. Le danger est présent par-tout ; il ne faut plus parler de nos beaux jours, si ce n'est pour hâter leur retour, en continuant à dévoiler les causes trop long-temps inconnues de nos

malheurs. Il faut encore que notre ame consente à être déchirée ; qu'elle suive à travers leurs menées ténébreuses ces enfans de Weishaupt. Loin de nous reposer sur des objets plus doux, ce sont encore des trames, des complots, de nouveaux artifices à décrire. Ce sont tous ceux d'une nouvelle coalition, formée par les principaux adeptes de l'Illuminisme, et désastreusement fameuse en Allemagne, sous le nom d'*Union Germanique*. Pour connoître distinctement l'objet de cette union, il faut même que l'histoire remonte ici à des conspirations antérieures à celles de Weishaupt.

Première origine de l'Union Germanique.

Nous avons vu Voltaire s'applaudir souvent des progrès que l'incrédulité faisoit dans le nord de l'Empire. Ces progrès n'étoient pas tous dus à ses complots, comme à leur cause unique. Il ne savoit pas lui-même tous les coopérateurs qu'il avoit.

Dans le sein même du Protestantisme et de ses écoles, il s'étoit formé contre la religion protestante et contre toute religion révélée, une conspiration qui avoit ses moyens et ses acteurs propres, comme celle du club d'Holbach. Le club Parisien attaquoit hautement Jesus-Christ et tout le Christianisme ; les clubs, et pour mieux dire les écoles du nord de l'Allemagne, sous prétexte d'*épurer le Protestantisme*, et de le rappe-

ler au vrai Christianisme, le débarrassoient de tous les mystères de l'Évangile, le réduisoient à ce déisme décoré du nom de Religion naturelle, qui devoit bientôt conduire les adeptes à la nullité de toute religion. Leurs nouveaux maîtres ne proscrivoient pas encore la révélation; mais toute révélation n'étoit déjà pour eux que la doctrine de leur raison.

La conspiration anti-chrétienne, en France, étoit partie de ces hommes, sous le nom de Philosophes, étrangers par état à toute érudition théologique; en Allemagne, elle naquit dans le sein même des Universités et parmi leurs Docteurs Théologiens. En France, les Sophistes conjurés, sans vouloir ni de l'un ni de l'autre, cherchoient à détruire la foi Catholique, par la liberté du Protestantisme; en Allemagne, les Docteurs même du Protestantisme usoient et abusoient de cette liberté, pour lui substituer enfin toute celle du Philosophisme.

Le premier des ces Docteurs Allemands, sous le masque de la Théologie, conspirateurs anti-chrétiens, fut *Semler*, Professeur de Théologie dans l'Université de Halle en haute Saxe. Tout l'usage qu'il fit de ses connoissances, sembleroit démontrer qu'il les avoit prises dans Bayle, plus que dans les vraies sources de la Théologie. Répandant comme lui çà et là, quelques vérités

utiles, il avoit le même penchant pour les paradoxes et pour le scepticisme. Sans aucune élégance dans le style, mais aussi rapide que celle de Voltaire, sa plume ne soutient le parallèle que par la multitude et la variété des contradictions dans lesquelles il tombe à chaque instant. « *Il n'est pas même rare de le voir commencer sa » période par un sentiment qu'il contredit en la » finissant.* Son systême dominant, et le seul qui » résulte de ses nombreuses productions, étoit » que tous les symboles du Christianisme et » toutes ses sectes sont un objet indifférent ; que » la Religion Chrétienne renferme un très-petit » nombre de vérités importantes ; que ces vérités, » chacun peut les choisir pour lui, les fixer à » son gré. Jamais son scepticisme ne lui permit » de choisir, de fixer pour lui-même une seule » opinion religieuse, si ce n'est celle qu'il affiche » très-clairement, que le Protestantisme n'est pas » plus vrai que toutes les autres sectes ; *qu'il » a besoin encore d'une grande réforme ;* et que » cette réforme, c'est à ses confrères les Docteurs » des Universités qu'il appartient de la » faire. » (*Voy. Nouvelles d'une coalition secrète contre la Religion et la Monarchie. Preuves justificatives*, *N.*° 9.)

Ce nouveau réformateur commença dès l'année 1754 à répandre sa doctrine ; il continua à la

faire serpenter en Allemand et en Latin, sous mille formes différentes, tantôt sous le titre de *Recueil historique et critique*, tantôt sous celui de *Recherches libres sur les canons ou lois ecclésiastiques*, tantôt encore sous celui d'*Institution à la doctrine Chrétienne*, et sur-tout sous celui d'*Essai sur l'art et sur l'école d'une théologie libre*. Bientôt cette réforme, c'est-à-dire cette suppression qu'il demandoit, des mystères que Luther et Calvin n'avoient pas supprimés, un nouveau Docteur essaya de la faire. Celui-ci est *Guillaume-Abraham Teller*, d'abord Professeur à Helmstadt, Duché de Brunswick, ensuite chef du Consistoire et Prévôt d'une Eglise à Berlin. Ses premiers essais pour supprimer tous les mystères du Christianisme, furent un *Catéchisme*, qui bravant la divinité de Jesus-Christ, réduisoit toute la religion au Socinianisme. Bientôt son prétendu *Dictionnaire de la Bible* vint donner aux Allemands « des méthodes à suivre dans l'explication de » l'Écriture, pour ne voir dans tout le Chris- » tianisme, d'autre doctrine que celle d'un vrai » naturalisme, couvert du manteau et des » symboles du Judaïsme. » (*Id. Preuves justific. N.° 10.*)

Vers le même temps parurent deux autres Docteurs Protestans, que l'on vit pousser encore plus loin les prétentions d'une théologie dégé-

nérée en philosophisme anti-chrétien. C'étoient les Docteurs *Damm* et *Bahrdt*, celui-là Recteur d'un Collége à Berlin, celui-ci Docteur en Théologie à Halle, mais si fameux par la dissolution de ses mœurs que Knigge rougissoit lui-même de trouver son nom parmi les élus de Weishaupt, et n'osoit pas le prononcer. (*Endliche erklærung*, *p.* 132.) *Læffler*, Surintendant de l'Eglise de Gotha, se distinguoit dans la même carrière, par le même genre d'impiété; avec tous ces Docteurs bien d'autres encore s'étoient mis à donner des leçons que l'on auroit dit faites pour les Époptes de l'Illuminisme. La manière de n'étudier la science de la Religion que pour en renverser tous les mystères, devint si commune dans ces Provinces Allemandes, que le Protestantisme sembloit devoir périr par la main de ses propres Docteurs, lorsqu'enfin ceux de ses Ministres qui conservoient du zèle pour leurs dogmes, ne purent s'empêcher d'élever la voix contre une conspiration de cette espèce.

Le Docteur *Desmarées*, Surintendant de l'Eglise de Dessau, Principauté d'Anhalt, et le Docteur *Stark*, fameux par son érudition et par ses combats contre l'Illuminisme, firent les premiers entendre leurs réclamations; celui-là dans ses lettres sur *les nouveaux Pasteurs de l'Église Protestante*, et celui-ci dans son appendice au

prétendu *Crypto-Catholicisme et Jésuitisme*. Rien ne montre mieux à quel point étoit profonde la nouvelle plaie de l'Eglise Protestante, que le résumé de toute la doctrine de ses nouveaux Pasteurs, tels que le Surintendant de Dessau nous le donne en ces termes :

« Nos Théologiens Protestans attaquent suc» cessivement tous les articles fondamentaux du » Christianisme. Ils ne laissent pas subsister un » seul des articles du symbole général de la Foi. » Depuis la création du Ciel et de la Terre » jusqu'à la résurrection de la chair, ils les » combattent tous. *Protestantische Gottesgelehr-» ten greifen einen grund-artikel des Christen-» thums nach dem andern an; lassen in ganzen » allgemeinen Glaubensbekenntniss vom Schœpfer » himmels und der erde, bis zur auferstehung des » fleisches nicht unangefochten.* » (Uber die neuen Wæchter der protestantischen kirche ; erstes heft, S. 10.)

Tandis que ces adeptes théologues faisoient servir toute leur science à inonder l'Allemagne de leur astutieux philosophisme, il se formoit à Berlin une seconde confédération pour exalter leurs productions, comme les seules dignes de toute notre estime. A la tête de cette confédération étoit le libraire nommé Nicolaï. Jusqu'à cet homme-là, on avoit bien vu des libraires,

guidés par l'avarice, vendre indifféremment les productions les plus impies, les plus séditieuses, comme les plus religieuses, on n'en avoit pas vu encore, chez qui l'impiété l'emportât sur l'amour du gain même, et qui aimassent mieux, autant qu'il est possible, bannir de leur commerce et de celui de leurs confrères, toute production religieuse, que tirer de leur débit les profits ordinaires. Nicolaï est le premier de ces libraires, tels que les désiroit d'Alembert, tel que l'eût été d'Alembert lui-même, si les circonstances l'avoient appelé à cette profession. C'est à la propagation de toute impiété qu'il avoit très-spécialement voué et son commerce et ses telens littéraires. (*) Car c'est aussi de la plume qu'il servoit les Sophistes. Il n'étoit pas encore initié aux mystères de Weishaupt, déjà il avoit conçu le projet de détruire en Allemagne

(*) J'ai cité son *Essai sur les Templiers*, et j'ai dû le faire, parce que j'ai trouvé ses recherches très-conformes à celles que j'avois faites moi-même sur les accusations intentées à ces Chevaliers, et sur les preuves qui résultoient des pièces les plus authentiques de leur jugement. Mais je n'en ai pas moins déploré l'impiété dont cet Auteur a semé ses recherches. J'ai vu aussi tout le ridicule de l'érudition qu'il étale sur le *Baffomet* des Templiers ; mais je n'ai pas trouvé que ses citations en fussent moins exactes.

la Religion Chrétienne, par un de ces moyens dont jamais les chefs de la Société n'ont connu la puissance. A la tête d'un commerce immense, en fait de librairie, il s'étoit fait lui-même rédacteur d'une espèce d'encyclopédie hebdomadaire, intitulée *Bibliothèque allemande universelle*. Et marchand et auteur, il se donna bien des Sophistes pour coopérateurs. Il sut en même temps se lier à des hommes de mérite, à des savans dont les articles devoient, dans son journal, servir de voile et de passe-port à tous ceux qui portoient aux lecteurs épars dans l'Empire tous les poisons de l'impiété. Les articles les plus dangereux en ce genre, étoient ceux qui sortoient de sa plume, de celle du fameux Juif *Mendelsohn*, , de *Biester*, bibliothécaire du Roi, et de *Gédike*, Conseiller du Consistoire de Berlin. On ne fut pas long-temps à reconnoître en Allemagne l'esprit qui dominoit dans ce journal. On y vit les éloges tomber précisément sur ces hommes dont la doctrine renversoit jusqu'aux derniers mystères du Christianisme, conservés dans l'Evangile de Luther et de Calvin. L'homme qui secondoit si bien les vues de Weishaupt, sans le connoître encore, ne pouvoit pas échapper long-temps aux recherches des Frères Scrutateurs. La Secte en avoit un dont le nom devoit un jour devenir fameux, dans ce Frère *Leveller*-

Leuchsenring, jadis Instituteur des Princes de Hesse-Darmstadt, jadis même Instituteur des Princes à Berlin. Fanatique enrôleur, mais réservé sur les mystères, malgré toute sa loquacité, ce Leuchsenring voyageoit alors comme Frère insinuant. Hanovre et Neuwied avoient été le théâtre de son zèle; il l'avoit vainement exercé auprès du Chevalier Zimmermann; Nicolaï s'offrit à lui comme une conquête plus facile. Elle fut bientôt faite; *Gédike* et *Biester*, en le suivant, ne firent qu'ajouter leur conspiration à celle de Weishaupt. Le Docteur *Bahrdt* avoit été pour l'Assesseur Dittfurth, une proie tout aussi aisée; mais ce fut peu pour ce Docteur, d'apprendre tout ce que ses nouveaux confrères avoient déjà fait pour seconder ses voeux et ses écrits contre le Christianisme. Il crut que l'on pourroit ajouter encore à tous les artifices de Weishaupt, de Knigge, de Nicolaï; et son mauvais génie lui en fournit les moyens.

Plan de l'Union Germanique.

Dans le plan qu'il forma, il ne s'agissoit de rien moins que de réduire d'abord toute l'Allemagne, et dans la suite, et par les mêmes moyens, tous les autres peuples à l'impuissance de recevoir d'autres leçons, de lire d'autres productions que celles qui leur seroient fournies par les Illuminés. Les moyens de réduire le monde littéraire à cette nouvelle espèce d'esclavage, étoient

étoient tous dans les lois que cet étrange adepte avoit imaginées, pour en former une coalition devenue fameuse en Allemagne, sous le nom d'Union Germanique. (*Die deutsche Union.*) *

* Le sieur Bœttiger écrit du fond de l'Allemagne, et fait insérer dans les journaux Anglois, (*Monthly magazine*, *January* 1798 (que ce projet, et toute la confédération du Docteur Bahrdt, ne sont connus à *M. Robison que par le journal de Giessen, production obscure et méprisable*. Ce journal de *Giessen* ne fut méprisable qu'aux yeux des Illuminés et de leurs partisans. Ils avoient leurs raisons pour le décréditer; mais ces mêmes raisons le rendirent plus précieux aux honnêtes gens. Comment ce même Bœttiger peut-il dire ensuite, que c'est là toute la source où M. Robison a puisé ses instructions? La quantité d'ouvrages cités par M. Robison, ne montre-t-elle pas au contraire une véritable abondance de documens? Moi, j'avoue franchement qu'il étoit difficile de s'en procurer davantage. N'eût-il eu que ce fameux ouvrage, connu en Allemagne sous le titre, *Mehr noten als text, oder, die deutsche union der zwey und Zwanziger, etc.* (plus de notes que de texte, ou bien l'union des vingt-deux). Cette production qui, suivant le sieur Bœttiger, a suffi pour ouvrir les yeux du public, n'est-elle aussi connue que par le journal de *Giessen*? — C'est avec la même confiance que le même champion des Illuminés nous donne cet ouvrage pour la production de *Bode*, comme s'il y avoit la moindre vraisemblance que *Bode* eût été fort zélé à dévoiler une conspiration

A la tête de cette confédération devoient se trouver vingt-deux adeptes choisis dans cette espèce d'hommes qui, soit par leurs fonctions, soit par leurs connoissances et leurs travaux, avoient acquis plus d'aptitude à diriger l'opinion publique vers toutes les erreurs de la Secte. Tout

---

dans laquelle il jouoit lui-même un si grand rôle, et qu'il eût exposé à la risée du public cette *Baronne de Recke*, *Comtesse de Medem*, née de *Wandern* (c'est-à-dire *la coureuse*) dont les charmes lui étoient si peu indifférens et les ouvrages si peu étrangers. Si *Bode* avoit fait celui qui dévoile si bien l'Union Germanique, pourquoi en laisse-t-on l'honneur au sieur *Gœschen*, libraire à Leipsig, qui s'en est lui-même déclaré l'auteur? — On sent bien que je ne fais ces observations que pour tenir le public en garde contre tout ce que les Illuminés continuent à écrire, pour faire regarder leurs projets comme chimériques, tandis qu'ils mettent encore toute l'ardeur possible à les poursuivre.

Au reste, je suivrai ici à peu près les mêmes autorités que M. Robison, parce que je les trouve d'ailleurs conformes à mes Mémoires. Ce que je dirai dans ce Chapitre sera sur-tout extrait des ouvrages suivans écrits en Allemand: *Nouvelles d'une grande et invisible confédération contre la Religion Chrétienne et la Monarchie.* — *Système des Cosmopolitains dévoilé.* — *Journal de Vienne par M. Hoffmann.* — *Avertissement donné tandis qu'il en est temps, par le même.* — *Plus de notes que de texte, etc.* *Connoissance du monde et des hommes, etc.* *Mémoires et lettres sur les Illuminés, etc.*

le reste des Frères coalisés, répandus et multipliés de côté et d'autre, épars dans chaque ville, devoient tous tendre au même objet, sous la direction de ces vingt-deux Chefs, ayant chacun, ainsi que les aréopagites de Weishaupt, leur département assigné pour la correspondance à entretenir et les comptes à rendre.

Les adeptes à rechercher plus spécialement étoient tous les écrivains, les maîtres de Poste et les libraires. Il n'y avoit d'exclusion formelle que pour les Princes et leurs Ministres. Elle ne s'étendoit nullement aux personnes en faveur, ou dans les bureaux de la Cour.

Tous ces confédérés étoient divisés en simples associés et en Frères actifs. Le secret de la coalition, de son objet et de ses moyens, étoit réservé à ces derniers. Leurs instructions sur le vrai but des Frères, étoient calquées sur la tournure que Bahrdt lui-même et tant d'autres apostats des Universités protestantes, prenoient depuis long-temps pour réduire le Christianisme à leur prétendue Religion naturelle, en faisant de Moïse, des Prophètes, et de Jesus-Christ même, des hommes distingués, il est vrai, par leur sagesse, mais du reste n'ayant rien de divin ni dans leur doctrine, ni dans leurs œuvres. La superstition à déraciner, la liberté à rendre aux hommes en les éclairant, les vues du Fondateur

même du Christianisme à remplir sans moyens violens ; voilà notre objet, étoit-il dit aux Frères. C'est pour cela que nous avons formé une société secrète, à laquelle nous invitons tous ceux qui sont pénétrés des mêmes vœux et qui en ont senti l'importance.

Pour les remplir, ces vœux, pour répandre par-tout ces prétendues lumières, les Frères actifs devoient dans chaque ville établir des sociétés littéraires, de ces sortes de clubs de lecture, (*lesegeschaften*) le rendez-vous et la ressource de ceux qui n'en ont pas de suffisantes pour se procurer tous les livres du jour. Les mêmes Frères devoient attirer dans les clubs le plus grand nombre possible d'associés, diriger leurs lectures, épier leurs opinions, insinuer insensiblement celles de l'Ordre, laisser dans le nombre des Frères ordinaires, ceux dont le zèle ou les talens ne donneroient aucun espoir ; mais initier, après les sermens convenables, ceux dont on attendroit des services réels, ceux que l'on verroit entrer dans les vues et le système de l'Ordre.

La société devoit avoir ses gazettes et ses journaux, dirigés par les adeptes dont les talens seroient le plus connus ; et l'on ne devoit rien épargner pour faire tomber tous les autres écrits périodiques.

Toutes les bibliothèques de ces sociétés littéraires, devoient être composées de livres conformes au but. Le choix de ces livres, et le soin de les fournir aux associés, étoit confié à des secrétaires, sur-tout à des libraires initiés aux mystères de la coalition.

L'espoir qu'avoit fondé sur ces sociétés celui-là même qui en avoit conçu et projeté l'établissement, étoit présenté aux élus comme le grand motif de leur zèle pour les multiplier. Que ne devons-nous pas gagner sur la superstition, leur disoit-il, en dirigeant ainsi nous-mêmes toutes les lectures de ces Musées ? Que ne feront pas pour nous des hommes pleins de nos projets, dispersés de côté et d'autre, répandant partout et jusque dans les chaumières, les productions de notre choix ? Avons-nous une fois pour nous l'opinion publique, il nous sera facile de couvrir de mépris, et d'ensevelir dans un profond oubli, tout écrit fanatique annoncé dans les autres journaux; de recommander au contraire et de faire valoir par-tout les productions conformes à nos voeux. Peu à peu nous pourrons attirer dans nos mains tout le commerce de la librairie. Alors les fanatiques auront beau écrire en faveur de la superstition et des despotes, ils ne trouveront plus ni vendeurs, ni lecteurs ou acheteurs.

Crainte que les libraires ne réclamassent contre une institution de cette nature, ils devoient eux-mêmes y être attirés par les avantages qu'on leur proposeroit, et par la crainte de voir leur commerce réduit à rien s'ils n'entroient pas dans les vues de la coalition. Ils étoient assurés que les Frères employeroient tous les moyens possibles pour faciliter le débit des œuvres conformes au but de l'Union; mais ils l'étoient aussi que tout livre contraire à ses projets seroit décrié dans ses journaux et par tous ses adeptes. Ils n'avoient pas d'ailleurs à craindre de voir diminuer le nombre des livres à vendre. La société savoit intéresser ses écrivains à multiplier leurs productions, par la partie du gain qu'elle leur assuroit. Il devoit enfin y avoir des fonds établis pour dédommager tout libraire qui, au lieu de vendre les œuvres composées dans un esprit contraire à la coalition, les auroit supprimées ou laissées dans le fond de son magasin, en refusant de les exposer en vente, ou bien en faisant semblant de les ignorer, de n'en point avoir d'exemplaires; en abusant, de toutes les manières possibles, de la confiance des auteurs et de celle du public. (*)

(*) Extrait des divers livres et mémoires cités dans la note précédente.

Tel étoit le plan de cette *Union Germanique*, le grand œuvre de Bahrdt. Jamais le vœu de régner en tyran sur l'opinion publique n'avoit dicté un projet plus perfide. On croit lire le rêve d'un démon, qui a juré d'anéantir dans l'esprit des peuples jusqu'aux dernières traces de toute doctrine religieuse et sociale. Mais il est des forfaits qu'une espèce d'impossibilité rend chimériques aux yeux de l'honnête homme, et qui présentent à peine quelques obstacles au méchant. Celui qui avoit conçu tout ce projet, fut lui-même mis à la tête des Frères coalisés. La dissolution et l'infamie de ses mœurs ne lui avoient pas laissé de quoi vivre honnêtement; on ne l'en vit pas moins acquérir subitement auprès de Halle, une maison spacieuse, qu'il appela de son nom *Bahrdtsruhe*. Cette maison fut le chef-lieu de la nouvelle Union. Mais l'homme sans lequel tout ce projet n'auroit eu que des succès bien foibles, fut ce même Nicolaï qui suivoit déjà depuis long-temps et l'esprit et les lois de Bahrdt. Les relations que lui donnoit son commerce avec les libraires de toute l'Allemagne, cette espèce d'empire qu'il s'étoit déjà formé dans le monde littéraire par sa *Bibliothèque universelle*, la cour que lui faisoient tous les auteurs dont la fortune dépendoit du rang qu'il daigneroit leur assigner parmi les génies, dans sa bibliothèque

ou dans le journal de Berlin, appelé *Monatschrist*, et par dessus tout, les artifices qu'il sut employer pour gagner un grand nombre de libraires, lui rendirent facile ce dont le Souverain le plus despote auroit à peine osé se flatter. Ses confrères en Illuminisme, Biester, Gédike et Leuchsenring, redoublèrent d'ardeur, d'audace et d'impiété, dans les journaux qu'ils rédigeoient avec lui. *Bode* voulut avoir le sien à Weymar, sous le titre de *Gazette universelle de littérature*. Une nouvelle gazette du même genre fut encore redigée à Saltzbourg, par *Hubner*, adepte illuminé comme tous ces autres journalistes. Les enfans de Weishaupt étoient tous avertis de l'importance qu'il falloit donner à ces productions de la Secte; elles furent le plus terrible fléau de tout écrivain attaché aux vrais principes. La fable des Jésuites Franc-Maçons fut alors augmentée d'une nouvelle fiction, qui porta l'épouvante dans l'esprit de tout auteur tenté de s'opposer aux progrès de l'Illuminisme.

Ces mêmes Jésuites que la Secte avoit d'abord donnés pour des impies rusés, qui présidoient secrètement aux mystères des Loges maçonniques, ne furent plus alors que des Catholiques zélés, secrètement mêlés parmi les Protestans, pour ramener toutes leurs Provinces à l'Eglise Catholique et sous la domination des Papes. Tout

homme qui osoit défendre un seul de ces dogmes, que les Protestans comme les Catholiques n'ont pu connoître que par la révélation ; tout homme qui prêchoit la soumission aux Souverains et aux lois de l'État, étoit sûr de se voir traité de *Jésuite* ou bien de vil esclave du Jésuitisme. On eût dit que les Provinces protestantes étoient remplies de ces Jésuites conspirateurs secrets contre la religion protestante ; et l'on sent aisément l'impression que cette imputation seule devoit faire dans ces Provinces, soit contre l'ouvrage, soit contre l'écrivain sur qui elle tomboit. Ni la qualité de Ministre protestant, ni celle de Surintendant ne mettoient à l'abri de cette terrible accusation. Celui-là même n'en étoit pas exempt, qui, par zèle pour Luther ou Calvin, avoit manifesté sa haine et tous ses préjugés contre les Jésuites. Ce même M. Starck, qui avoit imprimé dans ses *anciens et nouveaux mystères, que les Souverains, par la suppression des Jésuites, avoient rendu un service à jamais mémorable à la religion, à la vertu et à l'humanité;* ce même M. Starck, alors, et aujourd'hui encore, Prédicateur et Docteur protestant, Conseiller d'un Consistoire protestant à Darmstadt, ne s'en vit pas moins obligé d'employer bien des pages de son apologie, à prouver qu'il n'étoit ni Jésuite, ni Catholique; qu'il n'étoit pas sur-tout un de

ces Jésuites, *profès des quatre vœux, et jurant d'aller dans les missions, sur les ordres du Pape, prêcher la Religion Catholique.* (V. son apologie, pag. 52, 59, etc.)

Le chevalier de Zimmermann ne fut pas traité avec plus de ménagement, pour avoir, précisément dans ce temps-là, dévoilé les mêmes complots de l'Illuminisme, et osé tourner en ridicule l'adepte Niveleur Leuchsenring, venu pour lui proposer de s'agréger aussi aux Frères unis, qui devoient *réformer et bientôt gouverner le monde.* (*Vie de Zimmermann, par Tissot.*) Cet homme si célèbre et si digne d'être membre de la Société royale de Londres, ne fut dès-lors pour tous les journalistes de la Secte qu'un *ignorant, rampant dans la superstition, et un ennemi de la lumière.* (Id.)

Le professeur Hoffmann, malgré tous les éloges que faisoient de lui les mêmes journaux, avant qu'il n'eût donné contre la Secte les preuves de son zèle pour la religion et la société, n'eut pas un autre sort. Jamais les enfans de Weishaupt n'avoient suivi si exactement cette loi de leur père : Décriez et perdez dans l'estime publique, tout homme de mérite que vous ne pourrez pas attirer à vous. Nicolaï donnoit le ton et le signal dans sa *Bibliothèque Germanique*, ou dans le *Journal de Berlin*, arrivant chaque mois ; les

Frères *de Iéna*, *de Weymar*, *de Gotha*, *d'Erfort*, *de Brunswick*, *du Slewick*, suivoient de près dans leurs journaux et répétoient les mêmes calomnies. « Bientôt il n'y eut plus moyen de se cacher » qu'une foule d'auteurs périodiques étoient » d'intelligence avec le *Lucien* moderne. Ils » louoient tous ce qu'il avoit loué; ils blâmoient » tous ce qu'il avoit blâmé. C'étoient les mêmes » tournures, souvent les mêmes mots, ou d'é- » loge ou de blâme, sur-tout les mêmes sar- » casmes ou la même grossiéreté d'injures. » (*V. le dernier sort de la Maçonnerie*, *p.* 30; *et Nouvelles d'une association invisible; pièces justific. N.° 11.*) A peine resta-t-il en Allemagne un ou deux journaux qui ne fussent pas rédigés par les Frères unis, ou dans le même esprit.

Cependant les écrivains adeptes, et *Bahrdt*, et *Schulz*, et *Riem*, et Philon-Knigge lui-même qui, en quittant les Frères, n'avoit pas renoncé à servir leurs complots, et cent autres écrivains de la Secte, inondoient le public de leurs productions, de leurs libelles, et en vers et en prose, en comédies, en romans, en chansons, en dissertations; tous les fondemens de la société; de la Religion, soit catholique, soit protestante, étoient attaqués avec une impudeur que rien n'égale. Il ne s'agissoit plus alors de venger les Protestans des Catholiques; le projet de détruire

la religion et des uns et des autres, se montroit ouvertement. Cependant les éloges les plus pompeux étoient réservés aux productions des Frères, qui prêchoient avec le moins de réserve l'impiété ou la sédition. (*Id.*) Par une contradiction plus étonnante encore, mais toujours dans l'esprit de la Secte, ces mêmes hommes exerçant le plus terrible despotisme sur tous ceux qui osoient ne pas penser et ne pas écrire comme eux, sembloient ne demander aux Souverains, pour eux et pour les autres, d'autre droit que celui qu'ils disoient tenir de la nature, celui de publier, sans contrainte et sans gêne, leurs opinions et leurs systêmes. Bahrdt sollicitoit surtout ce prétendu droit, dans sa production sur la *liberté de la presse*. C'étoit le livre d'un véritable athée, qui verse à pleines mains sur le public tous les poisons de l'anarchie et de l'impiété; l'auteur n'en fut pas moins loué par les adeptes périodiques; et malgré sa requête sur la liberté de la presse, les Frères unis n'en continuèrent pas moins leurs efforts pour étouffer et les écrits et la pensée de quiconque ne pensoit pas comme eux.

Découverte de l'Union Germanique.

L'usage que les Frères unis faisoient de cette liberté, réveilla enfin, pour un instant au moins, l'attention de quelques Souverains. Frédéric-Guillaume, Roi de Prusse, alarmé par les pro-

ductions impies et séditieuses qui se succédoient chaque jour dans ses Etats, crut devoir mettre un frein à la licence. Il fit à cette occasion de nouveaux réglemens, appelés l'Édit de religion. Cet Édit fut reçu par les Illuminés avec une audace qui déjà sembloit dire qu'ils étoient assez forts pour se jouer des Souverains. Et le Prince et la nouvelle loi devinrent l'objet continuel de leurs sarcasmes et des plus violentes déclamations. Leur insolence mit le comble à l'outrage, par un écrit sorti de l'antre de Bahrdt même, et que la dérision avoit intitulé *Édit de religion*. Des Magistrats, chargés de venger cette injure, eurent ordre de s'emparer de la personne et des papiers de Bahrdt. Cet ordre fut exécuté. Tout ce que l'on pouvoit attendre de preuves relatives à la coalition et à son objet, fut constaté. Il semble que la Cour de Berlin auroit dû imiter celle de Bavière, en rendant publiques toutes ces preuves; mais les adeptes avoient dès-lors trop d'influence sur les alentours du Ministère. Les prétextes ne manquèrent pas pour condamner à l'oubli les archives de cette nouvelle espèce de complots. Tout ce que l'on en sut, c'est que rien n'étoit plus réel que le plan des conjurés; c'est qu'une foule d'auteurs, de libraires, de personnes même que l'on en eût le moins soupçonnées, étoient entrés dans cette

confédération. On ne sauroit trop dire à quel point Weishaupt l'avoit secondée personnellement. On sait seulement qu'il s'étoit transporté deux fois dans le chef-lieu des Frères unis ; qu'il y avoit passé plusieurs jours avec Bahrdt ; que les *Frères unis* de l'un, les plus zélés au moins et les plus actifs, étoient aussi les adeptes de l'autre. Si l'on en croit Bahrdt lui-même, son secret fut trahi par deux hommes dignes de lui. C'étoient deux jeunes débauchés, l'un et l'autre approchant de la classe des mendians, mais qu'il avoit trouvés assez instruits, assez vils sur-tout, et assez impies pour lui servir de copistes. Quelque constaté que fût son délit, il en fut quitte pour quelque temps de prison. Le reste de ses jours se passa dans la détresse, sans corriger ses vices. Réduit à tenir, à Bassendorf auprès de Halle, un Café public, il finit sa carrière par une mort honteuse comme sa vie. Les Illuminés ont cru devoir l'abandonner au mépris que lui avoient valu ses infamies ; mais s'ils firent semblant d'en rougir eux-mêmes, ils ne cessèrent pas pour cela de poursuivre ses complots.

Continuation et succès de l'Union Germanique.

Au moment en effet où cette monstrueuse Union fut découverte, elle avoit déjà fait trop de progrès en Allemagne pour qu'elle dût périr avec son principal auteur. Et la Prusse et le reste de l'Allemagne n'avoient pas tardé à s'infecter de

ces sociétés littéraires, qui n'étoient en quelque sorte qu'une nouvelle forme donnée aux Minervales de Weishaupt. Bientôt il n'y eut pas plus de ville, de bourg même, sans ces espèces de clubs, qu'il n'y en avoit sans Loges illuminées, et par-tout les adeptes de Weishaupt se trouvoient à la tête des unes et des autres.

Le grand objet de Bahrdt avoit été de diriger l'étude et les lectures de ses associés, de les mettre sur-tout, eux et tout le reste des lecteurs, dans une espèce d'impossibilité de nourrir leur esprit de toute autre doctrine que celle des adeptes ; le soin qu'eurent ceux-ci d'initier à leur Secte une multitude de libraires, leur en fournit le plus puissant moyen. La forme des complots put varier encore, mais l'essence resta. Ce fut même après leurs découvertes que leurs effets devinrent plus sensibles. Ce fut alors qu'il fut plus spécialement impossible de se cacher, qu'il devoit y avoir entre les libraires et les journalistes de la Secte, une vraie coalition pour étouffer et supprimer tous les livres contraires à son double esprit d'impiété et de sédition. Les auteurs honnêtes et religieux, zélés pour le maintien des lois, avoient beau chercher à éclairer le peuple ; tantôt ils ne trouvoient point de libraires qui consentissent à exposer leurs productions en vente, ou à se charger de

l'impression ; tantôt ceux qui avoient fait semblant d'y consentir, ne cherchoient qu'à dégoûter l'auteur à force de délais et de prétextes. L'auteur se chargeoit-il lui-même des frais d'impression, les exemplaires restoient pour quelque temps au fond d'un magasin, sans être exposés en vente, sans qu'aucun libraire se mît en peine de les vendre ; et ils étoient ensuite renvoyés à l'auteur, comme si personne n'en eût voulu. Leur existence n'étoit pas même mentionnée dans ces foires plus spécialement destinées en Allemagne au commerce des livres. D'autres fois, l'auteur étoit trahi bien plus étrangement encore ; son manuscrit étoit livré aux écrivains de la Secte ; et sa réfutation (si pourtant on peut nommer ainsi des injures, des sarcasmes et des sophismes) se trouvoit annoncée sur le revers même de son livre dès la première édition qui en paroissoit. Plus d'un auteur eût pu intenter en ce genre le même procès que M. Starck se vit forcé de faire à son libraire, et démontrer la même connivence avec la Secte, le même abus de confiance, les mêmes perfidies. « Au moins est-ce un fait que » l'on peut constater par quantité de lettres de » plusieurs savans, qu'ils écrivoient fort inuti- » lement aux libraires de côté et d'autre pour » leur demander plusieurs de ces ouvrages, dont » les Illuminés étoient seuls mécontens ; que

» toutes

» toutes ces lettres restoient sans réponse ; que
» les mêmes libraires auxquels l'auteur même
» avoit envoyé des douzaines d'exemplaires, au
» lieu de les livrer aux demandeurs, affectoient
» d'en renvoyer la vente aux foires suivantes,
» en disant qu'il ne se présentoit point d'ache-
» teurs. » Il est encore certain que plusieurs livres de cette espèce étoient à peine arrivés chez les libraires, qu'ils les renvoyoient à l'auteur, sous les prétextes les plus flétrissans. — Ce qu'il y a même ici de plus étonnant, c'est que les écrivains les plus assurés de ces refus, étoient précisément ceux qui prenoient plus hautement la défense du Prince. Dans les Etats mêmes du Roi de Prusse, on ne put pas venir à bout de faire annoncer, et de vendre par les voies ordinaires, l'apologie de ce Souverain et de son Édit sur la Religion. Les libraires avoient à peine reçu quelques exemplaires de cette apologie, qu'ils les renvoyèrent tous à l'auteur. — Les écrivains de la Secte vouloient-ils au contraire publier leurs diatribes, leurs sarcasmes, leurs grossières invectives contre la Religion et les Souverains, contre les personnes constituées en dignité et les plus respectables, les libraires, s'empressoient de les vendre, les écrivains périodiques de les annoncer, et d'appeler par les plus

grands éloges la foule des lecteurs. (*Voy. Nachrichten von einen grossen aber unsichtbaren Bünde.* (Pièces justific. N.° 8. et 13, et le journal de Vienne par Hoffmann.)

D'un côté, le commerce que la Secte faisoit en ce genre, la multitude de ses productions et de ses presses, la certitude du débit dans ses clubs littéraires ; et d'un autre côté, les contributions des Frères opulens fournirent à la coalition de grandes ressources pécuniaires. Qu'on ajoute à cela celles qui lui venoient de tant d'autres Frères placés dans les Cours, dans l'Eglise, dans les Dicastères, et partageant tantôt leurs appointemens, tantôt les revenus du Prince ou de l'Eglise, avec l'Aréopage administrateur ; on concevra comment tous ces fonds suffisoient aux dédommagemens que pouvoient exiger ceux des libraires, à qui la restriction de leur commerce aux œuvres approuvées par cet Aréopage, pouvoit être nuisible. Il fut établi une caisse destinée à ces dédommagemens. Dans le temps convenu, le libraire n'avoit qu'à produire la liste des ouvrages qu'il avoit supprimés ou refusé de vendre ; sur les preuves qu'il en fournissoit, une somme tout au moins suffisante pour réparer sa perte, lui étoit assurée. Mes mémoires et diverses lettres m'assurent que cette caisse et ces dispositions subsistent encore en Allemagne, et que la Révo-

lution Françoise n'a fait qu'y ajouter bien d'autres ressources.

Le grand effet d'une coalition si bien concertée, fut d'abord d'empêcher la plus grande partie du bien que se proposoient les auteurs honnêtes, en dévoilant les artifices de l'Illuminisme; de donner ensuite à la Secte tous ces écrivains plus affamés qu'instruits, toujours disposés à vendre au plus offrant la vérité et le mensonge; et enfin d'enhardir cette multitude de sophistes, dont la littérature allemande abonde encore plus que la littérature françoise. Poëtes, Historiens, Dramaturges, presque tous prirent le ton qu'ils savoient devoir leur assurer les éloges des Frères-Unis. Le plus grand mal venoit du soin que prenoient les adeptes d'initier à leurs mystères les Professeurs des Universités protestantes, les Maîtres d'école, les Instituteurs des Princes. On le dit à regret, mais on le dit sur l'autorité de ceux qui ont le plus étudié l'histoire et les progrès de l'Illuminisme; on le dit, parce qu'aujourd'hui d'ailleurs il n'est plus possible de se le cacher; la plupart des Universités du nord de l'Allemagne se trouvèrent alors, et sont trop malheureusement encore les repaires d'où s'exhale tout le poison de l'Illuminisme, dans des écrits et des leçons pareilles à celles des Professeurs Fréderic Cramer, Ehlers ou Koppe.

(*V. sur-tout l'avertissement d'Hoffmann, sect.* 16, 17 *et* 18.)

Mais il s'en faut bien que les littérateurs des provinces catholiques fussent exempts de l'infection. Vienne sur-tout se remplissoit de ces Frères ardens à répandre par-tout le principes de la Secte. Le Chevalier *de Born*, fait pour se contenter d'une autre gloire, comme fameux Chimiste, semble dans cette ville avoir donné le ton aux autres adeptes. Quand la Secte fut découverte en Bavière, il étoit déjà si zélé pour elle, qu'il renvoya ses lettres d'associé à l'Académie de Munich, déclarant hautement qu'il rougissoit d'avoir rien de commun avec des hommes qui avoient si peu connu le mérite de Weishaupt.

Après cet adepte Viennois, le sieur de *Sonnenfeld*, l'un de ces écrivains appelés *beaux esprits*, parce qu'on ne peut pas leur donner du *bon sens*, fut un des plus ardens propagateurs de l'Illuminisme, caché sous le voile des sociétés littéraires. J'ai su par ceux même qu'il invitoit à ces clubs, et qu'il eût bien voulu y agréger, que ces assemblées commençoient en effet et se tenoient d'abord comme celles des Académies ordinaires; mais le moment venoit, où l'on faisoit semblant de terminer la séance : alors il ne restoit que les adeptes, et l'Académie n'étoit

plus que ce conseil secret des Initiés, où tout se méditoit et se préparoit suivant les lois des Frères-Unis.

Un homme dont le nom eût donné à ces Frères-Unis plus d'importance, s'il avoit été plus sensible aux éloges que les Illuminés faisoient encore de lui, (*) est ce même Professeur Hoffmann, qui s'est dans la suite attiré tant d'outrages de leur part, pour s'être joint au célèbre Zimmermann, dans le projet de dévoiler leurs artifices. Par le compte que nous rend ce M. Hoffmann, les Enrôleurs des Illuminés allèrent le chercher jusqu'à Pest en Hongrie. Le 26 Juin 1788, il reçut des vingt-deux chefs de l'Union, une invitation à se faire agréger à la société littéraire, qu'ils avoient dès-lors en cette ville. Ma réponse, dit-il, fut « que je me » flattois que l'on me donneroit sur ces sociétés » des notions plus précises, et qu'alors mon » devoir et la prudence décideroient ma réso- » lution. — On me fit en effet de temps à autre

(*) Il est plaisant de voir et de comparer le mépris que les Illuminés affectent aujourd'hui pour ce M. Hoffman, et les éloges qu'ils en faisoient avant qu'il eût écrit contre eux, et même les lettres pleines des mêmes éloges sur son esprit, son style, ses talens, qu'ils lui écrivoient encore en 1790, pour l'attirer dans leur parti. (*Voy. id. sect.* 19.)

» des ouvertures ultérieures sur l'esprit du sys-
» tême. On m'envoya diverses fois les listes des
» nouveaux membres. La signature des vingt-
» deux me garantissoit l'authenticité de ces di-
» verses pièces ; mais c'est précisément cette
» authenticité qui me fit concevoir quel horrible
» complot se trouvoit au fond de tout cette
» association. »

On sent bien qu'il n'en fallut pas davantage à un homme de sa probité et de son mérite, pour rejeter bien loin de pareils confrères. Ils avoient déjà mis son nom sur leur liste, il fallut l'effacer. La preuve qu'il les avoit bien jugés, c'est la lettre qu'il cite d'un homme d'État, plein de vertu et d'un génie pénétrant, qui avoit pris sur lui d'examiner *officiellement* tout le plan de cette Union Germanique, et d'en approfondir les secrets ; « *ce sont des horreurs qui font dres-* » *ser les cheveux !* » Telles étoient les expressions de cet homme d'État.

Ces horreurs étoient loin d'inspirer aux apôtres et aux élèves de l'Union Germanique, les mêmes sentimens. Cependant, tranquille spectateur des progrès de son Illuminisme, Weishaupt ne sembloit plus y prendre aucune part ; les plus actifs de ses adeptes vivoient autour de lui, à Gotha, à Weymar, à Iéna et à Berlin ; on eût dit qu'il étoit devenu indifférent à leurs succès. A part les

visites qu'il recevoit des Frères, à part quelques voyages, et ceux-là sur-tout qu'il avoit faits auprès du grand acteur de l'Union Germanique, rien ne montroit en lui le Fondateur, le Chef qui continue à surveiller, à diriger la secte des complots. Mais qu'on n'oublie pas ses préceptes sur l'art de paroître absolument oisif au milieu de la plus grande activité; qu'on se souvienne sur-tout de ces menaces consignées dans ses lettres, six mois encore après sa fuite de Munich: *Laissez nos ennemis se réjouir. Cette joie un jour se changera en larmes. — Gardez-vous bien de croire que dans l'éloignement même je reste sans rien faire*; (lett. à l'adepte Fischer, 9 Août 1785) et il sera aisé de conclure à quoi se réduisoit toute sa prétendue nullité dans les progrès de sa conspiration. Quelque secret que fût le rôle qu'il jouoit, au moins voyoit-il se vérifier trop à la lettre ce que, dès la seconde année de son Illuminisme, il écrivoit à ses premiers adeptes: *Les grands obstacles sont vaincus*; *désormais vous allez nous voir faire des pas de géans*. Il n'y avoit pas douze ans que la Secte existoit; le nombre des adeptes et des demi-adeptes étoit prodigieux en Allemagne. Il devenoit menaçant en Hollande, en Hongrie, en Italie. Un de ces adeptes nommé *Zimmermann*, d'abord chef des Frères aux loges de Manheim, bientôt aussi zélé pour la propaga-

tion de leurs complots, que le célèbre Zimmermann le fut pour en dévoiler toute la trame, se vantoit d'avoir établi, à lui seul, plus de cent de ces clubs conspirateurs, sous le titre de Sociétés littéraires ou de Loges maçonniques, dans ses courses en Italie, ou en Suisse et en Hongrie. Pour ouvrir en Europe la carrière des révolutions, pour donner l'impulsion à cette multitude d'initiés désorganisateurs, la Secte n'avoit plus besoin que de porter ses voeux et ses mystères chez une nation active et puissante, mais hélas! souvent plus susceptible de cette effervescence qui prévient la pensée, que de la réflexion qui prévoit les désastres; chez une nation qui, dans l'ardeur de ses transports, oublie trop aisément que pour la vraie grandeur ce n'est pas assez de ce courage qui brave les obstacles; que les Vandales mêmes et les Barbares ont aussi leurs héros; chez une nation enfin que l'illusion ne domina jamais en vain; qui, avant d'appeler la sagesse à ses conseils, pouvoit dans ses premiers accès briser les Trônes, renverser les Autels, et ne sortir d'un funeste délire qu'au moment où il ne reste plus qu'à pleurer sur des ruines.

Elle existoit dans toute l'étendue de la France, cette nation, la première peut-être à bien des titres, des nations de l'Europe, mais malheu-

reusement trop accessible aux grandes illusions. L'Aréopage scrutateur avoit les yeux sur elle. Il crut voir le moment arrivé d'envoyer ses apôtres sur les bords de la Seine. A ce moment commence la quatrième époque de l'Illuminisme Bavarois. Que l'esprit du Lecteur se dispose à la voir devenir celle des grandes convulsions, celle de tous les crimes et de tous les désastres révolutionnaires.



CHAPITRE XI.

Quatrième époque de la Secte ; députation des Illuminés de Weishaupt aux Franc-Maçons de Paris ; état de la Maçonnerie Françoise à l'époque de cette députation ; travaux et succès des Députés ; coalition des Conjurés sophistes, Franc-Maçons et Illuminés, formant les Jacobins.

Projet de Weishaupt et de Knigge sur la France.

DÈS l'année 1782, Philon-Knigge et Weishaupt avoient formé le projet d'agréger à leur Illuminisme la Nation Françoise ; mais son génie ardent, impatient et difficile à contenir offroit à ces deux Chefs de puissans motifs pour ne pas trop hâter leurs conquêtes au-delà de Strasbourg. L'explosion en France pouvoit être prématurée ; ce peuple trop actif, bouillant, impétueux pouvoit ne pas attendre que les autres fussent par-tout également prêts au grand objet ; et Weishaupt sur-tout n'étoit pas homme à se contenter d'une révolution partielle et locale, qui pouvoit ne servir qu'à mettre sur leurs gardes les divers Souverains de l'Europe. Nous l'avons vu au fond de son sanctuaire, préparant ses adeptes, disposant les

rangs avec cet artifice, avec cette chaîne de correspondance, qui ne lui laissoient plus que le signal à donner, quand le jour propice aux grands complots seroit arrivé. Cette chaîne formée, et les légions des Frères averties de sortir à l'heure convenue de leurs clubs, de leurs loges, de leurs académies, de leurs antres, et de tous leurs repaires souterrains, du Midi au Septentrion; de l'Orient à l'Occident, l'Europe entière devoit au même instant se trouver en révolution. Tous les peuples avoient leur quatorze Juillet, l'avoient tous à la fois; tous les Rois, au même jour, se réveilloient, comme Louis XVI, captifs de leurs sujets. Les Autels et les Trônes s'écrouloient par-tout au même instant. (*V. tome 2 de ces Mémoires, chap. 18.*) Les François dans ce plan devoient naturellement être le dernier des peuples illuminisés, parce qu'on se tenoit assuré que leur activité n'attendroit pas pour éclater que l'explosion pût être instantanée et universelle.

Tous ces projets hâtés par Mirabeau.

Cependant il existoit déjà quelques adeptes dans le centre même de ce Royaume. Quelques-uns avoient été admis aux secrets de Knigge lors de l'assemblée de Wilhelmsbad. Dès la même année, Diétrich, ce Maire de Strasbourg, qui devint en Alsace l'émule de Robespierre, se trouvoit déjà sur la liste des Frères. (*Welt un*

menschen kentniss, *p.* 130) Ils avoient un adepte bien plus important dans la personne de ce Marquis de Mirabeau, que la Révolution devoit rendre si fameux. Par quelle étrange fatalité les Ministres du plus honnête homme des Rois, avoient-ils cru devoir confier une partie de ses intérêts à cet homme dont toute la vie n'avoit été jusqu'alors qu'un tissu de trahisons domestiques, et de la plus monstrueuse immoralité? Ce n'étoit pas assez que la clémence de Louis XVI l'eût ravi à ses Juges et à l'échafaud; il falloit encore que sa scélératesse se crût récompensée par une mission sécrète, qui supposoit en quelque sorte la confiance de son Prince. Envoyé à Berlin, Mirabeau y traita les affaires du Roi, comme il avoit traité celles de son père et de sa mère. Prêt à servir et à trahir tous les partis, prêt sur-tout à se livrer à celui qui achèteroit les forfaits au plus haut prix, et qui lui en offriroit le plus à commettre, environné d'Illuminés en Prusse, il en fut bientôt recherché. Nicolaï, Biester, Gedicke, Leuchsenring devinrent sa société favorite. A Brunswick, il trouva *Mauvillon*, digne élève de Knigge, et alors Professeur au Collége Carolin. Il fut initié par lui aux derniers mystères de l'Illuminisme. (*Disc. d'un Maître de Loge sur le dernier sort de la Maçonnerie; appendix à ce discours; avis important d'Hoffmann*, *t.* 2, *sect. VII*, *etc.*)

Avant son inauguration, Mirabeau connoissoit toutes les ressources des Loges maçonniques ; il sut apprécier celles que le génie de Weishaupt y avoit ajoutées pour les révolutions. De retour en France, il commença par introduire lui-même les nouveaux mystères dans sa loge appelée des *Philalètes*. Son premier collègue fut ce monstrueux Abbé de Périgord, qui déjà se préparoit à jouer le rôle de Judas dans le premier Ordre de l'Eglise. C'étoit peu des mystères de Weishaupt introduits dans sa Loge ; Mirabeau crut devoir appeler en France des apôtres plus exercés que lui dans tous les artifices du code. Il connoissoit les raisons qui avoient jusqu'alors empêché les chefs de l'Illuminisme de travailler encore à la conquête de la France ; il sut leur persuader qu'il étoit temps pour eux de se montrer chez une nation qui n'attendoit que leurs moyens pour une révolution à laquelle tant d'autres conjurés la disposoient depuis long-temps, et dont ses nouveaux confrères étoient sans doute les plus propres à fixer les succès. Les secrets échappés au commerce de lettres qui s'établit dès-lors entre lui et Mauvillon (*), ne suffiront pas à l'historien pour

(*) C'est à ce même *Mauvillon* que les Allemands font honneur d'avoir eu la principale part à deux ouvrages publiés par Mirabeau, l'un sous le titre de *Monarchie*

dévoiler tous les détails des conseils et des intrigues qui suivirent cette correspondance; mais au moins est-il sûr que la politique de Mirabeau prévalut dans l'aréopage de Weishaupt. Les voix se réunirent, et il fut décidé que la France seroit illuminisée. La commission étoit trop importante pour être abandonnée à des adeptes ordinaires. Celui-là même qui depuis la retraite de Weishaupt étoit censé le chef de l'Ordre illuminé, ce même *Amelius Bode*, le digne successeur tout à la fois de Knigge et de Weishaupt, s'offrit et fut élu pour député auprès des Loges, par lesquelles cet apostolat devoit

Députation des Illuminés Allemands aux Franc-Maçons de Paris.

Prussienne, et l'autre sous celui d'*Essai sur les Illuminés*. De là ces grands éloges qu'on trouve de Weishaupt dans le premier, (*t.* 5, *l. VII*) et tout l'artifice qui régne dans le second. Celui-ci ne fut composé que pour donner le change au public, en paroissant trahir les secrets de la Secte sans dire un seul mot qui la fasse connoître, en détournant l'attention des lecteurs sur des objets tout différens. Cette ruse fit croire aux François qu'ils connoissoient l'Illuminisme; ils en avoient une idée si fausse, que tous leurs auteurs confondent les Illuminés de Weishaupt avec ceux de Swedenborg. Cette ruse d'ailleurs servit à Mirabeau à introduire son Illuminisme en France, dans le temps même où il sembloit écrire pour le dévoiler. Jusque au nom de Philalète qu'il donnoit à sa Loge, tout étoit artifice; car ce nom de Philalète désignoit des Illuminés d'une autre espèce.

commencer. On assigna à Bode pour adjoint cet autre élève de Knigge, que la secte avoit nommé *Bayard*, et dont le vrai nom étoit *Guillaume*, *Baron de Busche*. Capitaine au service de la Hollande, héritier d'une grande fortune, adroit, plein de ces ruses et de ces artifices que les Frères insinuans appellent prudence et sagesse, ce Baron avoit eu pour première commission, celle de propager les complots de la Secte dans ces provinces mêmes qui croyoient n'avoir acquis en lui qu'un officier prêt à donner sa vie pour le maintien des lois. (*Écrits orig. Philos Berichte* 6.) Le zèle avec lequel il avoit rempli sa première mission, fut sans doute le titre qui lui valut l'honneur d'accompagner le chef de l'Ordre dans celle de Paris.

Etat de la Maçonnerie Parisienne à l'arrivée de ces Députés.

Les circonstances ne pouvoient pas alors être plus favorables pour les députés et plus désastreuses pour la France. Le Philosophisme du siècle avoit fait dans les Loges, tout ce qu'on pouvoit attendre des disciples de Voltaire et de Jean-Jacques, pour préparer le règne de cette *égalité* et de cette *liberté*, dont les derniers mystères devenoient, par Weishaupt, ceux de l'impiété et de l'anarchie la plus absolue. Une ligne de démarcation avoit été fixée entre les anciens grades et ceux de la moderne Franc-Maçonnerie. Les premiers, avec tous leurs jeux enfantins et

avec toute l'obscurité de leurs symboles, étoient abandonnés au commun des Frères. Les autres, sous le titre de *Grades philosophiques*, étoient plus spécialement ceux que j'ai fait connoître sous le titre de *Chevaliers du Soleil*, de derniers *Rose-Croix*, et de *Chevaliers Kadosch*. A la tête de toutes ces Loges bornées aux anciens, ou bien initiées aux nouveaux mystères, se trouvoient dans Paris trois Loges plus spécialement remarquables par l'autorité qu'elles exerçoient sur les autres, ou par leur influence sur l'opinion des Frères.

Grand Orient de Paris.

La première, appelée *le grand Orient*, étoit moins une Loge que *la réunion de toutes les Loges régulières du royaume, représentées par leurs députés*. C'étoit en quelque sorte le grand Parlement *maçonnique*, *ayant ses quatre chambres*, *dont la réunion formoit la grande Loge du Conseil*, où tout ce qui avoit rapport aux intérêts de l'Ordre *se décidoit en dernier ressort*. Les quatre chambres étoient appelées *d'Administration*, *de Paris*, *des Provinces et des Grades*. Celle-ci, par essence, la plus secrète de toutes, n'admettoit à ses séances aucun Frère visiteur. Mais tous les Vénérables pouvoient assister aux travaux ordinaires des autres chambres.

A ce Parlement maçonnique étoient attachés trois grands Officiers de l'Ordre, appelés *le*

Grand-

Grand-Maître, et l'Administrateur général, et le grand Conservateur. A l'arrivée des Députés illuminés, le premier de ces grands Officiers étoit *le très-Sérénissime Frère Duc d'Orléans, premier Prince du Sang.* Les deux autres étoient aussi des Frères de la plus haute distinction. Leur nom seul suffiroit pour nous dire qu'il étoit, jusque dans le dernier Conseil de l'Ordre, des grades purement honorifiques pour ceux de qui le rang servoit à protéger des complots, mais à qui on n'avoit pas même la pensée de confier les secrets. (*Voy. le Tableau alphabétique de la correspondance des Loges du G. O. de France.*)

Il n'en est pas, à beaucoup près, de même de Philippe d'Orléans. Sa qualité de Grand-Maître, son impiété et ses vœux bien connus de tout sacrifier à la vengeance, disoient hautement aux Députés de l'illuminisme tout ce qu'il étoit prêt à faire en leur faveur, auprès de cette multitude de Loges qui le reconnoissoient pour Grand-Maître. En France seulement, dès l'année 1787, le tableau de sa correspondance ne nous montre pas moins de deux cent quatre-vingt-deux villes, ayant chacune des Loges régulières sous les ordres de ce Grand-Maître. Dans Paris seulement, il en comptoit dès-lors quatre-vingt-une. Il en avoit seize à Lyon, sept à Bordeaux, cinq à Nantes, six à Marseille, dix à Montpellier, dix à

Toulouse, et presque dans chaque ville un nombre proportionné à leur population. Ce n'est pas assez de cet empire sur les Maçons François ; le même tableau des correspondances, imprimé pour l'usage des Frères, nous montre dirigées par le même Grand-Maître, et recevant leurs instructions du *Grand Orient de Paris*, les Loges de Chambéry en Savoie, de Locle en Suisse, de Bruxelles dans le Brabant, de Cologne, de Liége, de Spa en Allemagne, de Léopold, de Varsovie en Pologne, de Saint-Péterbourg, de Moscou en Russie, de Portsmouth même en Virginie, du Fort-Royal à la Grenade, et dans toutes les Colonies Françoises. Ainsi Philippe d'Orléans et son *Grand Orient*, assuroient à la Secte presque autant de conquêtes qu'elle en avoit déjà fait en Allemagne sous Knigge et sous Weishaupt. (*Id. art. Pays étrangers.*)

Loge des Amis-Réunis.

Sous ce Grand Orient, une Loge plus spécialement chargée de la correspondance étrangère étoit, à Paris, la Loge appelée *des Amis-Réunis.* Dans celle-ci se distinguoit sur-tout le fameux révolutionnaire *Savalette de Lange.* Cet adepte chargé de la *garde du Trésor Royal*, c'est-à-dire honoré de toute la confiance qu'auroit pu mériter le sujet le plus fidelle, étoit en même temps l'homme de tous les mystères, de toutes les Loges et de tous les complots. Pour les réunir

tous, il avoit fait de sa Loge le mélange de tous les Systêmes sophistiques, martinistes et maçonniques. Mais, pour en imposer davantage au public, il en avoit fait en quelque sorte aussi la Loge des plaisirs et du luxe de l'Aristocratie. Une musique mélodieuse, les concerts et les bals y appeloient les Frères du haut parage : ils y accouroient en pompeux équipages. Les alentours étoient munis de gardes, pour que la multitude des voitures ne causât point de désordre. C'étoit en quelque sorte sous les auspices du Roi même que ces fêtes se célébroient. La Loge étoit brillante, les Crésus de la Maçonnerie fournissoient aux dépenses de l'orchestre, des flambeaux, des rafraîchissemens, et de tous les plaisirs qu'ils croyoient être le seul objet de leur réunion ; mais, tandis que ces Frères avec leurs adeptes femelles, ou dansoient, ou chantoient dans la salle commune les douceurs de leur égalité et de leur liberté, ils ignoroient qu'au-dessus d'eux étoit un comité secret, où tout se préparoit pour étendre bientôt cette égalité au-delà de la Loge, sur les rangs et les fortunes, sur les châteaux et les chaumières, sur les marquis et les bourgeois.

C'étoit réellement au-dessus de la Loge commune qu'étoit une autre Loge, appelée le *Comité secret des Amis-Réunis*, et dont les grands adeptes

étoient deux hommes également fameux dans les mystères soit à Lyon, soit à Paris, l'un le grand *W*****, et l'autre *Chappe de la Henrière*. Aussi long-temps que la fête duroit, deux Frères Terribles, munis de leurs épées, l'un au bas de l'escalier, l'autre près de la porte, défendoient l'entrée de ce nouveau sanctuaire. Là, étoient les archives de la correspondance secrète; là, celui même à qui tous les paquets des Frères d'Allemagne ou d'Italie étoient adressés, n'avoit point permission de franchir le seuil de la porte. Il ignoroit le chiffre de la correspondance; il étoit simplement chargé de remettre les lettres; *Savalètte de Lange* venoit les recevoir, et le secret restoit au comité. Le lecteur comprendra aisément la nature de cette correspondance et des conseils dont elle étoit l'objet, quand j'aurai dit que pour être admis à ces conseils, il ne suffisoit pas d'avoir été initié à tous les anciens grades; il falloit être aussi ce que les Frères appeloient *Maître de tous les grades philosophiques*; c'est-à-dire, avoir juré avec les Chevaliers du Soleil, haine à tout christianisme, et avec les Chevaliers Kadösch, *haine à tout culte et à tout roi*. (*)

(*) J'ai su d'un de ces Frères mêmes, qui long-temps fut le simple porteur de cette correspondance, que tenté

Des antres moins connus, mais plus redoutables encore, étoient ceux où les Frères d'Avignon, élèves de Swedenborg et de Saint-Martin, mêloient leurs mystères à ceux des anciens Rose-Croix, des Maçons ordinaires et des Maçons sophistes. Au dehors, sous le masque de charlatans, de visionnaires, ces nouveaux adeptes ne parloient que de leur puissance d'évoquer les esprits, d'interroger les morts, de les faire apparoître, et d'opérer cent prodiges de cette espèce. Dans le fond de leurs Loges, ces nouveaux Thaumaturges nourrissoient des complots presqu'entiérement semblables à ceux de Weishaupt, mais plus atroces dans leurs formes. J'ai dit leurs mystères désorganisateurs, en exposant ceux de Swedenborg

Loge de la Sourdière.

---

de se faire initier à ces grades, pour avoir lui-même entrée au comité, il en fut détourné par la promesse qu'on exigeoit d'un *engagement pour la vie et d'une rétribution annuelle de six cents livres tournois*. J'ai su encore de lui que la rétribution ordinaire de chaque Frère, montoit annuellement à la même somme, et qu'on s'en reposoit, pour les comptes à rendre, sur le Frère Savalette, qui n'en rendit jamais. C'est encore une ressource à joindre à toutes celles des arrière-adeptes pour les frais de complot. Eh ! qui peut dire combien ces ressources s'augmentoient entre les mains d'un homme chargé de la garde du Trésor Royal ! Les conjurés savent choisir les hommes et les places.

et de Saint-Martin; je n'osois pas encore ajouter foi à ces redoutables épreuves, à ces affreux sermens que je leur voyois attribuer par bien des écrivains. J'eusse voulu n'en parler que sous l'autorité de leur code même ou de leurs adeptes; ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici n'ont pu connoître qu'une partie des mystères. Mais par ce qu'ils en ont su, il n'est que trop facile de deviner tout ce qui leur restoit à apprendre.

D'abord, il est constant que ces Illuminés de Swedenborg, appelés Martinistes en France, se donnant aussi souvent le nom de Chevaliers bienfaisans, avoient leurs voyageurs, tout comme les Illuminés de Weishaupt. Il est constant aussi que ces prétendus Philalètes ou amateurs de la vérité, s'étoient donné des lois, avoient organisé leurs sociétés, s'étoient, comme Weishaupt, enfoncés dans les Loges maçonniques, pour y chercher des hommes disposés à leurs mystères et aux nouveaux grades qu'ils avoient à leur communiquer. Parmi ces grades, il en est un entre autres qu'ils appellent *Chevalier du Phénix*. Un de ces Chevaliers se disant Saxon et Baron du Saint-Empire, muni de brillans certificats de plusieurs Princes Allemands (*), exerçoit en

(*) J'aurois nommé cet homme-là; il est cité dans mes mémoires manuscrits comme Philalète illuminé très-

France son apostolat, très-peu d'années avant la Révolution. Après avoir résidé quelques jours dans une ville du centre, et visité les Loges et observé les Frères, il crut en reconnoître trois, dignes d'être élevés à de plus hautes connoissances. Le *Vénérable* ou le Maître de Loge, que je vais laisser lui-même raconter son histoire, se trouvoit du nombre de ses élus. « La partie
» acceptée, me dit ce Vénérable, nous nous
» rendîmes tous les trois chez notre Illuminé,
» pleins d'ardeur pour les grands mystères qu'il
» nous annonçoit. Comme il ne pouvoit pas
» nous faire passer par les épreuves ordinaires,
» il nous en dispensa, autant qu'il étoit en lui de
» le faire. Au milieu de son appartement, il
» avoit disposé un réchaud et un brasier ardent.
» Sur une table étoient divers symboles, et
» entre autres un Phénix entouré d'un serpent,
» qui formoit un cercle en se mordant la queue.
» Les mystères s'ouvrirent par l'explication du
» brasier et des autres symboles. Ce brasier,
» nous dit-il entre autres, a été préparé pour
» vous apprendre que *le feu est le principe de*

---

fameux en Prusse. Mais les circonstances dans lesquelles se trouve aujourd'hui au milieu de la France, celui-là même que l'on va voir si indigné de ces mystères, m'ont encore imposé l'obligation de taire ici tous les noms.

» *toute chose* ; que c'est lui qui fait tout dans la
» nature, qui met tout en action ; que l'homme
» même lui doit sa faculté de vivre, de penser
» et d'agir. Ce fut là l'essence de sa première
» leçon. — De là l'Illuminé passe aux autres
» symboles. Quant à ce serpent, ajoute-t-il,
» le cercle qu'il forme est l'image de *l'éternité*
» *du Monde*, qui, ainsi que ce cercle, *n'a ni*
» *commencement ni fin.* Le serpent encore vous
» est connu comme changeant sa peau, et la
» renouvelant chaque année ; par-là vous
» apprenez à connoître les révolutions de l'Uni-
» vers, celles d'une Nature qui semble s'affoiblir
» et périr à certaines époques, mais qui dans
» l'immensité des siècles, ne vieillit que pour
» rajeunir de nouveau, et pour se disposer
» encore à de nouvelles révolutions. — Ce
» Phénix vous expose plus naturellement encore
» la succession et la perpétuité de ces phéno-
» mènes. La fable ne le fait renaître de ses
» cendres, que pour vous apprendre comment
» cet Univers renaît et renaîtra sans cesse des
» siennes.

» Pour exposer toute cette doctrine, notre
» Baron illuminé n'avoit exigé de nous que la
» promesse ordinaire du secret ; tout-à-coup il
» s'arrête, et nous prévient qu'il ne peut nous
» en dire davantage, sans exiger de nous un

» serment dont il se met à lire la formule, pour
» voir si nous étions disposés à le prêter. Ce
» serment nous faisoit tous frémir intérieurement.
» J'en ai peu retenu les paroles ; mais c'étoit la
» promesse, sous les plus exécrables expressions,
» d'obéir aux chefs de son Illuminisme. Nous
» tâchions de contenir notre indignation pour
» arriver à ses derniers secrets ; mais il en vint
» à la promesse *d'abjurer jusqu'aux liens les plus*
» *sacrés, tous ceux de citoyen, de sujet, de*
» *famille, de père, de mère, d'amis, d'enfans,*
» *d'époux*. A ces paroles, un de nous trois ne
» pouvant plus se contenir, sort précipitamment,
» rentre ensuite, une épée nue à la main, s'élance
» sur le Baron illuminé avec le transport d'un
» homme qui ne se possède plus. Nous fûmes
» assez heureux pour l'arrêter, jusqu'à ce qu'il
» reprit un peu son sens froid. Mais alors il ne
» prit la parole, que pour traiter notre Illuminé
» de scélérat, et l'avertir que, s'il étoit encore
» vingt-quatre heures dans la ville, il le feroit
» juger et pendre. » On devine aisément que le
Baron se hâta de prévenir la menace.

Ce qui me reste à raconter, pour jeter encore quelque jour sur cette monstrueuse secte, ne s'est point passé en France, mais à Vienne en Autriche. Un jeune homme d'une famille très-distinguée, et qui dans la guerre actuelle s'est

signalé par son courage, avoit eu aussi la fantaisie commune à tant d'autres, de se faire Franc-Maçon. Sa Loge étoit, sans qu'il le sût, une de celles où dominoit le même Illuminisme. Bien des fois il reçut la commission de porter des lettres qui lui étoient suspectes. Il lui arriva même de les rapporter sans les avoir remises à leur adresse, sous prétexte qu'il n'avoit pas trouvé la personne à qui elles étoient écrites; et dans le fond, parce qu'il avoit peur de servir d'instrument à quelque trahison. Cependant la curiosité l'emportant, il continuoit à solliciter l'admission aux Grades supérieurs. Son initiation devoit avoir lieu le lendemain; une lettre extrêmement pressante l'appelle à un rendez-vous. Il y trouve un adepte, ancien ami de son père : « Je fais, lui » dit cet ami, je fais pour vous une démarche » qui très-certainement me coûtera la vie, si » vous êtes tant soit peu indiscret. Mais j'ai cru » la devoir à l'amitié dont votre père m'honoroit, » et à celle que j'ai pour vous. Je suis perdu, » si vous ne me gardez le plus profond secret; » mais, je vous en préviens, vous êtes perdu » vous-même si vous vous présentez à la Loge » pour le Grade que vous sollicitez. Je vous » connois, vous ne ferez pas le serment qu'on » vous proposera; vous n'êtes pas capable de » dissimulation, encore moins le serez-vous de

» penser et d'agir comme on l'exigera de vous. « L'horreur vous trahira ; et c'en est fait de » vous. Déjà vous êtes sur la *liste noire*, *comme* » *suspect*. Tel que je vous connois, vous pas» serez bientôt *à la liste rouge*, *liste de sang*, » *blœde-list*; et alors n'espérez pas échapper à » leurs poisons ou à leurs émissaires. » Ce n'étoit pas la peur qui devoit décider le jeune homme. Avant que de se rendre, il voulut au moins savoir quels étoient ces terribles engagemens, qu'il ne seroit pas capable de tenir. Son ami lui fit alors connoître le serment qu'on lui prescriroit ; il y trouva encore cette renonciation à tous les liens les plus sacrés de la Religion, de la société, de la nature, pour ne plus reconnoître d'autre loi que les ordres de ses Supérieurs illuminés. L'horreur de ces engagemens le saisit en effet: il trouva des défaites ; et au lieu de se présenter pour être initié, il renonça, tandis qu'il en étoit encore temps, à rentrer dans les Loges. Les circonstances de la Révolution l'ont amené du service Autrichien à celui d'Angleterre, mais c'est de lui-même que j'ai appris combien il craignoit que son ami ne fût passé sur *la liste rouge*, pour le service qu'il en avoit reçu. Au moins apprit-il bientôt la nouvelle de sa mort.

Loge d'Ermenonville.

Il tarde à mon Lecteur de se voir ramené aux Députés de l'Illuminisme Bavarois, mais pour dire et rendre plus sensible quel devoit être, quel fut l'effet de leur mission, j'ai à dire comment s'étoit composée la Loge où nous les verrons arriver; et il faut pour cela insister encore sur cette autre espèce d'Illuminés, se disant *Théosophes*, qui les avoient précédés en France. Rapprochons d'abord ce que l'on vient de lire sur *cette liste noire* et cette *liste de sang*, d'un fait auquel j'avois long-temps refusé d'ajouter foi, jusqu'à ce qu'enfin j'en appris les circonstances des personnes qui en avoient été le plus exactement instruites. On sait que le Château d'Ermenonville, appartenant au sieur Girardin, à dix lieues de Paris, étoit un fameux repaire de cet Illuminisme. On sait que là, auprès du tombeau de Jean-Jacques, sous prétexte de ramener les hommes à l'âge de la nature, régnoit la plus horrible dissolution de mœurs. Le fameux charlatan, appelé *Saint-Germain*, présidoit à ces mystères; il en étoit le Dieu; et il avoit aussi *sa liste rouge*. Le Chevalier de *Lescure* en fit la triste expérience. Il vouloit renoncer à cette affreuse association, peut-être même aussi la dévoiler. Un poison mortel fut bientôt versé dans son breuvage, et il n'ignora pas la cause de sa mort. Avant d'expirer, il dit positivement au Marquis de

Montroi, Officier Général, qu'il mouroit victime de cette infame horde d'Illuminés. (*)

Assuré de ces faits, je ne crains plus de mettre désormais au nombre des vérités historiques,

(*) Rien n'égale la turpitude des mœurs qui régnoient dans cette horde d'Ermenonville. Toute femme admise aux mystères devenoit commune aux Frères. Celle qu'avoit choisie Saint-Germain étoit appelée Vierge. Elle avoit seule le privilége de n'être pas livrée au hasard ou au choix de ces vrais Adamites, si ce n'est quand il plaisoit à Saint-Germain de se nommer une autre Vierge. Ce vil charlatan plus adroit que Cagliostro, avoit réellement persuadé à ses adeptes qu'il étoit en possession de l'élixir de l'immortalité; que cependant il avoit subi divers changemens par la métempsycose; qu'il étoit mort jusqu'à trois fois, mais qu'il ne mourroit plus; que depuis son dernier changement il avoit déjà vécu quinze cents ans. Il se trouvoit des imbécilles qui refusoient de croire aux preuves de l'Évangile, et qui croyoient à cette métempsycose, à ces quinze cents ans de leur Saint-Germain! Ils ne savoient pas que tout cela n'est qu'une fiction des grades maçonniques. Suivant cette fiction, le Maçon Apprenti a *trois ans*, le Compagnon en a *cinq*, le Maître *sept*. Cet âge va tellement croissant dans certains grades, qu'enfin le Chevalier Écossois se trouve avoir *cinq cents ans*. Lors donc qu'un Maçon vous dit : j'ai tant d'années, cela veut dire simplement, je suis de tel grade (*V. geschichte der unbekannten*, grades Écossois.)

d'abord tous ces vœux destructeurs des Empires et des Autels, toute cette doctrine si conforme à celle que j'ai extraite des œuvres de la Secte, et ensuite tous ces sermens, toutes ces atroces épreuves dont une foule d'auteurs nous donnent les détails. Je dirai donc, sans crainte de calomnier cette espèce d'illuminés, qu'entre leur secte et celle de Weishaupt il n'y a de différence que dans le mode. L'athéisme est au fond de leur prétendue théosophie, comme au fond des mystères de Weishaupt. Pour eux comme pour lui, l'homme de la nature n'est point destiné à vivre sous les lois de la société; pour eux comme pour lui, les Souverains ne sont que des tyrans; tout moyen qui tend à délivrer la terre des Prêtres et des Rois, des Autels et des Lois, tout crime atroce commis dans cette intention est une action sublime. Mais bien plus que Weishaupt encore, ils ont l'art de former leurs Seydes, d'enflammer leur ardeur dans la carrière des assassins et des parricides. Ici même, les mystères de Weishaupt ne soutiennent plus la comparaison avec ceux de ces Illuminés théosophes. Qu'on en juge par l'exposé suivant :

Lorsqu'un de ces hommes que la Secte a su entraîner dans toute l'illusion des visionnaires, espère enfin trouver l'art des prodiges, la science des sciences, dans les derniers secrets des adeptes,

on lui propose de consommer son dévouement aux Supérieurs qui tiennent cette science dans leur main. C'est un pacte nouveau, qui ne doit plus en faire que l'aveugle instrument de tous les complots dans lesquels on l'entraîne. Au jour marqué pour l'initiation, à travers un sentier ténébreux, il est conduit à l'antre des épreuves. Dans cet antre, l'image de la mort, le jeu des spectres, les breuvages de sang, les lampes sépulcrales, les voix souterraines, tout ce qui peut effrayer l'imagination, et la faire passer successivement de la terreur à l'enthousiasme, est mis en usage, jusqu'à ce qu'enfin tour-à-tour effrayé, fatigué, exalté et privé de l'empire de sa raison, il ne peut plus que suivre l'impulsion qui lui sera donnée. La voix d'un invisible Hiérophante perce alors dans cet abyme, fait retentir la voûte de sons menaçans, et prescrit la formule de cet exécrable serment, que l'initié répète :

« Je brise les liens charnels qui m'attachent à
» père, mère, frères, sœurs, époux, parens,
» amis, maîtresses, rois, chefs, bienfaiteurs, à
» tout homme quelconque à qui j'ai promis foi,
» obéissance, gratitude ou service.

» Je jure de révéler au nouveau chef que je
» reconnois, tout ce que j'aurai vu, fait, lu,
» entendu, appris ou deviné, et même de re-
» chercher et épier ce qui ne s'offriroit pas à

» mes yeux. Je jure d'honorer l'*Aqua toffana*, » comme un moyen sûr, prompt et nécessaire de » purger la terre par la mort ou par l'hébétation » de ceux qui cherchent à avilir la vérité ou à » l'arracher de mes mains. » (*V. la Loge Rouge » dévoilée, p.* 11, *et l'Histoire de l'assassinat de » Gustave III, Roi de Suède, sect.* 4.)

A peine ce serment est-il prononcé, la même voix annonce à l'Initié, que dès ce moment il est affranchi *de tous ceux qu'il a faits jusqu'alors à la patrie et aux loix.* « Fuyez, ajoute-t-elle, la ten- » tation de révéler ce que vous avez entendu; » car le tonnerre n'est pas plus prompt que le » couteau qui vous atteindra, quelque part que » vous soyez. »

Loge de la rue Sourdière.

Ainsi se modeloient les adeptes de cette Secte atroce, née des délires de Swedenborg, et transportée sucessivement d'Angleterre, d'Avignon, de Lyon, à Paris. Dès l'année 1781, il s'étoit formé dans cette dernière ville, rue de la Sourdière, un club tout composé de cette espèce d'Illuminés, au nombre 125 à 130. Leur chef étoit encore ce *Savalette de Lange*, que nous avons vu si occupé de sa correspondance au comité des *Amis-Réunis*. Le fameux Comte de *Saint-Germain* avoit aussi ses rendez-vous dans cette même Loge. Une députation spéciale y appela *Cagliostro*. Ses mystères n'avoient été jusqu'alors que

que ceux d'un charlatan ; c'est ici qu'ils devinrent ceux d'un vrai conjuré. C'est dans cette Loge qu'il apprit à connoître la révolution, dont il menaçoit la France avec son ton et tous ses jeux prophétiques, lorsque, sorti de la Bastille, il reparut à Londres. C'est de là qu'il reçut sa mission, pour aller préparer sa révolution à Rome même. Un des adeptes, que la Loge de la Sourdière lui avoit député, jadis directeur à Besançon de la poste aux lettres, étoit M. de *Raymond*, véritable enthousiaste, ayant la tête pleine de Swedenborg et de ses visions. C'est de lui qu'on a su que cette Loge avoit dès-lors près de 130 membres résidans à Paris, et plus de 150 voyageurs ou correspondans, répandus sur la surface du globe; qu'à l'instar du club d'Holbach, elle avoit aussi ses auteurs et ses imprimeurs, occupés à composer et à répandre par-tout ses productions révolutionnaires. (*)

(*) Toutes ces circonstances me sont connues par un homme très-lié avec le directeur *Raymond*, mais que tous les efforts de celui-ci n'avoient pu entraîner dans ses mystères. Ce même homme dont l'honnêteté m'est bien connue, m'assure avoir vu les procès-verbaux de cette Loge, imprimés habituellement chez *Clousier*, rue de Sorbonne, mais en caractères si chargés de *signes* et de *figures hiéroglyphiques*, que les adeptes seuls pouvoient les lire.

Secrétaire de cette même Loge, Diétrich y avoit réuni en sa personne toutes les espèces d'Illuminisme. Il avoit avec lui ce *Condorcet* à qui il ne manquoit plus que les complots de Weishaupt à connoître, pour les embrasser tous, si pourtant il est vrai que Diétrich n'en eût pas déjà fait le confrère de Weishaupt même. — Que le lecteur observe bien de quels membres se composoit cette Loge ! Nous aurons à y revenir un jour, pour expliquer de grandes horreurs. Mais pénétrons encore dans de nouveaux antres maçonniques essentiels à connoître, pour voir toutes les sectes, causes de ces horreurs ; se réunir en une seule, et ne plus former bientôt qu'une même masse de conjurés, sous le nom désastreux de Jacobins.

Avec toutes ces Loges que j'ai déjà nommées, il en étoit encore deux autres d'autant plus remarquables dans Paris, qu'elles nous montrent comment les conjurés se distribuoient et se classoient eux-mêmes en quelque sorte, suivant l'espèce d'erreur ou d'intérêt qui les entraînoit dans le complot. L'une étoit appelée Loge des *Neuf Sœurs* ; c'étoit celle des Frères Maçons se disant philosophes. La seconde, appelée de la *Candeur*, se composoit plus spécialement des Maçons décorés dans le monde de tous les titres de la Noblesse, mais conspirant en traîtres

dans leurs Loges contre l'Ordre même de la Noblesse, et sur-tout contre la Monarchie et la Religion.

La Loge des *Neuf Sœurs* avoit pour dupe protecteur des Sophistes, et conspirant comme eux, accueillant tous leurs projets, le malheureux Duc de la *Rochefoucauld*, et pour Vénérable ce *Pastorel* caressant en public la fortune et l'Aristocratie, ménageant même la Religion, mais dont le rôle révolutionnaire auroit moins étonné, si l'on eût mieux connu celui qu'il jouoit dans le secret des Loges. On voyoit dans la sienne ce Condorcet encore, dont le nom se trouve par-tout où l'on voit celui de quelques conjurés. Avec lui, c'étoit toute la liste des Sophistes du jour. C'étoit *Brissot*, *Garat*, *le Commandeur Dolomieu*, *Lacépède*, *Bailly*, *Camille des Moulins*, *Cérutti*, *Fourcroy*, *Danton*, *Millin*, *Lalande*, *Bonne*, *Château-Randon*, *Chénier*, *Mercier*, *Gudin*, *Lamétherie*, et ce *Marquis de la Salle* qui, ne trouvant pas la Loge du Contrat Social assez philosophique, étoit venu se joindre à Condorcet; et ce *Champfort* pour qui la révolution de la liberté et de l'égalité n'alloit jamais assez vîte, jusqu'à ce qu'elle le chargea de chaînes, et que son philosophisme au désespoir ne lui montra plus de liberté que dans le suicide. Parmi les Abbés ou

Loge des Neuf Sœurs

Moines apostats, on y voyoit *Noel*, *Pingré*, *Mulot*. Ces deux derniers avec *Lalande*, étoient de plus membres des comités secrets du Grand Orient. *Dom Gerles* vint les joindre aux *Neuf Sœurs* avec *Rabaud de St. Etienne* et *Péthion*, dès les premiers jours de la Révolution. *Fauchet* se hâta de passer à la Bouche de fer, avec *Goupil de Préfeln* et *Bonneville*. Quant à *Syeyes*, de tous les Frères les plus zélés de cette Loge et des autres révolutionnaires, il s'étoit composé à lui-même une nouvelle Loge au Palais-Royal, appelée le club des *Vingt-deux* : c'étoient les Élus des Élus. (*Mém. sur les Loges.*)

L'opinion révolutionnaire dominante aux *Neuf Sœurs*, peut s'apprécier plus spécialement par les ouvrages qui sortirent de la plume des Frères, au moment où la Cour eut l'imprudence d'inviter les Sophistes à donner au public leurs lumières sur la manière de composer les États-Généraux. On lisoit un de ces ouvrages, celui de Lamétherie, chez M. le Duc de la Rochefoucauld ; un Seigneur François de qui je tiens cette anecdote, s'avisa d'observer que le projet étoit attentatoire à la Religion et au droit du Souverain ; *eh bien !* lui répondit M. le Duc tout plein de ces Sophistes, *ou bien la Cour admettra nos projets, et nous aurons alors ce que nous voulons ; ou bien la Cour n'en voudra pas, et nous*

en serons quittes pour nous passer de Roi. C'étoit là en effet l'idée la plus générale des sophistes Maçons, tels que Bailly, Gudin, Lamétherie, Dupont. (*Voy. leurs ouvrages* ou *leurs opinions, t. 2 de ces Mémoires.*) Il leur falloit un Roi soumis à leur égalité et à la liberté du peuple souverain, dictant la loi par eux ; ou bien plus de Roi pour ces prétendus sages. Nous verrons cependant que dès-lors il étoit dans cette même Loge, des Sophistes qui avec Brissot ne voyoient pas même de conditions à faire avec le Trône, et qui ne commençoient par l'avilir que pour l'anéantir.

Loge de la Candeur.

D'autres Frères, tout pleins d'autres projets, marioient leur ambition avec la liberté et l'égalité maçonniques dans la Loge de la *Candeur*, balbutiant déjà les *Droits de l'homme*, et proclamant d'avance *le plus saint des devoirs dans l'insurrection*; Lafayette, disciple de Syeyes, y rêvoit la gloire de Washington. Les *Lameth*, surnommés les ingrats, n'y cherchoient qu'à punir la Cour de ses bienfaits, comme le Marquis de *Montesquiou* et *Moreton de Chabrillant* et *Custine*, à la punir de ses mépris. Mais là étoient aussi les hommes plus spécialement dévoués à Philippe d'Orléans. Son conseiller *Laclos*, son chancelier *la Touche*, *Sillery*, le plus vil de ses esclaves, et d'*Aiguillon*,

le plus hideux de ses masques. (*) Avec eux encore dans cette même Loge, étoient le Marquis de *Lusignan*, et ce Prince de *Broglie* dont la jeunesse alloit flétrir un nom peu fait pour cet outrage, *Guillotin*, le seul Frère non titré que je vois dans cette Loge, en éprouva bientôt toute la puissance, lorsque cité au Parlement pour un mémoire séditieux, il vit accourir en sa faveur des milliers d'adeptes, dont les menaces et les attroupemens firent sentir aux Magistrats qu'il n'étoit plus temps de sévir contre les Fédérés maçonniques.

Loge du Contrat Social.

Tel étoit l'état des Loges, et des Frères Maçons les plus marquans dans Paris, à l'arrivée des députés de l'Illuminisme Germanique. Le commun des auteurs les fait descendre rue *Coq-héron*, et remplir leur mission à la Loge du *Contrat Social.* J'ai peur d'avoir moi-même préparé mes lecteurs à cette erreur, en parlant, dans le second volume de ces Mémoires, ch. 13, d'une Loge établie dans cette même rue. Mais on peut observer que je n'ai mentionné alors, que les sophistes attachés au Duc de la Rochefoucauld, dont aucun n'étoit membre de ce

---

(*) Tout Paris sait que le cinq Octobre, il étoit à Versailles, au milieu des furies de la Halle, coifé, vêtu, armé comme elles.

Contrat Social. J'ai bien pu me tromper sur le nom de la rue où se réunissoient les conjurés, je ne me suis pas au moins trompé sur les conjurés eux-mêmes. Pour mieux les distinguer et ne point confondre avec eux les Maçons d'une autre espèce, j'ai fait les plus scrupuleuses recherches; je me suis, entre autres, procuré une nombreuse liste des Frères du *Contrat Social;* (*) je n'y ai reconnu que des hommes très-royalistes, et pas un seul de ceux qui se sont distingués par le zèle de la révolution. J'ai vu de plus la source de l'erreur outrageante pour cette Loge, dans ce qu'en avoit dit, sous le nom emprunté de *Jacques le Sueur*, l'auteur *des Masques arrachés*, roman ordurier et plein de calomnies contre des personnages très-respectables. Cet auteur met au nombre de conjurés révolutionnaires, des hommes que j'ai connus à Paris et qui furent toujours ennemis de la révolution. Il fait adeptes du *Contrat Social*, des hommes qui n'appartinrent

(*) Je donnerois volontiers cette liste, mais je ne sais pas si tant de Marquis, Barons, Comtes et Ducs, seroient bien aises de la voir devenir publique. Je n'écris pas l'histoire des Frères dupes, il me suffit de dévoiler les conjurés. — Mais je dois observer que lors de la Fédération dont j'aurai à parler, la Reine conseilla elle-même de recevoir quelques Frères moins aristocrates, de peur que la Loge ne fût trop suspecte.

jamais à cette Loge, tels que le Duc de la Rochefoucauld, l'Abbé Fauchet, Bailly et Lafayette. Il la fait dominer par le Grand-Maître, Philippe d'Orléans; et jamais elle ne releva que d'*Edimbourg*. Contre la foi publique, il donne au vénérable Cardinal de Malines, les mœurs le plus hautement démenties par la réputation, la sagesse et toutes les vertus de ce Prélat. Enfin, je ne vois pas qu'on puisse citer l'autorité de ce prétendu le *Sueur*, si ce n'est dans ce qu'il dit de la réception des Illuminés Philalètes; encore y mêle-t-il des personnalités affreuses, et se fait-il acteur de la scène, quand il n'est que plagiaire de Mirabeau.

D'ailleurs, il m'est prouvé que les envoyés de Weishaupt ne pouvoient s'adresser à des hommes plus ennemis de leur systême, soit maçonnique, soit désorganisateur, que les membres du *Contrat Social*; puisque ceux-ci firent brûler en pleine Loge le plus fameux ouvrage de ce Bonneville, le grand ami de Bode. Enfin, j'ai entre les mains la preuve originale en style maçonnique, *la planche tracée* par un homme que j'ai connu, la lettre envoyée par délibération du *Contrat Social*, à nombre d'autres Loges, pour les engager à s'unir à Louis XVI contre les Jacobins. Il est vrai que les Frères royalistes du *Contrat Social* furent pleinement dupes dans ce projet de

fédération maçonnique ; ils invitoient les Loges à se coaliser pour maintenir le Roi de la Constitution de 1789 ; Lous XVI qui vouloit réellement tenir le serment qu'on lui avoit arraché en faveur de cette Constitution, étoit fort content de la liste des fédérés Maçons ; le Ministre, M. de la Porte, n'en jugea pas de même. En voyant la *planche tracée* et le nombre des souscripteurs, *il est impossible*, dit-il, *que ces gens-là ne soient pas Constitutionnels et qu'on puisse en faire de vrais Royalistes.* — *Commençons*, répondirent les agens du Contrat Social, *par maintenir le Roi tel qu'il est, et nous verrons ensuite de rétablir la vraie Monarchie.* Cette réponse excuse les Frères du Contrat Social ; mais leur intention ne rendit pas l'illusion moins complète. D'abord ils pouvoient voir, et ils ne virent pas que le grand nombre des Frères souscripteurs étoient de ces hommes contens de leur égalité et de leur liberté, sous un Roi-Doge du peuple Souverain-législateur ; que Lafayette et Bailly et bien d'autres révolutionnaires auroient souscrit la planche, sans cesser pour cela d'être Jacobins et rebelles. Ils ne virent pas que ces mêmes Frères Constitutionnels se seroient tournés contre le *Contrat Social*, s'ils avoient su qu'on cherchoit à rétablir le Roi dans tous ses anciens droits. Ils ne virent pas qu'il étoit plus facile d'amener des Constitu-

tionnels à toute la démocratie du grand Club, que d'en faire de vrais Royalistes. Ils ignoroient sur-tout que les Loges contenoient beaucoup d'adeptes de la démocratie, qui les dénonceroient comme traîtres à la liberté et à l'égalité. C'est là en effet ce qui arriva. Les auteurs de la fédération eurent beau terminer leur lettre par ces mots : « Cette planche n'est que pour votre » chapitre ; usez-en avec discrétion. Nous avons » à ménager *deux intérêts bien sacrés*, celui de la » Monarchie Françoise et de son Roi ; celui de » la *Maçonnerie* et de ses membres. » L'intérêt de la Maçonnerie l'emporta sur tout autre. Tandis que les demi-adeptes souscrivoient la planche, les Frères plus profonds la dénonçoient de partout au grand Club ; et ceux du *Contrat Social* furent proscrits.

Très-certain de ce fait, voyant de plus les Frères du Contrat Social, dire expressément dans cette même planche, *qu'en général il ne faudroit point de Clubs politiques et délibérans*, assuré encore par plusieurs Franc-Maçons, que c'est du comité des *Amis-Réunis*, que partit l'invitation à venir délibérer avec les députés Allemands, je ne puis m'en tenir aux auteurs qui les font descendre au *Contrat Social*, et qui attribuent à cette Loge les comités politiques établis après leur arrivée. Il peut bien se faire que

des convenances locales aient appelé un de ces comités politiques dans la même rue, mais certainement il ne se composa pas des mêmes membres que le *Contrat Social*. C'est encore une fable que cette inscription mise par d'Orléans à la porte de cette Loge : *Chacun apporte ici son rayon de lumière*. C'est donc au comité des *Amis-Réunis*, et non point au *Contrat Social* que Mirabeau adressa ses Frères arrivés d'Allemagne. Savalette et Bonneville avoient fait de ce comité, le point central des adeptes les plus ardens pour la révolution et les plus avancés dans les mystères. Là se rendoient aux jours et aux heures convenues, et indifféremment de toutes les Loges Parisiennes, de celles même des Provinces, tous ceux que la Secte appeloit dans ses derniers conseils. C'étoient tout-à-la-fois les élus Philalètes, et les élus Kadosch ou Rose-Croix ; c'étoient ceux de la rue Sourdière, des *Neuf Sœurs*, et de la *Candeur*, et des comités même les plus secrets du Grand Orient. C'étoit le rendez-vous des Frères voyageurs arrivant de Lyon, d'Avignon ou de Bordeaux. Les Frères arrivés d'Allemagne avec les nouveaux mystères, ne pouvoient pas trouver dans Paris un centre plus favorable à leur mission. C'est là qu'ils exposèrent l'objet et l'importance de leur commission. Le code de Weishaupt fut mis sur le bureau ; des commis-

saires furent nommés pour l'examen et le rapport à en faire. —

Mais ici les portes du ténébreux sénat se ferment sur l'histoire. Je ne me flatte pas d'y pénétrer pour rendre les détails des délibérations. Je connois bien des Frères qui conservent encore le souvenir général de la députation, mais ils ne se souviennent presque d'*Amélius Bode* et de *Bayard Busche*, que sous le nom générique de *Frères Allemands*. Ils leur ont bien vu rendre dans différentes Loges, les honneurs réservés aux Frères visiteurs d'une haute importance; mais ce n'étoit pas dans ces sortes de visites que se traitoit l'alliance à conclure entre les anciens mystères et ceux de Weishaupt. Tout ce que mes Mémoires en disent, c'est qu'on en vint à des négociations formelles, dont les députés ne manquoient pas de rendre compte à leur Aréopage; que ces négociations durèrent plus long-temps qu'on ne s'y étoit d'abord attendu; qu'elles se terminèrent par la résolution d'introduire les nouveaux mystères dans les Loges Françoises, sans rien changer à leur ancienne forme; de les illuminiser, sans leur faire connoître le nom même de la Secte qui leur apportoit ces mystères; et de ne prendre enfin dans le code de Weishaupt, que les moyens convenables aux circonstances, pour hâter la Révolution. Si les faits qui suivirent

de près la négociation, n'étoient pas venus nous donner des idées plus fixes sur ses résultats, nous en serions réduits à ignorer les grands succès dont l'*Amélius* et le *Bayard* Illuminés rapportèrent la nouvelle aux Frères Germaniques. Mais ces faits ont parlé pour l'histoire ; rapprochons les époques, il nous sera facile d'en conclure ce que la Révolution Françoise doit à la fameuse ambassade.

A l'époque des Députés illuminés, il y avoit encore dans Paris une foule de ces charlatans, évoquant les esprits et les morts pour l'argent des vivans, ou bien magnétisant et somnambulisant des *moutons* très-rusés, c'est-à-dire des fripons bien instruits dans le rôle qu'ils avoient à jouer et sur-tout dans l'art de simuler des *crises*, de se mettre en *rapport* ; il y en avoit même guérissant des *moutons* bien portans pour l'argent des malades ; en un mot, c'étoient encore les jours du triomphe de Mesmer. Je fais cette observation, parce qu'il est certain que les Députés de l'Illuminisme couvrirent l'objet de leur voyage sous le prétexte de s'instruire dans cette science de Mesmer, dont la réputation, disoient-ils, les attiroit du fond de l'Allemagne ; je la fais sur-tout, parce que cette circonstance ne nous permet pas de fixer leur arrivée plus tard que dans l'année 1787 ; car dès l'année suivante,

on ne s'occupa presque plus du Mesmérisme dans Paris ; les baquets se trouvoient confinés chez quelques adeptes devenus la risée du public, et dont l'empire se réduisoit presque à l'hôtel de la Duchesse de Bourbon ; le prétexte eût été aussi ridicule que l'étoient devenus les dupes de Mesmer. Les Notables, le Parlement, et Brienne et Necker, occupoient les Parisiens d'objets plus importans. Mes Mémoires d'ailleurs et les personnes les plus instruites, les Franc-Maçons mêmes dont ils parcoururent les Loges, en qualité de Frères visiteurs, fixent l'arrivée de ces Députés à la première convocation des Notables, dont l'assemblée s'ouvrit le 22 Février 1787. C'est en effet dès cette même année, que se manifeste parmi les Franc-Maçons François, toute l'influence du code de Weishaupt.

Premier fait.

En cette année d'abord disparoissent les mystères des *Amis-Réunis*, et des autres Loges Parisiennes livrées à la mysticité simulée des Martinistes ; le nom même de *Philalète* y semble oublié. Une nouvelle tournure est donnée aux secrets maçonniques, un nouveau grade s'introduit dans les Loges, les Frères de Paris se hâtent de l'envoyer aux Frères des Provinces. Les adeptes accourent aux nouveaux mystères ; j'ai sous les yeux le mémoire d'un Frère qui vers la fin de 1787, en reçut le code dans sa Loge, à plus de

quatre-vingts lieues de Paris. Suivant les conventions, ce nouveau grade conservoit les emblêmes et le rit maçonniques; *le ruban étoit aurore, le bijou une étoile; la fête se célébroit aux équinoxes;* mais le fond des mystères étoit un discours calqué sur celui du Hiérophanre Épopte illuminé. *L'aurore d'un beau jour s'annonçoit, le secret de la Maçonnerie, jusqu'alors inconnu, alloit devenir la propriété de tous les hommes libres.* — C'étoient tous *les principes de l'égalité et de la liberté, de la Religion prétendue naturelle*, que Weishaupt étale dans son grade d'Épopte; ils étoient exposés avec le même enthousiasme. Les discours de l'Initiant *Chevalier du Soleil* ou *Kadosch*, n'étoient rien en comparaison de celui-ci. Le Franc-Maçon dont je tiens cette simple notice, avoit reçu tous ces autres grades, et cependant les nouveaux mystères le révoltèrent; il refusa l'affiliation; mais, ajoute-t-il, la plupart des Frères qui composoient sa Loge, furent tellement électrisés qu'ils devinrent *les moteurs les plus ardens de la Révolution. Quelques-uns y ont rempli des places marquantes, et l'un d'eux est parvenu jusqu'au Ministère.* Dans ce grade cependant, on ne prononçoit pas le nom d'Illuminé; c'étoit uniquement une nouvelle explication de l'origine de la Maçonnerie et de ses secrets. Les Frères étoient mûrs pour cette explication; ils étoient précisément

en France au même point où Knigge nous dépeint ses Franc-Maçons de l'Allemagne protestante ; ils n'avoient pas besoin de plus longues épreuves ; ils furent illuminés avec la même facilité, peu importoit le nom ; ils reçûrent le grade, et furent remplis du même enthousiasme.

Jusqu'à ce moment il étoit mal-aisé de juger par la disposition des Loges Françoises, quelle espèce de révolution l'emporteroit. Les Franc-Maçons en général vouloient un changement de constitution, mais leur égalité et leur liberté ne se montroient dans tout leur jour désorganisateur qu'aux Élus des Élus. Leurs mystères se dévoiloient dans leurs arrière-grades, mais les épreuves de la terreur y dominoient bien plus que les moyens de conviction. Je connois des Maçons qui dans le grade de Kadosch, avoient juré haine à tout Culte et à tout Roi ; qui peu d'instans après n'en oublioient pas moins ce serment et n'en étoient pas moins décidés pour la Monarchie. L'esprit François dans la plupart des Frères, l'emportoit sur l'esprit maçonnique. L'opinion comme le cœur restoit encore pour le Roi. Il falloit triompher de cette opinion dans l'esprit de ces Frères ; il falloit pour cela toute la force des sophismes et toute l'illusion des Hiérophantes. C'étoit dans son grade d'Épopte que Weishaupt paroissoit avoir épuisé son génie, pour faire

passer

passer ses élèves du mépris des Autels à la haine du Trône; c'est là qu'il posoit les principes, pressoit les conséquences, et enflammoit les cœurs du feu de cette rage dont il brûloit lui-même contre les Rois : tel fut aussi l'effet de son *Épopte maçonnisé*.

Mais c'étoit peu de ces Frères acquis à l'Illuminisme dans les anciennes Loges; l'Épopte de Weishaupt exhorte ses adeptes à se fortifier par la multitude. C'est aussi à l'époque du nouveau grade et du départ des Députés, que l'on voit à Paris et dans les Provinces les Loges se multiplier plus que jamais, et le systême des Franc-Maçons changer sur le choix des Frères. Quelque avilie que fût déjà la Franc-Maçonnerie, ses assemblées se composoient rarement des ouvriers de la lie du peuple. Alors les fauxbourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau se remplirent de porte-faix, de crocheteurs Franc-Maçons. Alors les adeptes répandus dans les bourgs et les villages, se mirent à établir des Loges, où les derniers des artisans, des paysans venoient entendre parler d'égalité, de liberté, et s'échauffer la tête sur les droits de l'homme. Alors même d'Orléans appela aux mystères, et fit recevoir Franc-Maçons jusqu'à ces légions de Gardes-Françoises destinées au siége de la Bastille et de Versailles. Second fait.

Qu'on le demande aux Officiers de ces légions, et ils répondront qu'à cette époque ils quittèrent les Loges de l'Égalité, en les voyant se remplir de leurs subalternes.

Troisième fait.

C'est à cette même époque que s'établissent dans Paris une foule de clubs et de lycées, de sociétés formées à l'instar de celles que l'Union Germanique avoit multipliées au-delà du Rhin. Ce ne sont plus de simples Loges, ce sont des clubs, des comités *Régulateurs*, des comités *Politiques*. Tous ces clubs délibèrent; leurs résolutions, ainsi que celles du comité *des Noirs*, sont portées au comité de correspondance du *Grand Orient*; et de là, elles partent pour tous les Vénérables des Provinces. C'est la chaîne de Weishaupt; c'est l'art de soulever les peuples en un jour, du Levant au Couchant et du Midi au Septentrion. Le dernier de ces clubs *Régulateurs* n'est pas autre chose lui-même que l'*Aréopage* transporté d'Allemagne à Paris. Au lieu de *Spartacus*, de *Philon*, de *Marius*; c'est d'*Orléans*, c'est *Mirabeau*, *Syeyes*, *Savalette* et *Condorcet*.

Quatrième fait.

A peine ils ont connu la chaîne de Weishaupt, elle se forme et s'étend de part et d'autre. Les instructions arrivent jusqu'aux extrémités; et tous les Vénérables sont avertis d'*en accuser la réception, de joindre à leur réponse, le serment d'exécuter fidellement et ponctuellement tous les*

ordres qui arriveront par la même voie. Ceux qui hésiteront, sont menacés de l'*aqua tophana* et des *poignards* qui attendent les traîtres (*). (*V. t.* 2 *de ces Mémoires, chap.* 13.)

Les Frères que ces ordres effraient et révoltent, n'ont pas d'autre ressource que de quitter la Loge et le maillet, sous tous les prétextes que la crainte et l'horreur peuvent suggérer. Des Frères plus zélés prennent leur place; (*ibid.*) les ordres se succèdent, et se pressent jusques à ce moment où arrivent les États-Généraux. Le jour de l'insurrection générale est fixée au 14 Juillet 1789. En ce jour, les cris de liberté et d'égalité se font entendre hors des Loges; Paris est hérissé de haches, de baïonnettes et de piques; la Bastille est tombée; les courriers qui en portent la nouvelle aux Provinces, reviennent en disant que par-tout ils ont vu les villages et les villes en insurrection; que sur toute la route les cris de liberté et d'égalité retentissent, tout comme auprès des Frères de la Capitale. En ce jour, il n'est plus de Loges, plus d'antres

Cinquième fait.

(*) L'époque de ces lettres, de ces ordres et de ces menaces, est celle des États de Bretagne, vers Juin et Juillet 1788 : c'est alors au moins que la lettre fut reçue par un Maçon Kadosch, membre de ces États. Le nouveau grade avoit été envoyé six mois avant.

maçonniques. Vous ne trouverez plus les vrais adeptes qu'aux Sections, aux Hôtels de Ville et aux Comités révolutionnaires. Comme ils ont dominé aux Assemblées Électorales, ils dominent à l'Assemblée se disant Nationale. Leurs brigands ont essayé leurs forces; les barrières dans Paris sont brûlées ; en Provinces les châteaux sont incendiés ; le redoutable jeu des lanternes a commencé ; des têtes ont été portées sur des piques ; le Monarque a été assiégé dans son château ; ses gardes ont été immolés ; des prodiges de fidélité et de courage ont seuls sauvé les jours de la Reine ; le Souverain est emmené captif dans sa Capitale. Abrégeons le souvenir des horreurs, l'Europe les connoît et en frémit ; mais revenons à la main qui en conduit la chaîne et qui les organise.

L'art des correspondances a fait sortir les Frères de leurs Loges ; et la France a offert le spectacle d'un million de furies, au même jour, poussant par-tout les même cris, au nom de la liberté et de l'égalité, exerçant par-tout les mêmes ravages. Quels hommes jusqu'ici ont présidé à ces premiers désastres ? Toute l'histoire nous montre un nouvel antre, où, sous le nom de club Breton, *Mirabeau et Syeyes*, *Barnave*, *Chapellier*, *le Marquis de la Coste*, *Glezen*, *Bouche*, *Péthion*, c'est-à-dire, où l'élite des

adeptes de la Capitale et des Provinces suppléant le Comité central, a fixé par l'art des correspondances, et l'instant et le mode de l'insurrection. Mais ils n'en sont qu'à leurs premiers forfaits; le long cours de tous ceux qu'ils méditent, exige encore le concert des moyens et des bras. Pour les diriger tous, il leur tarde de sortir des ténèbres. C'est dans un temple du Dieu de l'Évangile, c'est dans l'Église de ces Religieux appelés *Jacobins*, que Mirabeau appelle tous les adeptes des Loges Parisiennes. C'est là qu'il s'établit avec ces mêmes hommes qui composoient son *club Breton*. La horde de ses Frères conjurés se hâte de le suivre. Dès cet instant, ce temple n'est plus connu dans l'histoire de la Révolution que sous le nom de *Club*; le nom de ces anciens Religieux, qui jadis le faisoient retentir des louanges du Dieu vivant, passe à la horde même qui en fait l'école de ses blasphêmes et le centre de ses complots. Bientôt l'Europe entière ne connoît les chefs et les acteurs, les promoteurs, les admirateurs de la Révolution Françoise, que sous ce même nom de *Jacobins*. La malédiction une fois prononcée sur cette dénomination, il étoit juste en quelque sorte qu'elle dît à elle seule, tout ce qui existoit de sophistes de l'*impiété*, conjurés contre Dieu et son Christ, de

Origine du nom de Jacobins donné aux conjurés adeptes.

sophistes de la *rebellion*, conjurés contre Dieu et les Rois, de sophistes de l'*anarchie*, conjurés contre toute société.

Identité des Jacobins et des adeptes des trois conspirations.

Consentons à entrer dans cet antre, le prototype de tous ceux que la Secte établit et multiplie sous le même nom dans toutes les Provinces. C'est là que nous conduit enfin la tâche que nous nous sommes imposée, de suivre tant de sectes conspiratrices depuis leur origine jusqu'à l'instant qui nous les montre toutes coalisées, toutes ne formant plus que ce monstrueux ensemble d'êtres appelés *Jacobins*. Les ténèbres ont pu jusques ici les couvrir de leur voile; nos démonstrations ont pu ne pas suffire à tout lecteur, pour voir cette union fatale commencer à l'entrée des Sophistes dans les Loges maçonniques, et se consommer par l'union des Sophistes aux Députés de l'Illuminisme; mais ici tous se montrent à la fois dans cet antre; tous s'unissent par le même serment. Sophistes et adeptes des arrière-Loges, Rose-Croix, Chevaliers du Soleil, Kadosch, disciples de Voltaire et de Jean-Jacques, adeptes des Templiers, enfans de Swedenborg et de Saint-Martin, époptes de Weishaupt; tous ici travaillent de concert aux bouleversemens et aux forfaits révolutionnaires.

Il n'est plus cet impie, qui le premier jura d'écraser le Dieu de l'Évangile; mais ses com-

plots subsistent ; ses élèves sont encore pleins de vie. Nous les avons vu naître dans leurs Lycées académiques ; long-temps ils promenèrent leurs blasphêmes de coterie en coterie, sous les auspices des adeptes femelles, des Duchesse d'Anville, des Marquise Dudefant, des Dames Geofrin, l'Espinace, Necker et Staël ; leurs conspirations se concertèrent pour un temps chez Holbach ; pour ajouter à l'illusion de leurs sophismes la force des légions, ils s'enfoncèrent dans les mystères des Loges maçonniques ; ils ne sont plus dans leurs Lycées ; ils ont laissé leurs coteries. Ne les cherchez plus même à cet Hôtel d'Holbach ou dans leurs Loges ; ils les ont désertées pour le nouveau repaire. Ils sont là, ils sont tous au club des Jacobins ; et là ils ont quitté jusqu'au manteau de leur philosophie. Les voilà tous couverts du bonnet rouge. Tous, Condorcet, Brissot, Bailly, Garat, Céruty, Mercier, Rabaud, Cara, Gorsas, Dupui, Dupont, Lalande, athées, déistes, encyclopédistes, économistes, soi-disant philosophes de toutes les espèces ; ils sont tous sur la liste des Jacobins, sur la première ligne des rebelles, comme ils le furent sur celle des impies. Ils sont avec la balayure des brigands et des Loges, comme avec les héros des forfaits et des mystères ; avec les bandits de Philippe

d'Orléans, comme avec Chabroud son plus digne avocat, et avec son rival Lafayette. Ils y sont avec tous les apostats de l'Aristocratie, comme avec les Judas du Clergé; avec le Duc de Chartres, les Marquis de Montesquiou, de la Salle, les Comtes de Pardieu, de Latouche, et Charles-Théodore Lameth, Victor de Broglie, Alexandre Beauharnois, Saint-Fargeau, comme avec Syeyes, et Perigord d'Autun, Noël, Chabot, Dom Gerles, Fauchet et ses intrus.

Ce n'est point par hasard que se voient dans cet antre commun, tous ces antiques conjurés des Lycées et des Loges Parisiennes, et que dans ce même antre viennent se réunir tous les Frères qui ont brillé dans celles des Provinces; Barrère, Mendouze, Bonnecarrère et Collot-d'Herbois. Ce n'est point par hasard qu'à Paris, comme dans les Provinces, tous les clubs Jacobins se composent en général des adeptes Rose-Croix, ou Chevaliers du Temple, Chevaliers du Soleil, ou Kadosch; de ceux-là plus spécialement encore, qui sous le nom de Philalètes, ont suivi à Paris, à Lyon, à Avignon, ou Bordeaux, ou Grenoble, les mystères de Swedenborg. Qu'on cherche en ce moment ces Frères si zélés de Saint-Martin, les Savalette de Lange, les M* * * * ou bien les W* * * *. Ils avoient renchéri sur les Rose-Croix, leurs antiques devanciers; ils vont encore les

surpasser aux Jacobins (*). Ils se sont tous unis à Weishaupt, et ils sont devenus avec ses adeptes les plus ardens Jacobins. (*Voy. la liste des principaux Jacobins dans l'ouvrage intitulé*, Causes et effets de la Révolution.)

Mais à quelque cause qu'on attribue cette réunion de tant de conjurés et de tant de systêmes, elle ne souffre plus de doutes. Elle avoit commencé à l'arrivée de *Bode* ; au moins

---

(*) C'est une observation qui n'a pas échappé aux Allemands, et que je retrouve dans mes Mémoires. Les Franc-Maçons, jadis grands visionnaires parmi les Rose-Croix ou les Philalètes, se trouvèrent bientôt les plus zélés apôtres de Weishaupt et de sa révolution. Les Allemands nous citent sur-tout le Martiniste *Hülmer*, fameux en Prusse, et un *George Fœster*, qui, dans les mystères de Swedenborg, passoit des quinze jours à jeûner, à prier, pour obtenir tantôt la vision d'un esprit et tantôt la pierre philosophale. L'un et l'autre sont aujourd'hui les plus forcenés Jacobins. En France nous avons eu aussi bien des exemples de cette espèce. Nous pouvons citer spécialement ce *Prunelle de Lierre*, d'un homme très-aimable d'abord, et même d'un bon naturaliste, devenu une espèce de hibou martiniste, et par une nouvelle métamorphose, tout aussi forcené que le Jacobin *Fœster*. P * * * * étoit à Lyon pour la correspondance des Martinistes ce qu'étoit Savalette à Paris ; mais il prenoit moins de précautions. On le voyoit

est-il incontestable qu'elle se trouve consommée au club des Jacobins. Nous les avons tous vus dans cet antre ; leur liste est publiée ; elle renferme, à elle seule, toutes les listes des arrière-adeptes dispersés jusqu'alors dans leurs Loges. Et ce n'est pas ici une simple réunion locale, ce n'est pas une simple identité de conjurés ; c'est une identité de principes ; de formes, de sermens, de moyens ; c'est le concours de ces conjurés qui constate la coalition.

---

aller en Loge, suivi d'un porte-feuille que son domestique avoit de la peine à porter. Les mystères de Weishaupt entrèrent dans ce porte-feuille ; la Révolution arriva ; P * * * * se trouva un des plus furieux Jacobins, ainsi que M * * * * son co-adepte. Que ne peut-on pas dire des Martinistes d'Avignon ? Est-il rien qui surpasse la ferocité qu'ont montrée les excitateurs de cette Loge? Tout cela me confirme toujours davantage qu'entre les adeptes de Swedenborg et ceux de Weishaupt, il n'y avoit qu'un pas à faire. La soi-disant théosophie de l'un ne vaut pas mieux que l'athéisme de l'autre. Weishaupt conduit plus droit au terme; mais la destruction de toute religion est le but commun de leurs mystères. Il est même à remarquer que Weishaupt fut aussi sur le point de fonder les siens sur toute la théosophie du *feu principe* et sur la théologie des Perses, comme l'ont fait les Chevaliers du *Phénix*, Philalètes et Martinistes. (*Voy. Ecrits orig. des Illum. t.* 1, *lett.* 46.)

Lisons tous les discours prononcés dans ce club. Les Frères désormais ont leurs journaux, leurs archives publiques. Là, leurs Dieux sont Voltaire et Jean-Jacques, comme ils furent les Dieux des Sophistes encore dans leurs Lycées. Là encore retentissent les mêmes sophismes, les mêmes blasphêmes, dont avoit retenti l'Hôtel d'Holbach contre le Christianisme, et les mêmes transports pour cette *égalité et liberté*, qui furent les arrière-secrets de toutes les sectes concentrées dans leurs Loges. — Les adeptes de cette égalité et de cette liberté croient encore se trouver dans leurs premiers repaires, lorsqu'ils entrent au club des Jacobins. Le costume et les symboles ont changé ; le bonnet rouge succédant au tablier et à l'équerre, ne retrace que plus fidellement l'objet des antiques mystères. Le Président n'est que leur Vénérable ; les Frères lui demandent, et il accorde ou il refuse la parole avec tous l'appareil des Loges. Les délibérations se proposent, les suffrages se prennent tout comme dans la salle des mystères. Les lois des Jacobins et celles des Franc-Maçons pour l'admission ou le renvoi des Frères, sont encore les mêmes. Comme au *Grand-Orient* ou bien aux *Amis-Réunis* et dans toutes les Loges, tout Candidat est rejeté, s'il n'est point présenté au club par *deux parrains*, qui répondent de sa conduite

Autres preuves de la coalition ; identité de principes aux Jacobins, aux Lycées et aux Loges.

Identité des formes jacobines et maçonniques.

Identité de sermens.

et de sa soumission. Ici encore, le gage de cette soumission est le même que celui des Maçons initiés aux derniers mystères. Pour être Jacobin, tout comme pour devenir ou Rose-Croix Illuminé ou Frère de Weishaupt, l'initié jurera soumission aveugle et absolue aux décisions des Frères. Il jurera plus spécialement d'abord, d'observer et de faire observer tous les décrets rendus *en conséquence des décisions du Club* par l'Assemblée Nationale. Il jurera ensuite qu'*il s'engage à dénoncer au Club tout homme, dont il aura connu l'opposition à ces décrets inspirés par le Club;* qu'il n'exceptera de la dénonciation *ni ses amis les plus intimes, ni son père ou sa mère, ou aucun des membres de sa famille.* Enfin il jurera, comme tous les adeptes de Weishaupt, d'exécuter et de faire exécuter tout ce que les membres intimes de ce Club ordonneront, et même *tous les ordres qui pourroient répugner à son jugement et à sa conscience.* (Mém. sur le Club des Jacobins.) Car il est encore pour les Jacobins, comme pour le *Grand-Orient*, des Comités et des Frères *intimes.* Tous ces Frères n'ont point quitté les Loges pour renoncer à leurs moyens de fomenter, de hâter et de propager les révolutions. Il est chez eux, comme *au Grand-Orient*, des Comités de *rapports*, de *finances*, de *correspondance*, et enfin un quatrième

Identité de gouvernement et de comités.

Comité, celui par excellence appelé le *Comité secret*. Et presque tous les membres de ces Comités sont ceux que nous avons déjà vu accourir de leurs Loges au Club. (*Voyez encore la liste de ces Comités dans les causes et les effets de la Révolution*, ou bien *Montjoie, Conspiration d'Orléans, liv.* 13.)

Enfin il est encore pour le club Jacobin, comme il est pour les arrière-Loges des Franc-Maçons illuminés, des lois d'exclusion et de proscription; il est une *liste noire* et une *liste rouge*, et cette liste rouge est aussi une *liste de sang*; le nom des Frères exclus ne s'y trouve jamais en vain. Paris a lu leurs noms plus d'une fois; il les a vu périr sous la hache ou n'échapper à la mort que par la fuite. (*Ib. et Brissot à ses Commettans, après son exclusion des Jacobins.*) **Identité de proscriptions.**

Ainsi tout est le même dans cet antre des Jacobins, et dans les arrière-loges dont il a pris la place. Identité d'adeptes, identité d'objets, de principes, de complots, de moyens, de sermens; tout montre à l'historien cette coalition des adeptes de l'*impiété*, des adeptes de la *rebellion*, et des adeptes de l'*anarchie*, ne formant désormais qu'une seule et même secte, sous le nom désastreux de *Jacobins*. Nous connoissions les uns sous le nom de *Sophistes*, les autres sous celui d'*arrière-Maçons*, et les

autres enfin sous celui d'*Illuminés*. Ils ont perdu jusqu'à ces noms qui les distinguoient les uns des autres ; ils ne sont plus que *Jacobins*.

Il nous en a coûté pour arriver aux preuves de cette monstrueuse association. Depuis le jour où Voltaire, en faveur de son égalité et de sa liberté, jura *d'écraser* le prétendu *infame* depuis le jour où Montesquieu ne vit que des esclaves dans tout peuple soumis à des Monarques et à des lois qu'il n'a point faites ; depuis ce jour où Jean-Jacques ne vit qu'un malfaiteur du genre humain, dans l'*homme* ; *qui ayant le premier enclos un terrain, s'avisa de dire : ceci est à moi, et fut le fondateur de la société civile* ; jusqu'à ce jour fatal, où les adeptes de Voltaire, de Montesquieu, de Jean-Jacques, au nom de cette même égalité et de cette même liberté, vont réunir dans ces clubs Jacobins tous les sophismes de leurs Académies contre le Christ, tous les complots des Loges contre les Rois, tous les blasphêmes de Weishaupt contre Dieu, contre les Rois, contre la Patrie et la société, il nous a fallu, pour éclairer leur marche, étudier bien des systêmes, dévoiler bien des artifices, pénétrer dans bien des antres. Mais les voilà enfin dans celui qui devoit réunir tous leurs complots et tous leurs moyens. L'histoire désormais n'a plus besoin de mes recherches pour démontrer tous

les forfaits, tous les désastres de la Révolution Françoise sortie de ce repaire. Les mémoires publics, et les journaux ou les archives des Jacobins eux-mêmes, lui disent désormais hautement les désastres et les forfaits de la Révolution Françoise, tous sortis de cet antre. Ma tâche pourroit être regardée comme finie.

Cependant il est encore un ordre à observer dans l'inondation même de ces fléaux. Dans l'association des scélérats, il est une sagesse monstrueuse qui dirige la marche des forfaits, et ne les fait éclore que successivement et au temps utile. Avec cette sagesse, la profonde noirceur sait faire servir les moins pervers de ses complices à préparer les voies ; elle sait s'en défaire ou les écarter, quand cessant d'avancer, au lieu de simples instrumens ils deviennent obstacles. Ainsi, aux Jacobins eux-mêmes et dans le centre de leur coalition, il est encore une progression de complots et de scélératesse ; chaque secte y conserve ses secrets ultérieurs ; et chaque conjuré, ses passions, ses intérêts, tout comme dans les arrière-Loges. Il est un vœu commun à tous, celui de renverser tout ce qui existe, et d'établir *leur liberté et leur égalité* sur un nouvel ordre de choses ; mais il est encore pour ce nouvel ordre de choses des vœux qui s'entrechoquent. Tous détestent le

Dieu de l'Evangile, mais il faut aux uns le Dieu de leur philosophisme, et le philosophisme des autres ne souffre point de Dieu. Il faut à la Fayette un Roi-Doge, sous l'empire et les lois du peuple-souverain; il faut pour Philippe qu'il n'y ait point de Roi ou qu'il le soit lui-même. Il ne faut à Brissot, ni le Roi de Philippe d'Orléans, ni le Roi de la Fayette, mais la Magistrature de sa démocratie. Il faut à Mirabeau un ordre de choses quelconque, dont il en soit le grand modérateur. Il ne faut à Diétrich, à Condorcet, à Babœuf et aux derniers adeptes de Weishaupt, d'autre modérateur que l'homme-Roi, n'ayant par-tout que lui pour maître. Les forfaits se graduent ainsi que les mystères; les grands adeptes sauront mettre en avant les simples initiés. Les combats des passions pourront interrompre la marche des arrière-complots; j'essaierai encore de dire dans quel ordre la Révolution Française les a développés; et j'appliquerai sa marche successive à celle des diverses sectes qui l'avoient si profondément méditée.



CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Application des trois Conspirations à la Révolution Françoise.

A Mesure que je développois la nature, l'objet et les moyens de tant de complots souterrains, le lecteur m'a souvent prévenu dans l'application qu'il en faisoit à ce qui s'est passé sous ses yeux. Il s'est dit bien des fois à lui-même : Qu'est-ce donc que cette suite de forfaits, de bouleversements, d'horreurs, dont la Révolution Françoise est venue effrayer l'univers, si ce n'est les principes et les projets de toutes ces sectes conspiratrices, successivement mis en action ! Tout fut conçu dans les ténèbres, tout éclate au grand jour ; ces complots dévoilés, telle pourroit être, en deux mots, l'histoire de la Révolution. L'évidence l'a déjà démontré assez ouvertement ; elle nous dispense des détails fatigans. Evitons au moins ceux qui seroient plus propres à aigrir des plaies encore sanglantes que nécessaires à la conviction. Je considérerai la Révolution Françoise dans ses préliminaires, dans ses attentats successifs contre la religion, contre la monarchie, Identité des faits et des complots.

et enfin contre la société universelle ; mais un coup d'œil rapide sur ces attentats suffit aux démonstrations.

1.° Dans les préliminaires de la Révolution.

Remontons à ces temps où les conjurés de toutes les espèces en sont encore dans leurs antres, à épier l'instant propice à leurs complots. Les disciples de Montesquieu et de Jean-Jacques l'avoient dit dès l'année 1771 : c'est par une assemblée générale de Députés nationaux, que l'homme doit être rétabli dans ses droits primitifs d'*égalité*, de *liberté*, et le peuple dans ses droits imprescriptibles de *souveraineté législative*. Dès-lors aussi, les adeptes sophistes avoient prononcé que le grand obstacle au rétablissement de ces prétendus droits, étoit dans cette antique distinction des trois ordres ; du Clergé, de la Noblesse et des Communes. (*Voy. t.* 2, *de ces Mémoires*, *c.* 4 *et* 6.) Obtenir la convocation des Etats-Généraux, anéantir dans ces mêmes Etats toute cette distinction des trois ordres ; tels devoit donc être et tel fut en effet le premier des moyens révolutionnaires.

Le vide que Necker avoit laissé dans le trésor public, les déprédations et les désordres d'un siècle sans mœurs, parce que les sophistes en ont fait le siècle de toute impiété, ont réduit un Monarque, presque seul conservant les mœurs antiques au milieu des désordres qui l'entourent,

à convoquer les Notables de son Empire, pour satisfaire sa seule passion, celle de travailler au bonheur de son peuple. Le vœu qu'il en témoigne est le prétexte que les conjurés saisissent pour hâter cette Assemblée Nationale, où doivent triompher tous leurs complots. Tout ce que la sagesse des Notables pourra suggérer à Louis XVI est rejeté d'avance, il faut à d'Orléans et à ses Comités politiques, les Etats-Généraux; il faut que les Tribuns de la Nation se lèvent et discutent leurs droits contre le Souverain. A la tête de tous les conjurés, Philippe d'Orléans est aussi le premier à se lever pour eux. Pour la première fois, il affiche le zèle de la chose publique; le premier acte de son zèle est une protestation solennelle contre les dispositions de Louis XVI, pour subvenir aux besoins de l'Etat. (*Voy. Séance royale pour le timbre et l'impôt territorial.*) Dans ses manœuvres contre le Souverain, il s'unit à tous ces Magistrats que distinguoit alors l'esprit des factions; à ce Déprémesnil, encore infatué des visions martinistes et des principes révolutionnaires; aux Conseillers de *Monsabert* et *Sabatier*, les plus ardens ennemis de la Cour; et à ce *Fréteau* même, qui votera un jour la mort du Roi. Il se joue du premier Parlement, et à force d'intrigues il en obtient le premier cri légal, la première demande formelle des Etats-Généraux.

La fermentation des esprits fait hésiter Louis XVI; Philippe d'Orléans ajoute à la fermentation; ses brigands se répandent dans Paris; il solde les émeutes. Louis XVI croit enfin devoir accorder ces Etats-Généraux. La secte qui les doit à d'Orléans n'a plus besoin que d'un Ministre qui en dirige la convocation, dans le sens des complots. Ce Ministre sera précisément celui des conjurés qui a ouvert l'abyme. Ce sera ce Necker, dont la perfide politique à ruiné le trésor de l'Etat; ce Necker, l'homme tout à la fois des courtisans ambitieux, qui de nouveau le poussent vers le Trône pour s'en rapprocher eux-mêmes; l'homme des Princes de Beauveau et de Poix, du Maréchal de Castries, du Duc d'Ayen, de Bésenval et de Guibert, l'homme des courtisans conspirateurs, de Lafayette et des Lameth; l'homme des grands sophistes de l'impiété, dont les complots se trament dans sa maison tout comme au club d'Holbach; l'homme enfin, dont l'image, dans ses triomphes révolutionnaires, sera si dignement portée à côté de celle d'Orléans.

Louis XVI a pu connoître ce perfide Ministre; il a eu sous les yeux tout le plan de la conspiration, ourdie nommément par Necker et par les adeptes de son philosophisme. Ce Prince, hélas! trop bon pour croire à tant d'hypocrisie et de scélératesse, sera un jour réduit à s'écrier:

Pourquoi n'ai-je pas cru, il y a onze ans, tout ce que j'éprouve aujourd'hui? on me l'avoit dès-lors annoncé. C'est sur Necker que tomberont ces plaintes trop tardives. Alors même de son premier ministère, c'étoient et sa personne et les complots, tramés dans sa maison et au club d'Holbach, que dénonçoit formellement un Mémoire présenté au comte de Maurepas et à Louis XVI. Mais les conspirateurs ont enflé de nouveau toutes leurs trompettes, pour célébrer et les vertus et les talens du traître Genevois; vaincu par leurs intrigues, Louis XVI croit encore trouver dans lui l'homme qui doit sauver la France; il lui confie le soin de diriger la convocation des Etats-Généraux. C'est l'homme qu'il falloit pour faire de ces mêmes Etats l'empire de tous les conjurés. (*) Il sait que leur espoir est dans la

(*) Je ne connoissois pas assez cet homme-là, quand je me contentai de le mettre sur la ligne de Malesherbes et de Turgot. Que ce fourbe et ambitieux traitant se peigne en ce moment lui-même dans ses propos. — Cent mille écus pour vous, si vous me faites Contrôleur général. — Je suis riche et n'ai point de naissance; il faut dans ce cas-là que l'or supplée la noblesse. Quant on peut le répandre, il ne faut pas épargner l'argent pour servir l'ambition. — Vous me parlez du peuple? il peut être utile, et je m'en servirai; mais il ne peut nous nuire (et je le jouerai). — Quant à la Religion, il en faut une à ce peuple; mais il ne lui faut pas son

multitude ; il sait qu'aux Etats-Généraux, le grand obstacle à tout complot contre le Souverain, seroit dans cette antique distinction des ordres du Clergé, de la Noblesse, du Tiers ou

---

Christianisme, et nous le détruirons. — Que Necker se présente, et me demande en quelles circonstances ou à qui sa monstrueuse probité a tenu ces propos, et je lui nommerai d'abord celui qui a reçu ces cent mille écus pour l'avoir fait Contrôleur général. Je lui dirai ensuite : ces propos, tu les avois tenus à la personne même qui a eu le courage de te les reprocher en face, au milieu de ta puissance ; à celle-là même à qui ta douce humanité reprochoit des larmes sur son frère, et qui te reprochoit de l'avoir fait périr, quand tu craignis qu'il ne parlât ; à cette même personne qui avoit refusé de s'enrôler dans cette compagnie de tes Séjans et de tes Tigellins, destinés à t'ouvrir la route par mille délations calomnieuses, rédigées et par eux et par toi, dans ces Mémoires que tu faisois passer à Louis XVI, pour lui rendre suspects tous ceux qui occupoient des places dont tu voulois pour toi ou pour tes adhérens ; — à cette même personne, par qui tu voulois faire accuser auprès de Louis XVI, le Ministre Sartine d'avoir volé vingt-deux millions sur cinquante-trois, et qui n'eut besoin que de l'en avertir, pour en rendre la fausseté évidente ; — à cette même personne dont tu avois besoin dans tes intrigues, qui vit enfin dans toi un monstre, qui dévoila tes complots et tes noirceurs à Maurepas et à Louis XVI. — Si tes forfaits secrets doivent occuper une place dans l'Histoire, apprends que toutes ses preuves ne sont pas encore perdues.

des Communes, et dans le contre-poids des suffrages. Il n'en peut pas douter : c'est par le Tiers-Etat sur-tout que les conjurés font déjà entendre les voeux de leur révolution ; c'est dans cet ordre que dominent les Tribuns de la sédition ; et pour assurer à ces Tribuns l'empire des suffrages, il commence par doubler aux Etats les députés du Tiers. Ils arrivent en force ; fiers de la multitude, ils se déclarent, à eux seuls, *Assemblée Nationale* ; en vain la Noblesse et le Clergé réclament ce droit, moins précieux pour eux que pour l'Etat, ce droit de balancer les délibérations, de varier les corps délibérans, de peser dans les uns les résolutions que l'intérêt, la passion et l'artifice des Tribuns pourroit avoir hâtées dans les autres ; vainement le Clergé et la Noblesse, pour conserver ce droit, ont sacrifié tout ce qui pourroit n'être que privilèges dans les prétentions exclusives ; tout ce qui n'est qu'intérêt pécuniaire dans la distribution de l'impôt ; le vrai privilége que leur envient Necker (*)

(*) Pour seconder son digne père dans ce combat des ordres, tandis qu'il intriguoit au Château, la Dame Staël intriguoit à la Ville. Elle avoit établi chez elle un bureau de souscriptions. Lafayette et Lameth amenoient les traîtres à sa table, et là elle faisoit passer leur nom sur la liste des lâches, qui promettoient d'abandonner leur ordre pour aller se joindre au Tiers.

et tous les conjurés, c'est le droit d'annuller toute résolution contre la Religion ou la Monarchie. Vainement Louis XVI, plus en père qu'en Roi, a fait par sa déclaration du 23 Juin, des sacrifices dont l'excès est déjà une révolution, par l'atteinte portée à son autorité; cette révolution n'est pas celle qu'il faut aux conjurés. — Les sophistes l'on dit, pour le triomphe de leur égalité et de leur liberté, il faut que les suffrages cessent de se peser *par ordre*, qu'ils se comptent *par têtes*; que tous ceux du Clergé et de la Noblesse viennent se confondre et s'anéantir devant la multitude; il faut que la majorité de leurs chambres ne soit plus que la minorité dans le grand ensemble des Communes. Louis XVI ordonne en vain le maintien des trois ordres, conformément à l'ancienne Constitution; les conjurés protestent; leur président Bailly les appelle à un nouveau théâtre; un jeu de paume a reçu le serment de la révolte; ils y ont tous juré de donner à la France la Constitution de leurs complots; et déjà ils agitent leurs brigands; leurs pierres homicides ont assailli le vénérable Pontife de Paris; les jours du Roi sont menacés: elle se fait enfin cette fatale réunion, qui met l'Empire sous le joug de la multitude. Là, ils sont sûrs d'avoir pour eux tout ce que leurs intrigues dans les élections, ont mis d'apostats

de lâches dans la députation du Clergé et de la Noblesse ; là, Necker a doublé les Communes pour assurer à leurs décrets le nombre des suffrages. Il a fait des Etats-Généraux tout ce que les sophistes vouloient en faire pour le succès de leurs complots. Il s'appitoiera un jour sur les forfaits et les désastres de la Révolution ; qu'il n'en soit pas moins gravé sur son tombeau : *C'est lui qui les a faits.*

Désormais sans obstacles et sans crainte de voir leurs décrets balancés ou rejetés par aucune classe de citoyens, les conjurés se déclarent eux-mêmes *Assemblée Nationale*. Ils se sont arrogé le droit de faire et de prononcer la loi ; les secrets de la secte peuvent sortir des Loges et des Lycées. Sous le titre de *Droits de l'homme*, ils vont être la base de la Révolution. Par la première loi de ces législateurs, tous les hommes sont déclarés *égaux* et *libres ; le principe de toute Souveraineté réside essentiellement dans la Nation* ; *la loi* n'est autre chose que l'*expression de la volonté générale.* Depuis un demi-siècle, ainsi l'ont prononcé dans leurs systêmes, Montesquieu, d'Argenson, Jean-Jacques et Voltaire. Ainsi, tous les sophistes dans leurs Lycées, tous les adeptes Franc-Maçons dans leurs arrière-Loges, tous les Illuminés dans leurs repaires, faisoient de tous ces principes de l'orgueil et de la révolte, le fondement de leurs

mystères; ainsi tous ces droits désorganisateurs n'ont fait que passer de leur école, et publique et secrète, au frontispice de leur code révolutionnaire.

Ce peuple égal, et libre, et souverain législateur, peut encore vouloir que sa religion soit maintenue dans son intégrité; qu'à son Roi appartienment toute la puissance nécessaire pour contenir les séditieux et les rebelles. L'amour de leurs Autels et de leur Prince est encore dans le cœur des François. Il faut aux conjurés une force tirée du sein même de ce peuple, qu'ils puissent diriger à leur gré, ou pour ou contre lui, suivant qu'ils le verront docile ou revêche à leur voix, et sur-tout une force qui annulle celle du Souverain. Tout a été prévu; les sophistes ont dit depuis long-temps: « Oh! que nous » aurions fait un grand pas, si nous étions délivrés » de ces soldats étrangers et mercenaires! *Une* » *armée de nationaux* se déclareroit pour la » liberté, du moins en partie; mais c'est bien » pour cela qu'on tient des troupes étrangères. » (*Voy. lett. attribuée à Montesquieu*, t. 2, *de ces Mém. ch.* 2.) Les sophistes l'ont dit depuis trente ans; les conjurés ne l'ont pas oublié. Déjà leur armée de nationaux est formée, et c'est du fond des Loges maçonniques qu'est sorti l'exemple et le signal. Ce même *Savalette de Lange*, le

président du Comité secret des *Amis-Réunis*, le grand maître de la correspondance, s'est présenté aux Municipes Parisiens, et voici sa harangue : « *Messieurs, je suis Caporal;* voici des citoyens » que j'ai exercés à manier les armes pour la » défense de la patrie. Je ne me suis point fait » leur Major ou leur Général, nous sommes » tous égaux, je suis simplement Caporal; mais » j'ai donné l'exemple. Ordonnez que tous les » citoyens le suivent; que la Nation prenne les » armes, et la liberté est invincible. » Savalette en tenant ce discours, ne présente avec lui que sept à huit brigands équipés en soldats comme lui. Leur aspect et les cris répétés de *sauvons la Patrie*, excitent l'enthousiasme; un peuple immense entoure en ce moment les Municipes; la motion de Savalette est à l'instant changée en décret. Le lendemain, l'armée des Nationaux Parisiens se forme, et bientôt les Provinces de tout l'Empire en comptent des millions. (*)

(*) Bien des Auteurs se sont laissé tromper sur l'établissement de cette Garde nationale. Ils nous citent en preuve un arrêté du Comité des Électeurs, envoyé de l'Hôtel de Ville à toutes les Sections de Paris pour former cette Garde, et signé par MM. de Flesselles, Tassin, de Leutre, Fauchet, le Marquis de la Salle; or il est constant, et tout le monde sait, 1.° que cette Garde nationale ne fut formée que deux jours après la prise

Ils se sont tous voués aux conjurés ; il est temps que Louis XVI éprouve leur puissance. Il a chassé le perfide Necker ; ils ont encore besoin de lui. Déjà ils l'ont forcé de le rappeler. Il hésite à sanctionner les droits de l'homme *égal et libre du peuple souverain* ; ils sauront lui montrer toute la force de ce peuple.

En faveur de ces Droits, tous les conseils des conjurés s'unissent, et ils ont dit : De retour auprès du Trône, Necker affamera ce peuple pour le forcer à l'insurrection ; les Frères excitateurs enverront de Paris les harpies des fauxbourgs demander du pain à Louis XVI ; désormais à la tête des Municipes, Bailly et ses assesseurs les feront suivre par les légions des Nationaux ; désormais à la tête des nationaux, Lafayette les

---

de la Bastille ; 2° que M. de Flesselles fut assassiné le jour même de cette prise de la Bastille ; mais ce qu'on ne sait pas, c'est que le procès-verbal de cet arrêté, ainsi que tous les autres procès-verbaux de ce qui se passoit à l'Hôtel de Ville, pendant la première année de la Révolution, ne furent rédigés que l'anné suivante, par le sieur du Vernier, sous les ordres de Lafayette, qui, malgré bien des observations, ne laissa rien changer à ce qu'il y avoit fait mettre, et qui auroit surtout été bien fâché de voir le monde instruit de la véritable origine de cette Garde nationale, qu'il étoit si enchanté de commander.

emmenera à Versailles; il en entourera Louis XVI, sous prétexte de veiller à sa défense, et il s'endormira. Mirabeau, Péthion et Chapellier, Montesquiou et Duport, Charles Lameth, Laclos, Sillery, d'Aiguillon, préviendront l'Assemblée qu'*il faut au peuple des victimes*; ils l'empêcheront de se porter auprès du Monarque pour veiller sur ses jours; (*séance du* 5 *Octobre*) et ils profiteront des ténèbres pour animer la populace, les brigands et les soldats. Ils ont déjà tout le cœur des furies; ils en prendront le masque et le costume pour diriger leurs coups. (*Les dépositions juridiques*, *témoins* 157, 226, 230, 373.) D'Orléans abreuvera ses monstres des liqueurs de la rage, de la frénésie; et il leur montrera dans la Reine, la première victime à immoler. Syeyes et Grégoire, et la foule des autres conjurés, resteront spectateurs; mais si le Roi succombe, ils donneront la couronne à d'Orléans, sûrs de la morceler au gré de leur égalité et de leur liberté, dès qu'il la tiendra d'eux. Necker se cachera; sa vertueuse épouse, parée de ses bouquets, avec sa fidelle compagne, la Maréchale de Beauveau, et dans les galeries de Versailles au moment du carnage, tranquille spectatrice des fureurs des brigands, dira froidement à ceux qui leur résistent : *Laissez donc faire ce bon peuple, il n'y a pas de danger.* Il n'y

en a point pour elle ; déjà elle a eu soin d'en prévenir, en ces termes, son Frère *Germani* : « *Soyez tranquille, tout ira bien ; nous ne pouvons » ni parler ni écrire.* » (Lettre du 5 Octobre.)

Les atroces complots qu'une si digne confidente ne peut écrire, la nuit du cinq au six Octobre les a fait éclore ; l'historien n'a pas besoin de nos Mémoires pour en peindre l'horreur ; les dépositions des témoins entendus par les Magistrats du Châtelet, les dévoileront à la postérité. Mais d'Orléans pâlit ; une poignée de ces Gardes du Corps, les seuls dont les perfides assurances de Lafayette aient permis à Louis XVI de rester entouré, forment autour de lui et de Marie-Antoinette la barrière des héros. Leur valeur enchaînée par les ordres d'un Roi, qui ne leur permet pas de répandre le sang de ses assassins mêmes, ne les empêche pas de prodiguer le leur. A force de prodiges, de courage et de fidélité, ils ont su résister à des forêts de piques et de haches, (*) et empêcher Philippe de consommer

(*) Ce jour du six Octobre fut le dernier de la Monarchie Françoise. Quand elle renaîtra, qu'un monument soit élevé aux braves Chevaliers, à qui il ne manqua pour la sauver que d'être plus libres dans leur courage. Que leur nom soit au moins consacré dans l'Histoire. Je voudrois mettre ici la liste des soixante qui, se trouvant alors au Château, méritèrent si bien

ses forfaits. Le jour qui vient les éclairer, a fait rougir ses brigands mêmes des horreurs dont il les fait les instrumens; les Nationaux se souviennent enfin qu'ils sont François. Tout leur vœu désormais est d'emmener Louis XVI au milieu d'eux, de le voir habiter, dans Paris, le palais de ses pères. Il ne sait pas quels hommes ont profité de ce retour subit d'un sentiment national, pour inspirer ce vœu. Il croit se confier à l'amour de son peuple; il ne fait que céder à l'impulsion des conjurés. Il ne sait pas que c'est là encore une dernière ressource des conjurés, pour ne pas perdre tous les fruits de cette affreuse nuit. Ce qu'il en a coûté pour lui arracher la sanction

---

le nom de *Gardes du Corps.* Je n'ai pu me procurer les noms que des suivans :

M. le Duc de Guiche, Capitaine; MM. le Marquis de Savonnière, Chef de Brigade; le Vicomte d'Agoult; le Vicomte de Sesmaisons; le Comte de Mauléon; le Chevalier de Dampierre; le Chevalier de Saint-George.

Gardes du Corps.

MM. de Berard, 2 frères; de l'Huilliers; le Marquis de Varicourt, tué; le Chevalier Deshutes, tué; de Miomandre; le Baron Durepaire; Demiers; Moucheron; le Chevalier de la Tranchade; le Chevalier de Duret, le Chevalier de Valory; le comte du Mouthier; Bernady; MM. Horric, 3 frères; MM. de Malderet, 3 frères; Renaldy; de Lamotte; le Chevalier de Montaut; Puget.

de leurs Droits de l'homme, des principes désorganisateurs, annonce le besoin qu'ils auront d leurs brigands, pour appliquer et faire passer en lois les conséquences. Chacun de ces décrets qui vont successivement anéantir la Religion et la Monarchie, doit coûter une émeute; il faut que les lanternes et les piques se trouvent toujours là pour forcer les suffrages, effrayer le Monarque et prévenir les réclamations. Désormais captif dans Paris, Louis XVI sera habituellement sous la main des brigands, soudoyés par Necker et d'Orléans dans les fauxbourgs et les carrières. Lafayette proclamera dans l'insurrection *le plus saint des devoirs*, elle sera sans cesse à l'ordre du jour. Mirabeau, Chapellier et Barnave en fixeront l'heure et l'objet; les ordres passeront de leur anti-chambre aux Jacobins et aux fauxbourgs; et chaque jour, à l'heure convenue, le Roi, le Clergé, la Noblesse, et tous ceux qui pourroient s'opposer aux décrets du moment, se verront entourés d'une populace dont les conjurés dirigeront les cris et les fureurs. (*)

(*) Quelques-uns de ces brigands habituellement soudoyés pour l'insurrection du jour, se retiroient chez eux sur les dix et onze heures du soir, j'entendis leurs adieux; ils se les faisoient hautement en ces termes: » Ça n'a pas mal été aujourh'ui; adieu donc: mais

Réduits

Réduits à ces succès pour fruit de toutes les horreurs des cinq et six Octobre, les conjurés savent les apprécier : « *Nous sommes contens*, » écrit encore à Germani la femme de Necker, » *tout a bien été. L'Aristocratie auroit pris le des-* » *sus*; *nous avons été obligés de nous servir de la* » *canaille.* » (Lett. du 8 Oct.) Ici se termine ce que j'ai appelé les préliminaires de la Révolution. Necker a fait de son Assemblée nationale ce qu'il vouloit en faire ; il l'a transportée dans cette ville où il vouloit la voir pour sa révolution. Dans la marche tracée par les sophistes pour *écraser* le prétendu *infame*, ici s'ouvre la guerre des lois contre le Christ.

Décrets de la première Assemblée nationale contre la Religion.

Commencer par ôter à l'Eglise ses *Corps Religieux*, et priver le reste de ses Ministres de leur subsistance, sous prétexte des *besoins de l'Etat*; *miner sourdement l'édifice*, employer enfin *la force majeure*, appeler les *Hercules* et les *Bellérophons*; nous l'avons vu dans le premier volume de ces

---

» nous comptons sur toi, demain. — Oui, demain ; à » quelle heure ? A l'ouverture de l'Assemblée. — Chez » qui l'ordre ? Mais, chez Mirabeau, Chapellier ou » Barnave, à l'ordinaire. » Jusques à ce moment j'avois douté de l'audience que ces Législateurs donnoient chaque jour aux brigands, pour fixer l'objet et le mode de l'insurrection.

Mémoires : tels étoient les moyens combinés entre les sophistes pour renverser tous les Autels du Christianisme. Substituer à ces Autels de Jesus-Christ le culte de leur grand architecte de l'univers, à l'Evangile la *lumière* des Loges, au Dieu de la Révélation le Dieu de leur prétendue *raison*: tels étoient les mystères les plus modérés des arrière-Loges maçonniques.

Imaginer, substituer encore au Christianisme de nouvelles religions, et les donner au peuple en attendant qu'il s'accoutume à se passer de toutes ; au nom même de l'égalité et de la liberté, se rendre *puissans et formidables*, *lier* ensuite *les mains*, *subjuguer*, *étouffer* tout ce qui pourroit s'opposer encore à l'empire de l'impiété et de l'athéisme : tels sont les vœux et les complots de l'*Epopte*, du *Régent*, du *Mage* Illuminés. Nous avons vu leur code, nous avons entendu leurs sermens ; dans tous ces vœux et ces complots de tant de sectes conspiratrices, quel est celui dont la Révolution n'ait pas rempli l'objet ?

Les vœux de Religion d'abord suspendus, et bientôt abolis ; le Clergé dépouillé de sa propriété ; tous les fonds de l'Eglise convertis en assignats pour payer les traitans ; tous les vases sacrés profanés et pillés ; tout l'or et tout l'argent des Temples, jusqu'à l'airain sonnant qui servoit à convoquer le peuple au Service divin, convertis

en lingots pour payer les spoliateurs mêmes ; ce n'est encore là que les premiers essais de cette guerre que la Révolution vient faire à l'Eglise Chrétienne. (*Voy. Décrets des* 25 *Oct.* 2 *Nov.* 19 *Déc.* 1789 ; 13 *Fév.* 1790.) Il reste encore à cette Eglise sa foi, son vrai trésor ; et Mirabeau a prononcé que c'est là le trésor qu'il faut lui enlever : que si la France n'est pas *décatholicisée*, la Révolution n'est pas consolidée. A cette décision succèdent les décrets d'une *constitution* qu'il appelle *civile*, et dont il fait le code du Clergé. C'est la constitution du schisme et de l'apostasie. C'est la première Religion inventée pour accoutumer le peuple à ne plus en avoir. Fondée sur les principes mêmes de l'égalité et de la liberté révolutionnaires, elle constitue le peuple souverain dans le Sanctuaire, comme il s'est constitué souverain auprès du Trône ; elle donne à ce peuple souverain les droits que l'Evangile réserve à ces Pasteurs. C'est la religion de Camus ; de l'Apostat d'Ypres et du schisme d'Utrecht, depuis long-temps frappé de l'anathême. Malgré tous les dehors dont elle s'enveloppe, les Evêques François et les Pasteurs du second ordre ont démêlé la ruse et l'artifice, ils ont offert leur tête et refusé le serment de l'apostasie ; bientôt tous ces Pasteurs fidelles chassés de leurs Eglises, de leurs Siéges, abreuvés,

rassasiés de calomnies, d'outrages, éprouvent tout l'effet de ces promesses des Comités législateurs ; *Osez tout contre le Clergé, vous serez soutenus.* Déjà le culte national n'est plus que celui du parjure et de l'intrusion ; tout vrai Prêtre de Jesus-Christ, est banni de son Temple ; ceux de Nîmes et d'Avignon sont déjà massacrés ; et celui qui jura *d'écraser* Jesus-Christ, et celui qui osa ne voir dans l'Evangile de Jesus-Christ, que l'Evangile des esclaves, et celui qui ouvrit la Révolution par l'avis d'ôter à la France la Religion de Jesus-Christ, jouissent des triomphes de l'apothéose ! Et le plus magnifique des temples que la France eût élevé à Jesus-Christ, n'est plus que la mosquée de Voltaire, de Jean-Jacques, de Mirabeau ; le Panthéon des Dieux que la France s'est faits des coriphées de son impiété. (*Séances des* 10 *Avril*, 24 *Août*, 4 *Janvier*, 4 *Avril*, 30 *Mai et* 27 *Août.*) Ce n'est encore là que l'œuvre des premiers législateurs révolutionnaires.

Seconde Assemblée.

De nouveaux conjurés sur le siége de ces premiers législateurs poursuivent les complots contre le Sacerdoce. De nouveaux sermens toujours plus insidieux sont proposés aux Prêtres ; ils dévoilent dans tous l'apostasie et l'artifice. Leur constance fatigue ; les réfractaires à leur Dieu ne voient plus dans eux que des réfrac-

taires à la loi ; aux décrets du parjure et de l'apostasie succèdent les décrets de déportation ; (*II.e Assemb. Décrets des* 29 *Novembre*, 6 *Avril*, 26 *Mai et* 26 *Août*) et ces décrets eux-mêmes ne sont pour les brigands que le signal de faire ce que les conjurés législateurs n'osent pas statuer publiquement. Leurs Municipes ont eu soin d'entasser dans les temples, changés en vastes prisons, ces Prêtres à déporter ; les brigands sont aux portes avec leurs piques et leurs haches ; c'est le jour des *Hercules* et des *Bellérophons* septembriseurs ; c'est celui des adeptes bourreaux exercés dans les derniers mystères à venger Abiram, à frapper les victimes, à arracher le cœur, à porter en triomphe les têtes des prétendus profanes. Quand l'Historien peindra ces jours d'atrocités, qu'il se souvienne du serment des Kadosch et des hommes sur qui doit tomber la vengeance. Qu'il suive au fond des Loges les brigands que Philippe d'Orléans y fit initier ; il sera moins surpris de voir tant de Pontifes, tant de Prêtres immolés en ce jour, à la haine des adeptes et aux mânes du Fondateur. (*)

(*) J'en suis fâché, mais je ne puis le taire ; les honnêtes Franc-Maçons en frémiront, mais il faut bien qu'il sachent à quels monstres leurs Loges avoient été ouvertes. Dans tout moment d'émeute, soit à l'Hôtel de

Contre l'espoir des conjurés, le peuple a refusé d'imiter les brigands : des légions de victimes désignées aux provinces échappent au massacre ; les conjurés Municipes de la Capitale ont beau inviter la *France entière* à chercher son salut dans la mort de tant de Prêtres prétendus réfractaires ; (*Adresse du 3 Septembre.*) et Lafitte

---

Ville, soit aux Carmes, les vrais signes de ralliement, le vrai moyen de fraterniser avec les brigands étoient les signes maçonniques. Dans l'instant des massacres même, les bourreaux tendoient la main en Franc-Maçons à ceux des simples spectateurs qui les approchoient. Ils les accueilloient ou bien les repoussoient, suivant qu'ils les trouvoient experts ou ignorans dans la réponse. J'ai vu un homme du bas peuple qui m'a lui-même répété la manière maçonnique dont les bourreaux lui présentoient la main, et qui fut repoussé par eux avec mépris, parce qu'il ne savoit pas répondre, tandis que d'autres plus instruits étoient au même signe accueillis d'un sourire, au milieu du carnage. — J'ai vu même un Abbé que ce signe maçonnique sauva des brigands à l'Hôtel de Ville. Il est vrai que sa science maçonnique lui eût été inutile, sans son déguisement ; car les brigands auxquels il avoit échappé le recherchèrent quand on leur dit que c'étoit un Abbé. Il est vrai encore que le signe maçonnique eût été fort inutile aux Frères reconnus pour ce qu'on appeloit Aristocrates ; mais les Abbés et les Aristocrates Maçons ne pouvoient que mieux y reconnoître combien ils avoient été dupes de la fraternité des arrière-secrets.

et les autres commissaires des conjurés législateurs ont beau parcourir les campagnes, les villes, et avertir le peuple que l'esprit du décret déportateur n'est pas l'exil, mais la mort de ces Prêtres ; ce peuple n'est pas mûr pour tant d'atrocités. Les bourreaux manquent aux conjurés bien plus que les décrets de leur seconde Assemblée. Il n'en est pas moins vrai de dire que dès-lors il ne tint pas à eux de consommer l'œuvre de la première. Sous celle-là, ils ont ruiné et chassé de leurs temples tous les Prêtres fidelles à leur Dieu ; sous celle-ci, ils les ont immolés par hécatombe ; ce n'est qu'en frémissant qu'ils en voient les restes échapper à leur rage, et porter aux nations étrangères le spectacle de tant de milliers de Pasteurs exilés pour leur foi au Dieu de l'Evangile.

Jusqu'ici cependant les prétextes ont pallié le vrai motif des persécutions. La secte n'a pas dit par quel culte elle veut suppléer à celui de nos pères. Il n'est plus en France d'Eglise pour les Catholiques ; mais les Intrus constitutionnels, les enfans de Luther et de Calvin prononcent encore dans leurs temples le nom de Jesus-Christ. La troisième Assemblée lève le masque. Les Hiérophantes de Weishaupt ont dit dans leurs mystères, qu'il viendroit ce jour où la *raison seroit le seul code de l'homme* : l'adepte *Hébert* Troisième Assemblée

paroît avec ce code ; il n'est plus pour la France que le culte de la *raison*. C'est celui du sophiste à qui sa *raison* dit qu'il est un Dieu ; c'est celui du sophiste à qui sa *raison* dit qu'il n'est point de Dieu ; c'est celui du sophiste s'adorant lui-même, ou sa *raison*, sa prétendue sagesse ; c'est celui du suprême délire ; il n'en sera pas moins le seul culte du Jacobin *égal* et *libre*. Les prostituées de Vénus se présentent, et il en fait l'image de sa *raison*. Que nul encens ne brûle désormais, si ce n'est autour de cette Idole. Tout ce qui avoit pu échapper jusqu'alors à l'ancien culte va tomber sous la hache ; c'est le temps d'*étouffer dans son germe* tout ce qui exista d'évangélique, d'abolir jusqu'à la mémoire du Dieu des Chrétiens, de ses Saints et de ses Fêtes. Leurs jours sont effacés des calendriers du peuple, comme ils l'étoient depuis long-temps de celui de la secte ; l'ordre des semaines, des mois et des années est renversé. Le grand jour du Seigneur, le Dimanche est aboli ; il rappeloit au peuple le repos et l'existence d'un Dieu créateur. Si ce peuple craignoit encore un Dieu vengeur, qui attend les impies à la mort, il sera rassuré. Sur le tombeau des pères et sur celui qui les attend eux-mêmes, les enfans liront assidûment ce dernier des mystères : *La mort n'est qu'un sommeil éternel.* S'il reste encore quelques Prêtres de ce

Dieu créateur et vengeur, qu'ils abjurent jusques au caractère de l'ancien Sacerdoce, ou qu'ils périssent entassés dans les prisons, hachés sous la Guillotine ou engloutis dans les eaux. C'est le règne des conjurés Hébert et Robespierre.

Les tyrans se divisent et se dévorent les uns les autres ; la révolution a elle-même ses révolutions : au milieu de ses vicissitudes, l'impiété change ses formes et ne se désiste pas de sa guerre contre l'Evangile et les Prêtres du Christ. Elle semble revenir sur ses pas ; le peuple ne veut point de sa *raison* sans Dieu ; Robespierre lui donne pour un temps l'*Être Suprême* ; La Reveillère-Lépaux arrive avec son culte *théophilantropique* ; c'est le quatrième inventé par la secte. C'est encore le tyran d'Israël qui donne au peuple ses Veaux d'or, pour l'empêcher d'adorer le vrai Dieu. Ce sont encore les *Mages* de Weishaupt, inventant religion sur religion, Dieu sur Dieu, pour que ce peuple enfin se lasse de tout Dieu. Ils lui permettent de nouveau d'en prononcer le nom ; mais pénétrons encore dans les antres de ces prétendus *Théophilantropes*. Là, ils traitent de fou et d'insensé, d'homme à préjugés vulgaires, celui qui croit encore en Dieu. Là, ils ne cachent plus que si jamais ils peuvent rendre ce peuple philosophe comme eux, tous ces nouveaux autels doivent tomber, ainsi que les

anciens. (*) C'est encore le culte de la ruse, et c'est toujours celui de la rage contre les Prêtres de Jesus-Christ. La secte semble avoir jeté la hache qu'elle tenoit suspendue sur leur tête; mais une mort plus lente et plus cruelle les attend. Elle ne cesse pas de proclamer l'égalité et la liberté; elle ne cesse pas de mettre, pour les Prêtres, l'égalité, la liberté au prix du parjure et du serment de ses complots. (*Décret du* 10 *Janvier* 1796.) Malheur encore à ceux qui le refusent! Le citoyen leur offre vainement un asile dans sa maison; tout y sera fouillé pour les trouver. Qu'ils se retirent dans les forêts, qu'ils se cachent dans les cavernes, là encore ils sont poursuivis; et s'ils sont découverts, c'est aux contrées désertes de la Guiane qu'on les relègue, et des nochers plus dangereux que les tempêtes sont chargés du transport.

Ainsi se développent au grand jour les trames si long-temps ourdies dans les ténèbres par les sophistes de l'impiété; ainsi la Révolution Françoise est venue accomplir ce vœu de leurs mystères : Détruisons, écrasons, anéantissons le Christ, sa Religion et ses Prêtres. Mais aux

(*) C'est positivement ce que je sais d'un homme qui s'est fait admettre à Paris parmi les adeptes de la *Théophilantropie* actuelle.

complots de l'impiété sont venus se joindre tous les complots de la rebellion. Les adeptes ont dit aussi: Ecrasons le monarque et son Trône ; ici encore le lecteur me prévient, et il dit : ces voeux contre le Trône, la Révolution est venue les remplir aussi fidellement que tous leurs voeux contre l'Autel.

Forfaits de la première Assemblée contre la monarchie.

Ici que de forfaits, d'horreurs et d'atrocités se présentent encore à l'historien ! Si la plume ne s'y refuse pas, qu'il en trace la multitude et l'énormité ; mais qu'il ne perde jamais de vue la secte qui les enfante. Qu'il en suive la marche, les acteurs auront beau varier, les conjurés législateurs se succéder, tous sortiront des mêmes antres où ses adeptes ont formé leur complots. La trame aura passé par des mains différentes, elle sera toujours la même. Toujours l'égalité et la liberté en seront le principe ; toujours les conséquences se poursuivront contre les Rois et la société, ainsi que contre Dieu et la Religion. Dans la Révolution de cette égalité et de cette liberté les crimes s'entrelacent ; c'est aujourd'hui contre le Christ et son Sacerdoce, et ce sera demain contre le monarque et la Noblesse, après demain contre les riches, pour reprendre de nouveau contre l'Autel et contre le Trône, contre les riches et les nobles, mais tous les conseils sortent de ce repaire, où nous avons vu les

adeptes se réunir sous le nom de Jacobins. Leurs premiers conjurés législateurs, Mirabeau, Syeyes, Barnave, d'Orléans, Lafayette, Lameth, Chabroud, Grégoire, Péthion, Bailly, Rabaud, Chapellier, et tout ce qu'ils appellent les Députés de la montagne, passent habituellement de la tribune des Jacobins à la tribune du Manége. Là, se combine et se digère une première Constitution, dont l'objet est de faire du Trône ce qu'ils font de l'Autel; de dépouiller Louis XVI, de l'affoiblir, de lui ôter l'affection de son peuple la disposition de ses armées, la ressource de sa noblesse, et de lui enlever chaque jour quelque partie de cette autorité qui constitue le Monarque. Deux ans entiers se passent en calomnies, en insurrections, en décrets, aujourd'hui contre le Clergé, demain contre le Roi. De l'ensemble de ces décrets étoit d'abord sortie, contre l'Église, cette constitution qui ne laisse à la France que le nom de la religion, de ce même ensemble sort enfin contre la Monarchie une Constitution qui ne laisse à Louis XVI que le titre de Roi. Captif dans son Palais, entouré de brigands, comme les Prêtres, il faut qu'il sanctionne comme eux, au prix de ses sermens, la loi qui le dépouille. Ils ont opposé les devoirs du Sacerdoce, il oppose les devoirs du Monarque. Il réclame comme eux la liberté; il crut l'avoir trouvée

dans sa fuite à Varennes. Le traître (*) Lafayette ne le laisse un instant dans l'illusion que pour le ramener couvert d'opprobres, et resserrer ses liens à son retour. Louis enfin la sanctionne dans les fers, cette constitution de l'égalité et de la liberté. Il porte encore le nom de Roi, d'autres brigands, d'autres adeptes législateurs arrivent pour former leur seconde Assemblée nationale.

Forfaits de la seconde Assemblée contre le Roi.

(*) Les monumens publics pourroient manquer à l'Historien sur la conduite de Lafayette dans cette circonstance. Bien des personnes ont voulu faire croire qu'il n'avoit pas été prévenu du départ du Roi; voici la verité des faits: Une femme Allemande mariée à un François nommé *Rochereuil*, étoit attachée à la Reine en qualité de *Porte-chaise d'affaires*. Cette femme avoit témoigné tant d'indignation et versé tant de larmes sur les horreurs des 5 et 6 Octobre, que la Reine touchée de ces preuves d'attachement, lui donna sa confiance, la chargea du soin de préparer ses bouillons, et la logea au rez-de-chaussée de son appartement, dans une chambre qui communiquoit à l'appartement qu'avoit occupé M. le Duc de Villequier. Au commencement de Juin, la Reine méditant son évasion, fit transporter dans une autre chambre la femme Rochereuil. Celle-ci soupçonna des projets; elle épia le Roi et la Reine. La confiance qu'on avoit en elle, la mit à portée de connoître exactement ce qui se méditoit pour la fuite du Roi. Le 10 Juin, elle en dénonça les préparatifs à MM. de Lafayette, de Gouvion, et au Comité des recherches de l'Assemblée nationale. Elle eut avec eux

Ils ont trouvé Louis XVI captif dans son Palais ; ils ont suivi les erremens de leurs prédécesseurs. Chaque jour de nouveaux décrets toujours plus outrageans pour le Monarque ; chaque jour des émeutes contre l'Eglise ou contre le Trône. Le temps arrive enfin de porter les derniers coups à l'un et à l'autre. La liste des Prêtres à immoler

---

onze conférences, dans l'espace de neuf jours. D'après ces dénonciations, M. de Lafayette chargea treize Officiers de confiance, de faire toutes les nuits des patrouilles dans l'enceinte des Thuileries, avec l'ordre secret de favoriser l'évasion. Ses ordres furent donnés de même sur la route. Drouet fut prévenu du rôle qu'il avoit à jouer. Tout le reste de la fatale journée de Varennes et de l'arrestation du Roi se conçoit aisément, si ce n'est cependant l'excès de cette insolence avec laquelle Lafayette usa de sa victoire, et des outrages qu'il fit essuyer à Louis XVI, en le ramenant dans sa prison des Thuileries.

Une chose encore assez inconcevable, c'est que lorsque la Reine, instruite des trahisons de la femme Rochereuil, l'eut chassée, cette mégère eut encore la hardiesse de présenter un mémoire rédigé par un Député, pour rentrer au service de la Reine, et pour lui dire qu'elle n'avoit pu mieux prouver sa reconnoissance et sa fidélité, qu'en empêchant Sa Majesté de suivre les conseils des Royalistes. — Ce mémoire fut remis par la Reine à *M. Prieur*, historiographe du département des affaires étrangères. — Quant à la dénonciation même, elle est précieusement conservée aux archives appelées nationales.

est déjà dressée par les Jacobins municipes ; les Jacobins législateurs entourent le palais de Louis XVI, de toutes les légions et de tous les foudres de leurs brigands. Il est réduit à chercher un asile dans le sein même de cette assemblée qui les a suscités contre lui. Ils prononcent le décret qui suspend pour lui le titre de Roi ; et pour qu'il sache bien quel est son crime, en suspendant la Royauté dont les formes du peuple souverain ne leur permettent pas encore de prononcer l'abolition, ils proclament à dater de ce jour, et la nouvelle ère et le nouveau serment de l'*égalité et de la liberté*. Ils decrètent la nouvelle Assemblée qui doit définitivement prononcer sur le sort du Monarque. Tous ces décrets se rendent en présence de Louis XVI, ignominieusement captif dans la tribune, où ils l'ont enfermé pour qu'il ne perde pas un mot des outrages et des calomnies dont leur salle retentit contre lui ; ou des lois qui ont brisé son sceptre. Sur le mur de cet asile même, en lettres de sang, ils ont déjà écrit ce mot, LA MORT ; et ils l'envoient l'attendre aux Tours du Temple. (*Séances des* 10, 11 *et* 12 *Août.*)

Je serois peu jaloux d'insister sur les atrocités qui signalèrent ces affreux triomphes de la seconde Assemblée nationale, ou sur les artifices qui les avoient préparés. Mais ici l'histoire a besoin

Conspiration du 10 Août.

d'être aidée ; la véritable trame de tant de forfaits n'a pas encore été assez dévoilée. Elle fut toute ourdie par Brissot. La secte lui fournit ses coopérateurs ; mais il fut constamment le chef de la conspiration du 10 Août. Il la trama pendant un an entier. Il l'avoit toute entière dans son cœur, dès l'instant même où il se vit nommer Législateur. Initié à tous les mystères du club d'Holbach, et disputant à Condorcet même le premier rang parmi les sophistes Voltairiens, il n'étoit arrivé à l'Assemblée, qu'en se félicitant de se voir appelé à remplir cet oracle qu'ils avoient prononcé depuis tant d'années : *Le sceptre des Bourbons sera brisé, et la France sera érigée en République.*(*)

(*) Louis XVI étoit encore enfant, et voici ce qu'écrivoit le *Lord Orford*, plus connu sous le nom d'*Horace Walpole*, sur le projet des Sophistes dont un très-court séjour à Paris avoit suffi pour l'instruire, et dont il rendoit compte au feld Maréchal *Conway*, dans une lettre datée du 28 Octobre 1765 : « Le Dauphin » (père de Louis XVI) n'a plus infailliblement que » peu de jours à vivre. La perspective de sa mort » remplit les Philosophes de la plus grande joie, parce » qu'ils redoutoient ses efforts pour le rétablissement » des Jésuites. Vous parler de Philosophes et de leurs » sentimens, vous paroîtra une étrange nouvelle en fait » de politique ; mais savez-vous ce que c'est que les » *Philosophes*, ou bien ce que ce mot veut dire ? » D'abord il désigne ici presque tout le monde ; en

A peine

A peine se trouva-t-il assis sur le siége des Législateurs, qu'il regarda autour de lui, cherchant à distinguer parmi les adeptes ceux à qui il pourroit s'ouvrir sur le projet de renverser ce fantôme de Roi, que leurs prédécesseurs avoient encore laissé sur le Trône. Il retrouva toute sa haine dans le cœur de Péthion et de Buzot, dans celui de Vergniaux, Guadet, Gensonné et Louvet. Il en fit les premiers confidens de ses projets.

» second lieu, il signifie des hommes qui, sous prétexte » de la guerre qu'ils font au Catholicisme, (against » Popery) *tendent, les uns à la destruction de toute » Religion; les autres, en plus grand nombre, à la destruc- » tion du pouvoir monarchique.* — Vous allez me dire : » Comment savez-vous cela, vous qui n'êtes en France » que depuis six semaines, et qui en avez passé trois » confiné dans votre chambre? — Oui, mais pendant » les trois premières semaines, j'ai fait des visites par- » tout, je n'entendois que cela. Confiné chez moi, j'ai » été obsédé de visites, et j'ai eu des conversations » longues et détaillées avec bien des personnes qui pen- » sent comme je vous le dis, avec quelques-unes d'un » sentiment opposé, et qui n'en sont pas moins persua- » dées que ce projet existe. Dernièrement, entre autres, » j'avois chez moi deux Officiers, l'un et l'autre d'un » âge mûr. J'eus bien de la peine à les empêcher d'en » venir à une querelle sérieuse; et dans la chaleur de la » dispute, ils m'en dirent plus que je n'aurois pu en » apprendre par bien des recherches. » (*Œuvres de Walpole, tom. 5, lett. 8, Octob. 1765.*)

Dans le plan que nous verrons tracé par les conjurés mêmes, la France devoit d'abord être inondée de journaux, invitant désormais le peuple à mettre enfin la dernière main à l'œuvre de sa liberté. A force de libelles, de calomnies et de traits odieux répandus sur Louis XVI et sur la Reine, ils devoient leur arracher l'estime et l'affection des François. Bientôt ils imaginèrent de révolter les puissances étrangères, pour entraîner Louis XVI dans les horreurs de la guerre avec l'ennemi du dehors, et triompher plus aisément de lui dans l'intérieur. Dès-lors on les entend dire dans leur club, ce que Brissot écrivoit ensuite aux généraux de sa révolution : *Il faut incendier les quatre coins de l'Europe ; notre salut est là* (Voy. Considér. sur la nature de la Révol. par M. Mallet du Pan, p. 37.) Par la voie des adeptes et des clubs, répandus dans l'intérieur, ils excitent en même temps des troubles continuels, pour en faire retomber l'odieux sur le Roi et sur la Reine. Dans le sein de l'Assemblée, sous prétexte d'écarter le danger dans lequel tant de séditions semblent mettre la France, sous le nom de *Commission extraordinaire*, ils composent ce Comité secret, dont la faction est appelée celle des *Girondins*. C'est là que Brissot, à la tête de ses élus, et président de la *Commission*, prépare et rédige, dans le silence des complots, les

décrets consommateurs de la rebellion. Il voudroit lui donner l'apparence d'une révolution toute philosophique, toute sollicitée par un peuple philosophe, lassé de ses Monarques, et ne voulant enfin avoir d'autre Roi que lui-même. Il envoie ses émissaires dans les provinces; ils reviennent lui apprendre que le peuple François ne se résout point à se passer de Roi. Il sonde l'Assemblée législatrice elle-même; la grande majorité se trouve encore disposée comme le peuple. Ce qu'il n'a pas pu faire en sophiste et par conviction, il le fera au moins en tyran, par les piques et les foudres des brigands. Il appelle tous ceux que la Révolution a rassemblés vers le Midi, sous le nom de *Marseillois*. Les Jacobins de l'Occident sont avertis de faire avancer vers Paris leurs brigands de Brest. Dans Paris même, il dévoile ses projets à tous les chefs des Jacobins. *Barbaroux* et *Panis*, *Carra* et *Beaujois*, vicaire intrus de Blois, *De Besse* de la Drôme, *Gallissot* de Langres, *Fournier* le Créole, le général *Westermann*, *Kieulin* de Strasbourg, *Santerre* le brasseur, *Antoine* de Metz, *Gorsas* le journaliste, se joignent aux Girondins. Les conseils se tiennent tantôt chez *Robertspierre*, tantôt à l'auberge du *Soleil d'Or*, auprès de la Bastille. Syeyes, avec son club des *vingt-deux* et l'arrière-conseil des Jacobins, fournit tous

ses moyens. *Marat*, et *Prud'homme*, et *Millin*, et tous les journalistes du parti, ajoutent chaque jour aux calomnies contre Louis et son épouse. *Alexandre* et *Chabot* soufflent la rage aux faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau. Philippe d'Orléans les sert tous de son argent et de son parti, parce qu'il espère se servir de tous pour monter sur le Trône, après en avoir précipité Louis XVI, et parce que, s'il ne peut y monter et assouvir son ambition, il veut au moins assouvir sa vengeance.

Tous les conseils sont pris et les brigands sont arrivés ; le tocsin a sonné toute la nuit ; le dix Août paroît. La seconde Assemblée a consommé sa tâche ; Louis XVI est déclaré déchu de tous ses droits à la couronne. Du palais de ses Pères il est passé aux Tours du Temple. C'est là que la troisième Assemblée des législateurs conjurés viendra le prendre pour le conduire à l'échafaud, et remplir les derniers sermens des arrière-Loges.

Si l'Historien hésite à voir dans cette marche toute celle de la secte, pour arriver à cette catastrophe du 10 Août, qu'il lise les aveux des adeptes eux-mêmes. Le temps est venu où ils se disputent la gloire des horreurs et de tous les forfaits de cette désastreuse journée. Elle donne à Brissot le sceptre des Jacobins ; Roberspierre,

et Marat, et Danton, le lui arrachent, et il veut le reprendre. Il s'adresse à tous ceux de la France pour démontrer ses droits. Son apologie et celle de Louvet, son coadépte, ne sont pas autre chose dans toute leur substance, que l'histoire même de la conspiration que je viens de tracer. S'il faut en citer au moins quelque partie, pour la conviction du lecteur, lisons ces paroles de Brissot, et prêtons-nous à son langage :

« Les triumvirs Roberspierre, et Marat, et
» Danton, m'ont accusé, dit-il, d'avoir provoqué
» la guerre ; et sans la guerre la Royauté subsis-
» teroit encore ! Et sans la guerre, mille talens,
» mille vertus ne se seroient pas développés !
» Et sans la guerre, la Savoie et tant d'autres
» pays dont les fers vont tomber, n'auroient pas
» eu la liberté. — Ils craignoient la guerre faite
» par un Roi — politiques à vue étroite ! C'est
» précisément parce que ce Roi parjure devoit
» diriger la guerre, parce qu'il ne pouvoit la
» diriger qu'en traître ; parce que cette trahison
» seule le menoit à sa perte ; c'est par cela seul
» qu'il falloit vouloir la guerre du Roi. — *C'étoit*
» *l'abolition de la Royauté que j'avois en vue en*
» *faisant déclarer la guerre.* — Les hommes
» éclairés m'entendirent, *le* 30 *Décembre* 1791,
» quand, répondant à Roberspierre qui me parloit

» toujours de trahisons à craindre, je lui disois :
» *Je n'ai qu'une crainte, c'est que nous ne soyions*
» *pas trahis. Nous avons besoin de trahison ; notre*
» *salut est là.* — Les trahisons feront disparoître
» ce qui s'oppose à la grandeur de la Nation
» Françoise ; — la Royauté. »

En parlant ici de tant de *trahisons*, en se glorifiant de celle qu'il ourdissoit contre Louis XVI, comme de son grand titre à l'admiration des Jacobins, Brissot se garde bien de mentionner à quel prix il mettoit celle qu'il préparoit aux traîtres mêmes, si Louis XVI eût été alors assez riche pour l'acheter. Le neuf Août encore, la veille de ce jour où tous ces conjurés devoient se mettre en action, il demandoit au Roi *douze millions* pour se désister du complot et *pour en empêcher l'exécution.* (*Mémoires de M. Bertrand, ministre d'Etat, t. 3, chap. 22.*) Quels êtres que ces sophistes ! Quelles idées ils se font de leurs *mille vertus !* Faisons-nous violence ; prêtons encore l'oreille à celui-ci ; car enfin c'est dans leur propre apologie que se trouve la véritable histoire de leurs forfaits. Voyons ce même Brissot exalter tous les siens par le temps même qu'il consacre à les méditer, et nous donner ensuite son sens froid au milieu des horreurs, comme un exemple de grandeur qui doit faire oublier en ce jour les atrocités même de ses cannibales.

« On m'accuse, reprend-il, d'avoir présidé *la* » *Commission extraordinaire ;* et *si de bons esprits* » *de cette Commission n'avoient pas préparé*, et » même long-temps avant le dix Août, les décrets » sauveurs de la France, *de la suspension du Roi*, » *de la convocation de la Convention*, *de l'orga-* » *nisation d'un Ministère Républicain ;* si dans ces » décrets, la sagesse des combinaisons n'en avoit » pas écarté l'idée de la force et de la terreur, » si l'on n'avoit pas imprimé à ces décrets un » caractère de grandeur et de réflexion froide et » calme ; la révolution du dix Août n'auroit paru » aux yeux de l'Europe qu'une *révolution de can-* » *nibales*. Mais l'Europe crut au salut de la France, » en voyant la sagesse présider au sein de ces » orages, et subjuguer jusqu'à la soif du carnage. » Qu'on calomnie tant qu'on voudra la journée » du dix Août ; la valeur des Fédérés, et les » décrets réfléchis de l'Assemblée nationale, *pré-* » *parés par la Commission*, immortaliseront à » jamais cette journée. » (*Lett. de Brissot à tous les Républicains de la France*, *de la société des Jacobins*, 24 *Oct.* 1792.)

Continuons à lire, et écoutons encore cet étrange sophiste. Après nous avoir dit comment il a trahi Louis XVI, le voilà qui va nous dire encore comment il a trahi et la Nation et l'Assemblée ; comment ils s'y sont pris, lui et ses

adhérens, pour amener le peuple et la majorité de cette Assemblée à des forfaits dont ce peuple et cette majorité ne vouloient pas. « On m'a » reproché mon opinion (du 9 Juillet) sur la » déchéance du Roi; on a reproché à Vergniaux » la sienne. — J'en atteste tous mes collégues; » j'en atteste ceux qui ont connu *l'état de notre* » *Assemblée, la foiblesse de la minorité des patriotes,* » la corruption de la terreur, l'aversion des exa- » gérés pour le parti de la Cour; sans doute il » falloit quelque courage pour hasarder, au milieu » de cette Assemblée, l'hypothèse éloquente de » Vergniaux sur les crimes du Roi. Il en falloit » le lendemain de cette réunion qui avoit affoibli » le parti des patriotes, pour tracer le tableau » vigoureux des crimes du Roi, pour oser pro- » poser de le soumettre en jugement. *C'étoit un* » *blasphême aux yeux de la majorité; et je le pro-* » *nonçai cependant.* »

En nous parlant ensuite des Girondins, son principal appui, « occupés sans cesse, continue » Brissot, à réparer leurs fautes, réunis avec » d'autres patriotes éclairés, *ils préparoient les* » *esprits à prononcer la suspension du Roi. — Ces* » *esprits en étoient bien loin encore; et voilà pourquoi* » *je hasardai le fameux discours sur la déchéance,* » du 26 Juillet; discours qui parut aux yeux » ordinaires un changement d'opinion, et qui

» pour les hommes éclairés *n'étoit qu'une ma-
» nœuvre prudente et nécessaire.* — Je savois que
» le côté droit ne désiroit rien tant que d'aborder
» la question sur la déchéance, parce qu'il se
» croyoit sûr du succès, parce que *l'opinion
» n'étoit pas mûre dans les départemens. — La
» défaite des patriotes étoit inévitable. Il falloit donc
» louvoyer pour se donner le temps, ou d'éclairer
» l'opinion publique, ou de mûrir l'insurrection*,
» car la suspension ne pouvoit réussir que par
» l'un ou par l'autre. Tels étoient les motifs qui
» me dictèrent ce discours du 26 Juillet, qui
» m'a valu tant d'injures et me fit ranger parmi
» les royalistes, tandis que le *Patriote françois*
» (c'est le journal qu'il écrivoit) *ne cessoit de
» préparer les esprits dans les départemens, à ces
» mesures extraordinaires.* »

A travers les réflexions que suggèrent tous ces aveux, que le lecteur pèse un instant sur ces paroles : *Il falloit donc louvoyer pour se donner le temps, ou d'éclairer l'opinion publique, ou de mûrir l'insurrection.* Elles nous manifestent une grande vérité dans la théorie des révolutions. Elles nous disent qne ces insurrections qu'on nous donne pour les grands mouvemens du peuple, de la majorité de la Nation, ne sont précisément que les grands mouvemens des factieux contre la majorité de la Nation ; que si la Nation eût

pensé comme ces factieux, ils n'auroient pas eu besoin de réunir tous leurs brigands pour triompher par les armes et la terreur, d'une Nation qui n'a que son opinion sans armes et prise au dépourvu. On peut nous dire ici que la France avoit alors ses Gardes nationaux; oui, elle les avoit; mais Brissot n'avoit garde de les appeler. Il les avoit vu accourir des Provinces à la fédération du 14 Juillet, et c'étoient là ceux qui s'appeloient vraiment les *Fédérés*. Mais presque tous avoient donné au Roi et à la Reine les marques les moins équivoques d'attachement; ce n'est pas devant ces Fédérés nationaux qu'on se fût flatté de détrôner Louis XVI. Que font les conjurés? Ils appellent tous ces brigands appelés *Marseillois*, non qu'ils fussent Marseillois ou Provençaux, mais parce qu'ils étoient pour la plupart sortis des galères de Marseille. Ils donnent le nom de *Fédérés* à ces galériens, brigands de toutes les contrées; ils forcent la populace des faubourgs à marcher avec eux; ils assassinent le Commandant de la Garde nationale pour la paralyser, et ne laisser agir avec leurs bandits que la partie de ces gardes gagnée par les chefs de la conspiration. Ils appellent ensuite volonté du peuple, soulèvement de la Nation, ce qu'ils nous démontrent eux-mêmes n'être que leurs complots et le soulèvement de leurs brigands

contre la Nation, contre le Roi. C'est ainsi que s'est faite toute la révolution ; toute par des émeutes et des insurrections journalières, c'est-à-dire, d'après la théorie et les aveux des chefs ; toute par les moyens de la force et de la terreur, qui mettent sous le joug cette Nation que nul autre moyen n'a pu séduire.

Avec la même évidence, l'Historien pourra trouver toute l'histoire de cette atroce révolution du 10 Août, dans les discours du député Louvet ; il y verra les mêmes complots et les mêmes artifices décrits avec la même jactance. *Nous voulions la guerre*, dit, entre autres, ce Louvet ; « nous la voulions, nous autres Jacobins, parce » qu'à coup sûr la paix tuoit la République.... » Parce qu'entreprise à temps, ses premiers revers » inévitables pouvoient du moins se réparer, et » devoient purger à la fois *le Sénat, les Armées* » *et le Trône*.... Ils appeloient la guerre, *tous* » *les Républicains dignes de l'être. Ils osoient as-* » *pirer à l'honneur de tuer la Royauté même ; de* » *la tuer à jamais, d'abord en France, et puis* » *dans l'univers.* » Puis, en venant au rôle que jouoient ses complices, « ceux que tu appelles » les miens, dit-il à Roberspierre, c'étoient » *Roland ;* il avoit dénoncé Louis XVI à la » France entière — *Servan ;* il avoit partagé l'ho- » norable retraite du Ministre de l'intérieur ; il

» n'étoit rentré qu'avec lui, et cela pour sauver
» la France — *Péthion ;* sa conduite en même
» temps vigoureuse et sage *usoit la Royauté*
» — *Brissot ;* il écrivoit contre la Monarchie ;
» (et *Condorcet* aussi dans le même temps)
» — *Vergniaux*, *Gensonné* et beaucoup d'autres ;
» *ils faisoient d'avance, le projet de la suspension*
» — *Guadet ;* il occupoit le fauteuil au premier
» bruit des décharges de l'artillerie — *Barbaroux ;*
» *il arrivoit pour la journée du* 10 *avec les Mar-*
» *seillois ;* et bien vous en a pris qu'ils y fussent —
» Moi, (Louvet) j'écrivois la *Sentinelle ;* et tes
» éternelles vanteries me forcent à me rappeler
» quelquefois que ce journal a plus, que le *Défen-*
» *seur de la Constitution* (journal de Roberspierre),
» contribué à la révolution du dix. » (*Adresse de Louvet à Roberspierre.*) *

La France déclarée Républi-que.

Ainsi ces conjurés législateurs ont fourni eux-mêmes à l'histoire toutes les preuves de leurs forfaits et de leurs complots contre la Royauté. Quelle paroisse donc cette République de l'égalité

---

* Si l'on veut encore voir les aveux et les jactances d'une foule d'autres conjurés sur l'art avec lequel ils avoient préparé cette journée, qu'on lise la *Lettre de Roberspierre à ses commettans*, les *Observations de Péthion sur cette Lettre*, les *Annales patriotiques de Carra et Mercier*, 30 Novembre 1792 ; la *Chronique de Paris*, *par Millin*, et ses *menaces du 5 Août*, etc. etc.

et de la liberté, si long-temps appelée par les sophistes des Lycées et par les adeptes des arrière-Loges ! Louis n'est plus sur le Trône ; que Louis, et que nul des Bourbons, et que nul des mortels ne puisse désormais y prétendre. La *Royauté est abolie*, la France est proclamée *République*. C'est le premier décret des nouveaux conjurés, qui sous le titre de *Convention*, succèdent à leur seconde Assemblée dite Nationale. (*Séance du* 21 *Sept.* 1792.) Pour en sanctionner l'égalité, que tout titre de supériorité, de déférence même et d'honnêteté, soit proscrit comme celui de *Roi*; que toute dénomination autre que celle de *Citoyen* soit bannie de la société. (9 *Oct.*) Pour que le seul aspect d'un François qui a pu se montrer fidelle au Roi, ne puisse au moins en rappeler l'idée, que nul des Emigrés ne remette le pied sur le sol de la nouvelle République ; le décret de mort les y attend. (10 *Nov.*) La même peine est prononcée contre tout homme qui osera *proposer en France le rétablissement de la Royauté*. (4 *Décemb.*)

Louis XVI condamné par les conjurés ; vrais motifs de sa mort.

Ainsi la secte avance vers la consommation des mystères. Mais ce Louis qui fut Roi, existe encore, et les adeptes n'ont pas été en vain exercés dans l'antre des Kadosch, à fouler aux pieds les Couronnes, à trancher la tête du mannequin des Rois. Il faut qu'aux jeux atroces

succèdent des vengeances réelles. *Roberspierre* s'avance ; laissons-le là avec tous ses bourreaux ; il n'est que la bête féroce lâchée par la secte. Ce n'est point lui, c'est elle qui dévore Louis XVI ; et dans Louis même distinguons la victime que la secte poursuit. Ce n'est point sa personne qu'elle hait ; les Jacobins eux-mêmes auroient aimé et révéré Louis XVI, s'il n'eût pas été Roi. Ils font tomber sa tête, comme ils abattent les statues du bon, du grand Henri : il n'a point d'autres titres à leur haine. Il fut Roi, et il faut que tout ce qui annonce qu'il exista des Rois, que tous leurs monumens, que tous leurs emblêmes soient livrés à la hache. Ce n'est pas à Louis, c'est à la Royauté que se fait cette guerre de Vandales. Ils ont dit Louis XVI un tyran ! ils le disent encore, mais ils savent très-bien dans quel sens ils l'entendent. Ils le disent comme tous leurs sophistes disoient tout Roi tyran. Ils le savent : Louis XVI pendant dix-neuf ans de règne, a écrit bien des lettres de grace, il n'a pas signé la mort d'un seul homme ; et ce n'est pas là le règne d'un tyran. Ils le savent ; Louis XVI ne s'est annoncé Roi, qu'en commençant par sacrifier à ses sujets le tribut de son avénement à la Couronne. Il abolit en faveur de son peuple l'usage des corvées ; en faveur des coupables eux-mêmes ou de tout accusé, l'usage

des tortures; ce ne sont pas là les Edits d'un tyran. Ils l'ont vu encore abandonner à ses sujets tous les droits féodaux de ses domaines, afin d'obtenir par l'exemple en faveur de son peuple, ce que la justice et le droit des propriétés ne lui permettoient pas de requérir par voie d'autorité. Ils le savent, Louis XVI n'a aucun de ces vices odieux ou onéreux aux nations; il est religieux, ennemi de tout faste; il est compatissant, généreux pour le pauvre : ils l'ont vu ouvrir tous ses trésors pour réchauffer, vêtir, nourrir l'indigence, et lui porter lui-même ses secours dans les chaumières. Ils ont vu jusqu'à ce monument que les pauvres roulant, pressant la neige en pyramide, élevèrent à Louis XVI adoucissant pour eux la rigueur des hivers; et ils le savent bien, ce n'est pas en l'honneur des tyrans que la reconnoissance du pauvre est tout à la fois si touchante et si industrieuse. Ils le disent et despote et tyran; ils ne l'ignorent pas, jamais Prince ne fut plus zélé pour ses devoirs, et ne fut moins jaloux de ses droits que Louis XVI. Il n'en connoissoit qu'un, celui de la confiance et de l'amour. Si jamais il a su parler en maître qui veut être obéi, c'est lorsqu'environné d'assassins, il disoit tant de fois à ses Gardes : *S'il faut pour me sauver qu'une goutte de sang soit versée, je défends qu'on la verse.* Et ce ne sont pas là les

ordres d'un tyran. Et si la calomnie s'obstine, Louis a écrit ses derniers sentimens ; qu'elle lise : « Je prie tous ceux que je pourrois avoir offensés » par inadvertance (car je ne me rappelle pas » d'avoir fait sciemment aucune offense à per- » sonne) ou ceux à qui j'aurois pu donner de » mauvais exemples ou des scandales, de me » pardonner le mal qu'ils croient que je peux » leur avoir fait ; » qu'ils continuent à lire, ces juges régicides ! c'est d'eux-mêmes qu'il parle et qu'il dit : « Je pardonne de tout mon cœur à » ceux qui se sont fait mes ennemis, sans que » je leur en aie donné aucun sujet ; et je prie » Dieu de leur pardonner. » Qu'ils le suivent enfin montant à l'échafaud ; qu'ils contemplent, s'ils l'osent, ce front dont la sérénité annonce toute celle de son ame au milieu des bourreaux. Et s'ils l'osent encore, qu'ils l'écoutent dans ce dernier moment ; mais ils n'osent pas ; ils font rouler sur lui le bruit de leurs tambours ; ils le savent trop bien, non ce n'est pas ainsi que vivent, et ce n'est pas ainsi sur-tout que meurent les tyrans.

Ils le savoient tous avant de le juger, ces conjurés législateurs ; aussi dans ce moment, où ils votent la mort de Louis XVI, demandez-leur quel est son crime, et quel est leur motif ? Ils l'ont dit assez haut : Louis XVI fut Roi, et notre

vœu est la mort de tout Roi. N'est-ce pas là le sens du Jacobin Robert, quand il opine : « Je » condamne le tyran à la mort ; et en prononçant cet arrêt, *il ne me reste qu'un regret*, » c'est que ma compétence ne s'étende *pas sur* » *tous les tyrans*, *pour les condamner tous à la* » *même peine*. » N'est-ce pas encore là le sens du Jacobin Carra : « *Pour l'instruction des peuples*, » *dans tous les temps et dans tous les lieux*, et » pour l'effroi des tyrans, je vote pour la mort. » Que faut-il donc entendre encore, lorsque le Jacobin Chabot conclut. « *Le sang des tyrans* » *doit cimenter la République*; je vote pour la » mort. Et quand le Jacobin Boileau ajoute, » *les peuples accoutumés à considérer les Rois comme* » *des objets sacrés*, se diront nécessairement : mais » il faut pourtant que ces têtes de Rois ne soient » pas si sacrées, puisque la hache en approche, » et que le bras vengeur de la justice sait les » frapper : *c'est ainsi que vous les poussez dans la* » *carrière de la liberté*, — je vote pour la mort. » (*Voy. le Moniteur*, *séances du* 2 *Janvier et jours suivans* 1793). Si la cause ultérieure de la mort de Louis XVI n'est pas assez manifestée par ce langage, remontez à ce club des Sophistes, où Condorcet apprenoit à nous dire, qu'il viendra ce moment *où le soleil n'éclairera plus que des hommes libres*, *où les Rois et les Prêtres n'exis-*

teront plus que dans l'histoire et sur les théâtres ; (Esquisse des progrès de l'esprit humain, ép. 10.) Revenez dans les antres des arrière-Loges ; et si vous le pouvez, cachez-vous à vous-même cette grande vérité historique : Louis XVI a péri sur l'échafaud, parce qu'il étoit Roi. La fille des Césars a péri, parce qu'elle étoit Reine, parce qu'elle ne fut jamais plus digne de l'être, que dans ces jours où elle montroit tant de fidélité et de grandeur d'ame au milieu des conjurés bourreaux de son Epoux et les siens. Madame Elisabeth a péri, parce qu'il n'est point de vertu, d'innocence, de magnanimité, qui rachètent aux yeux des Jacobins, le crime d'être fille de Roi, tante de Roi. Philippe d'Orléans a beau servir la secte, de toute sa fortune, de toutes ses bassesses, et de tous ses forfaits ; il a beau porter la lâcheté et l'infamie jusqu'à voter avec ses conjurés, la mort de Louis XVI ; sous le nom d'*égalité*, il a beau renier et son rang, et son nom, et son père, dès l'instant où la secte n'a plus besoin de sa scélératesse, il meurt parce qu'il fut de la race des Rois. Les conjurés ont peur que la hache ne tombe de la main des bourreaux, s'il falloit immoler jusqu'à l'image de la bonté même, dans la Duchesse d'Orléans ; trop de sacrifices de la part de la Duchesse de Bourbon, et de la part du Prince de Conti, ne

leur ont montré que des restes du sang Royal, bien peu redoutables à leur Révolution ; il n'en faudra pas moins que, sans exception, ils évacuent le sol de la nouvelle République, tous ceux qui ont encore quelque goutte de ce sang dans leurs veines. Pour cimenter enfin cette haine des Rois, que le jour où Louis XVI périt sur l'échafaud, soit à jamais la fête du peuple *égal* et *libre*; qu'en ce jour, le serment de *haine à la Royauté* soit solennellement prononcé par tous les Magistrats ; que ce serment enfin soit le seul qui assure les droits de Citoyen et les faveurs de la Révolution ; tous ces décrets sont prononcés, tous s'exécutent ; et la peine de mort est enfin statuée contre tout homme qui osera proposer en France le rétablissement de ses Monarques. (*Décret du 4 Déc.*)

Quelques fleuves de sang qu'il en coûte à la France, pour arriver à ce période des complots contre la Royauté, la secte et ses agens le voient couler par-tout avec les transports et la brutalité des Cannibales. La guillotine est permanente dans Paris ; elle se promène dans les provinces, à la recherche des Royalites comme à celle des Prêtres. Elle ne suffit plus à leurs bourreaux ; le langage des pères n'a pas même laissé aux enfans assez de mots, pour exprimer la multitude des victimes qui tombent à la fois dans la

Atrocités de la Révolution dérivées de la secte.

boucherie des *fusillades*, ou qui sont englouties par les *noyades*. Sera-ce donc encore la secte, qui férocise ainsi le cœur des Jacobins ? Est-ce donc encore à ses leçons qu'il faudra remonter, pour expliquer et le choix, et le nombre de ses victimes, et le sens froid de ses adeptes, et les transports, l'atroce joie de ses bourreaux ? Oui, vous oubliez ses mystères, et vous nous forcez de vous les rappeler, vous qui croiriez trouver ailleurs que dans les principes mêmes de la secte, la vraie source de tant d'atrocités. Oui, c'est elle qui, à l'aspect des têtes portées sur des piques, arrache à Barnave son rire sardonique, et ce secret de la férocité : *étoit-il donc si pur ce sang, que l'on ne puisse en répandre une goutte ?* Oui, c'est elle qui, à l'aspect des brigands accourus pour inonder de sang le Château de Versailles, pour s'abreuver sur-tout du sang de la Reine, fait publier par Chapellier, Mirabeau et Grégoire, qu'*il faut au peuple des victimes.* C'est elle qui éteint jusques au sentiment du frère pour son frère, de l'enfant pour son père, quand l'adepte Chénier, à l'aspect d'un frère livré à ses bourreaux, répond froidement, *si mon frère n'est pas dans le sens de la Révolution, qu'il soit sacrifié ;* quand l'adepte *Philip* porte en triomphe aux Jacobins, la tête de son père et de sa mère. C'est la secte toujours insatiable de sang, qui

par la bouche de *Marat*, demande encore deux cent soixante et dix mille têtes, qui bientôt ne veut plus les compter que par millions. Elle le sait ; tous les mystères de son égalité ne peuvent s'accomplir dans leurs dernières conséquences qu'en dépeuplant le monde ; et c'est elle qui répond par *Le Bo*, aux Communes de Montaubau, effrayées du défaut de provisions : « *Soyez tran-* » *quilles, la France en a assez pour douze millions* » *d'hommes ; il faut que tout le reste*, c'est-à-dire » il faut que les douze autres millions de François » *soient mis à mort, et alors le pain ne vous* » *manquera plus.* » (Rapport du Comité de salut public, séance du 8 Août 1795.)

Nous frémissons, nous autres ; nous aimons au moins à faire retomber sur Roberspierre seul ou sur ses Marats, toutes ces atrocités ; mais le règne de Barnave a précédé celui de Roberspierre ; ce n'est ni de Barnave, ni de Roberspierre, c'est de la secte qu'est venu le serment de dénoncer *parens, amis, frères et sœurs*, et de regarder, sans exception, comme proscrit, tout homme qui ne partage point les opinions révolutionnaires. Ce serment étoit celui des Loges, avant d'être celui des Jacobins. Ce n'est point de Roberspierre, c'est du lycée d'Holbach que Condorcet apprit à s'écrier en pleine Assemblée législative : *Que le monde périsse, plutôt que de sacrifier nos principes*

d'égalité. Ce ne sont pas les brigands seuls, c'est Syeyes, c'est Garat, c'est l'élite même des Sophistes du jour, c'est le club des vingt-deux Elus, qui sourient à nos frémissemens. Ce sont ces sages eux-mêmes qui répondent à nos reproches, ce que Syeyes répond à ceux de M. Mallet du Pan, sur l'horreur qu'inspirent ces moyens révolutionnaires : *Vous nous parlez toujours de nos moyens ; eh ! Monsieur, c'est la fin, c'est l'objet et le but qu'il faut apprendre à voir.* Et ce principe qui console nos Syeyes de tant d'atrocités, c'est encore de la secte elle-même qu'ils l'ont appris ; c'est du code et des Loges de Weishaupt que nous l'avons vu passer au code Jacobin (*).

Un temps viendra peut-être où l'histoire dira plus spécialement comment et dans quels antres, toujours altérée de sang, la secte désignoit ses victimes, préparoit ses adeptes à ne pas se laisser effrayer de leur multitude ; mais parmi ces antres, il en est un auquel j'ai promis de ramener mes lecteurs, celui de la rue Sourdière, celui où

(*) Je laisse à M. Mallet du Pan le soin de révéler lui-même tout ce qu'il entendit dans ce club, et l'horreur qu'il en conçut ; avec quelle indignation il rejeta l'invitation des vingt-deux, à se faire un des leurs ; mais c'est de la bouche même de cet Auteur si justement célèbre, que j'ai appris la réponse que Syeyes faisoit à ses reproches.

dominoient ce *Savalette de Lange*, qui avoit accueilli les envoyés Illuminés, et ce *Dietrich*, qui le premier en avoit apporté les mystères en France. Le trait suivant pourra au moins aider l'Historien à dévoiler la source de bien des atrocités.

Dans ce temps où les brigands commencèrent à se mettre en activité révolutionnaire, où les châteaux brûloient dans les provinces, où les têtes des Nobles tomboient de part et d'autre, M. l'abbé Royou, déjà très-connu par son zèle contre les sophistes, s'étoit vu réduit à quitter Paris pour échapper aux bandits du Palais-Royal. Il avoit erré quelque temps de village en village, lorsqu'il revint en secret à Paris, et arriva chez moi vers les quatre heures du matin. Sur les questions que je lui fis, comment il avoit passé son temps dans sa fuite : « J'ai vécu, me dit-il, » presque toujours chez des Curés, bien accueilli » par eux, mais ne pouvant long-temps rester » chez les mêmes, crainte de les exposer aux » mêmes dangers que moi. Le dernier chez qui » je m'étois retiré, me devenoit suspect, lors- » qu'il lui arriva de Paris une lettre, que je le » vis ouvrir et lire, avec un air qui ajoutoit à » mes soupçons. Presque assuré qu'elle rouloit » sur moi, je saisis le moment où ses fonctions » l'appeloient ailleurs, pour entrer dans sa

» chambre, et j'y trouvai la lettre. Elle étoit » conçue en ces termes : *Votre lettre, mon cher » ami, a été lue en présence de tout le Club. On » a été surpris de trouver tant de philosophie dans » un Curé de village. Soyez tranquille, mon cher » Curé; nous sommes trois cents; nous désignons » les têtes, et elles tombent. Pour ce dont vous » parlez, il n'est pas temps encore. Tenez seulement » votre monde prêt; disposez vos paroissiens à » exécuter les ordres, ils vous seront donnés à » temps.* »

Cette lettre, ajoutoit M. l'abbé Royou, étoit signée *Dietrich, secrétaire.* Aux réflexions qu'elle suggère, j'ajouterai seulement que le club d'où elle étoit partie, avoit changé le lieu de ses séances pour se transporter au faubourg Saint-Honoré; et que là, il resta inconnu à la Cour, jusqu'au moment d'une de ces orgies, dont l'objet vint encore apprendre au Roi le sort qui l'attendoit. A la suite d'un de ces repas célébrés au nom de la *fraternité*, tous les Frères se piquèrent le bras et versèrent de leur sang dans leur verre; tous burent de ce sang, après avoir crié : *A la mort des Rois*, et ce fut la dernière santé du repas fraternel. Elle nous dit assez quels hommes avoient formé cette légion des *Douze-cents*, dont *Jean de Brie* proposoit l'établissement à la Convention, et dont l'objet

étoit de se répandre dans les Empires pour assassiner tous les Rois de la terre.

C'est ainsi qu'il étoit donné à la secte, sous le nom de fraternité, et par la frénésie de son égalité, par la nature même de ses principes, par la soif du sang qu'elle inspiroit dans ses atroces jeux, de dénaturer les cœurs, de se former des clubs de trois cents *vieux de la Montagne*, et de changer ses grands acteurs en bourreaux cannibales. Ainsi s'explique par les mystères mêmes de la secte, jusqu'à la joie féroce des Marat, des Saint-Just, des Lebon, des Carrier, des Collot d'Herbois, et la sérénité plus féroce encore des sophistes de la Révolution, au milieu de ses massacres, de ses fleuves de sang.

Mais le Dieu qui semble vouloir laver la France de ses iniquités, dans ces fleuves de sang, vient donner au monde un autre spectacle de ses vengeances. Le Christ n'a plus d'Autel en France; les Rois n'ont plus de Trône; ceux qui ont renversé et le Trône et l'Autel, conspirent les uns contre les autres. Les intrus, les déistes et les athées ont égorgé les Catholiques; les intrus, les athées et les déistes s'égorgent les uns les autres. Les Constitutionnels ont chassé les Royalistes, les Républicains chassent les Constitutionnels; les démocrates de la République *une et indivisible*, tuent les démocrates de la République

fédérée; la faction de la Montagne guillotine la faction de la Gironde. La faction de la Montagne se divise en faction d'Hébert et de Marat, en faction de Danton et de Chabot, en faction de Cloots et de Chaumette, en faction de Roberspierre qui les dévore tous, et qui sera à son tour dévoré par la faction de Tallien et de Fréron. Brissot et Gensonné, Guadet, Fauchet, Rabaud, Barbaroux et trente autres sont jugés par Fouquier-Tinville comme ils ont jugé Louis XVI; Fouquier-Tinville est lui-même jugé comme il jugea Brissot. Péthion et Buzot, errans dans les forêts, périssent consumés par la faim, dévorés par les bêtes; Perrin meurt dans les fers, Condorcet s'empoisonne dans sa prison, Valage et Labat se poignardent, Marat est tué par Charlotte Corday; Roberspierre n'est plus; Syeyes leur reste encore, parce qu'il faut encore à la France ses fléaux. L'enfer, pour affermir le règne de son impiété, le Ciel pour l'en punir, lui donnent sous le nom de Directeurs ses cinq tyrans ou ses *Pentarques* (*) et son double Sénat. Rewbel, Carnot, Barras, le Tourneur, la Réveillère-Lépaux lui volent ses armées, chassent les Députés de son égalité et de sa liberté, foudroient ses sections,

(*) Pentarchie, Pentarques, mots dérivés du Grec, signifiant gouvernement de cinq, et les cinq Directeurs.

la pressent dans leurs serres et font peser sur elle un joug de fer. Tout tremble devant eux ; ils s'effraient, se jalousent, s'exilent les uns les autres; mais de nouveaux tyrans arrivent, et s'unissent; les déportations, la stupeur, l'effroi et ses Pentarques, en ce moment, voilà les Dieux qui règnent sur la France. Le silence de la terreur dans son empire, ou sa vaste prison, vingt millions d'esclaves tous muets sous la verge, au seul nom de la Guiane, de Merlin ou de Rewbel, voilà ce peuple tant de fois proclamé égal et libre et souverain.

La secte poursuivant ses complots contre la propriété et la société.

A travers cette succession de massacres, de factions et de tyrans, la secte sembleroit avoir perdu le fil de ses complots ; elle n'a pas cessé un moment de les poursuivre. En ce moment, plus que jamais, elle les presse par ses Pentarques, contre les Prêtres et les Nobles ; et contre ses Pentarques eux-mêmes, elle a encore le dernier de ses mystères. Vainement ils s'efforcent de maintenir un reste de société pour affermir leur trône sur les débris de celui des Bourbons; elle n'a point perdu de vue ses projets ultérieurs. Elle a dit ; ces débris des Trônes et de toute société civile périront avec les debris de la propriété. Sous ses premiers législateurs, elle a d'abord anéanti celle de l'Eglise, bientôt a disparu celle des Nobles émigrés. Ceux de l'intérieur ont

vu la leur se fondre sous les confiscations. Bientôt les adeptes Bruissart, Roberspierre et les deux Julien, ont écrit qu'il étoit venu *le temps de tuer l'aristocratie mercantile, comme celle des nobles.* Ils ont dit dans leurs confidences, ainsi que Weishaupt dans ses mystères, qu'il falloit *écraser le négociantisme;* que *là où il y avoit beaucoup de gros commerçans, il y avoit beaucoup de fripons, et que la liberté ne pouvoit y établir son empire;* (Voy. les pièces trouvées chez Roberspierre, imprimées par ordre de la Convention, N.os 43, 75, 89, 107, etc.) et les spoliations, les réquisitions ont dépouillé les bourgeois, les marchands, comme les Nobles et l'Eglise. Et ce ne sont pas là les derniers coups que la secte médite contre toute propriété, pour écraser enfin toute société. Sous les Pentarques mêmes, lisons les adresses qu'elle prépare au peuple, et que les adeptes Drouet, Babœuf et Lagnelot se disposent à maintenir.

EXTRAIT de l'Adresse au Peuple François, trouvée dans les papiers de Babœuf.

« Peuple de France, pendant quinze siècles tu as vécu esclave, et par conséquent malheureux. Depuis six années tu respires à peine dans *l'attente de l'indépendance, du bonheur et de l'égalité.*

Toujours et par-tout on berça les hommes de belles paroles ; jamais et nulle part, ils n'ont obtenu la chose avec le mot. De temps immémorial on nous répète avec hypocrisie, *les hommes sont égaux ;* de temps immémorial la plus monstrueuse inégalité pèse insolemment sur le genre humain. *Depuis qu'il y a des sociétés civiles*, le plus bel apanage de l'homme est sans contredit reconnu, mais n'a pu encore se réaliser une seule fois : *l'égalité ne fut autre chose qu'une belle et stérile fiction de la loi.* Aujourd'hui qu'elle est réclamée d'une voix plus forte, on nous répond : Taisez-vous, misérables ! l'égalité de fait n'est qu'une chimère ; contentez-vous de l'égalité conditionnelle. Vous êtes tous égaux devant la loi ; canaille ! que te faut-il de plus ?... Ce qu'il nous faut de plus !... *Législateurs, gouvernans, riches, propriétaires ; écoutez à votre tour.*

Nous sommes tous égaux ? Ce principe demeure incontesté....

Eh bien ! nous prétendons désormais vivre et mourir comme nous sommes nés. Nous voulons l'égalité réelle, ou la mort. Voilà ce qu'il nous faut ; et nous l'aurons cette égalité réelle, n'importe à quel prix. *Malheur à ceux que nous rencontrerons entre elle et nous !* Malheur à qui feroit résistance à un vœu si prononcé ! *La Révolution Françoise n'est que l'avant-courrière d'une*

Révolution bien plus grande, bien plus solennelle; et qui sera la dernière...

Ce qu'il nous faut de plus que l'égalité des droits? Il ne nous faut pas seulement cette égalité transcrite dans la déclaration des droits de l'homme et du citoyen; nous la voulons au milieu de nous, sous le toit de nos maisons. Nous consentons à tout pour elle, *à faire table rase* pour nous en tenir à elle seule. *Périssent, s'il le faut, tous les arts*, pourvu qu'il nous reste l'*égalité réelle*.

Législateurs et gouvernans ... *propriétaires* riches et sans entrailles, en vain essayez-vous de neutraliser notre sainte entreprise, en disant: « *Ils ne font que reproduire cette loi agraire*, » demandée déjà plusieurs fois avant eux. »

Calomniateurs! taisez-vous à votre tour; et dans le silence de la confusion, écoutez nos prétentions, dictées par la nature et posées sur la justice.

La loi agraire, ou le partage des terres, fut le vœu instantané de quelques soldats sans principes, de quelques peuplades mues par leur instinct plutôt que par la raison. *Nous tendons à quelque chose de plus sublime, de plus équitable*, LE BIEN COMMUN, OU LA COMMUNAUTÉ DES BIENS! *Plus de propriété individuelle des terres;*

la terre n'est à personne. Nous réclamons, nous voulons la jouissance communale des biens de la terre : les fruits sont à tout le monde...

Disparoissez enfin, révoltantes distinctions de riches et de pauvres, de grands et de petits, de maîtres et de valets, de gouvernans et de gouvernés! Qu'il ne soit plus d'autre différence parmi les hommes que celle de l'âge et du sexe... »

(*Extraits des pièces trouvées chez* Babœuf, *imprimées par ordre de l'Assemblée.*)

Sans doute ils ont parlé trop tôt, les auteurs de cette adresse; mais qui ne voit au moins qu'ils ont parlé comme le Hiérophante illuminé, *l'Homme-Roi* de Weishaupt? Sans doute la France encore ne n'est pas trouvé mûre pour ce dernier complot; mais il est des adeptes qu'il faut envoyer à la découverte, qu'il faut mettre en avant pour sonder le terrain, la secte en dût-elle être quitte pour les sacrifier en les désavouant. Mais si Babœuf est mort victime des mystères, ses complices vivent encore; la terreur de leurs légions a fait fléchir les juges de *Drouet* et les Pentarques mêmes. Les adeptes attendent d'autres temps. Un seul échec après tant de succès, après tant d'atteintes impunément portées à la propriété individuelle, après la spoliation complète des premières classes de la société, après tant de

bourgeois, tant de marchands, tant de négocians pillés, volés, ruinés comme les Nobles et le Clergé, un seul échec suffit-il pour nous dire qu'il n'arrivera pas ce jour, où la secte sera assez forte pour proclamer enfin cette liberté et cette égalité *de fait*, qui feront *disparoître toutes* ces distinctions de *riches et de pauvres*, *de grands et de petits*, *de maîtres et de valets*, et ultérieurement de *gouvernans et de gouvernés* ?

Contre les arts et les sciences.

Nous nous flattons encore que nos sciences éloigneront ces temps de barbarie, cette époque des hommes réduits à errer en nomades, sans lois et sans magistrats; mais nos sciences mêmes, nous l'avons vu dans les mystères, sont-elles pour la secte autre chose que le principe de nos malheurs et du prétendu esclavage de nos sociétés ? (*Voy. Grade du Régent illuminé.*) Et si les faits ne parlent pas encore assez haut, si tant de monumens des arts abymés dans un instant, ne disent pas encore assez clairement ce que sont pour le Jacobin toutes les productions du génie ; s'il est encore un reste de pudeur ou d'apparente vénération pour les Pères des Lettres, gardons-nous bien de croire que les adeptes aient réellement rougi de leurs Vandales-Carmagnoles. Et le feu, et la hache n'ont fait que hâter les progrès dont ils s'applaudissent. Babœuf n'est pas le seul à dire : *Périssent, s'il le faut, tous les arts, pourvu*

qu'il

qu'il nous reste l'égalité réelle. Pour peu qu'il soit sincère, le philosophe Jacobin vous dira dans ses confidences ce que ses législateurs ont dit sur leurs tribunes : à quoi bon vos Colléges et vos Académies, et vos Bibliothèques ? Faut-il donc tant d'études et tant de livres pour la seule vraie science ? *Que les peuples sachent les droits de l'homme, et ils en ont assez* (*).

Je le sais, on nous parle de la magnificence de ce Musée et de cet Institut, où la Révolution semble vouloir rendre la vie aux arts et aux sciences ; mais au milieu de ce pompeux Musée, que le sage se recueille un instant ; frappé du grand ensemble des larcins, des pillages, des vols érigés sans pudeur en trophées, il pourra réfléchir et se dire : ils savent donc braver jusqu'à l'idée de toute propriété, ces hommes qui étalent avec tant de faste le fruit de leurs rapines et de leur brigandage ! Après avoir pillé, haché chez eux, ils accourent voler les nations tranquilles

(*) Je n'ai plus présent quel est le législateur qui a tenu ces propos sur la tribune ; mais je puis au moins assurer qu'ils étoient dans les sociétés, ceux du sophiste législateur *Rabaud de Saint-Etienne*, et qu'ils furent même quelquefois l'occasion de ses contestations assez vives avec quelques hommes de lettres, et nommément avec *M. Désilet*, dès le commencement de la Révolution.

de la Sambre, de l'Escaut et du Tibre ; ils se partagent l'or qu'ils ont volé pour eux ; et ici, ils tranforment en spectacle public ce qu'ils ont volé pour la Patrie. Dans ce temple des arts, la propriété est morte, comme à l'école de ces adeptes, dont l'intention n'est pas que la société lui survive.

Qu'est-ce encore que ce Lycée national, auprès du géomètre Laplace, de l'astronome Lalande, du versificateur Chénier, du commentateur du zodiaque Dupuis, de l'historien des montagnes Lamétherie, consacrant toute leur science à prouver qu'il n'y a point de Dieu ! Voyez la secte sourire à leurs travaux. Elle sait que la société comme la propriété, que les arts eux-mêmes et toutes les sciences doivent périr sous l'athéisme ; que lui importe à elle que la plupart des savans s'arrêtent dans la route des mystères ? Ils la servent sans le savoir, dans le grade même où ils se fixent. Elle a ses grades ultérieurs ; elle sait que du sophiste et Jacobin athée, naissent les Jacobins désorganisateurs ; elle voit ses enfans dans le Lycée des sophistes laborieux athées, comme dans les légions de Babœuf et Drouet. Ils ont tous ses principes, ils sont tous Jacobins. Que lui importe même qu'ils rejettent ce nom avec mépris ? Ce ne sont point les noms, ce sont les principes qui font ses disciples. Ceux-là

s'arrêtent aux premières conséquences ; ceux-ci ne sont pas même révoltés des dernières ; elle fixe les uns aux premiers grades, elle dévoile aux autres les derniers mystères. Qu'elle agisse par les savans ou par les brutes, peu lui importe encore. Dans la Révolution Françoise, elle a toujours su varier ses rôles, les distribuer comme ses grades, et tendre toujours au dernier terme. Elle a eu contre Dieu, ses intrus, ses déistes, ses athées. Les premiers ont détruit les Autels catholiques ; les seconds ceux du calvinisme, du luthéranisme, de toute religion conservant le nom du Christianisme, les derniers ne laissent plus d'Autels.

Progression sensible des complots et des rôles, dans la Révolution.

Contre la Monarchie, la secte avoit ses Neckeristes, ses Fayetistes, ses Constitutionnels, ses Girondins, ses Conventionnels. C'est ici sur-tout qu'elle a su varier, ménager et graduer les rôles pour arriver à la dernière catastrophe ; c'est ici que l'histoire les montre fidellement remplis. Syeyes prononce que le tyran mourra ; ce tyran c'est Louis XVI. Necker le prend, le livre à la discrétion des conjurés du Tiers législateur ; Lafayette, Bailly, leurs constituans le reçoivent en cet état, ne lui laissent plus qu'un sceptre morcelé et sa robe de pourpre. Ils le quittent, après avoir appris au peuple à le traîner de Versailles à la Grève, de Varenne aux Thuileries.

Là, ils l'abandonnent, entouré des bandits et de toutes les piques de la rebellion. Brissot et ses Girondins poursuivant la route ouverte par Necker, applanie par Lafayette, n'avoient plus qu'à souffler sur le Trône; ils le hachent et Louis XVI passe des Thuileries aux Tours du Temple. C'est là que Roberspierre, Péthion et Marat vont le prendre; et du Temple Louis XVI est mené à l'échafaud. Dans toute cette suite de séditions, de rebellions, de trahisons, jusqu'à la consommation du régicide, je vois bien des acteurs différens; je n'en vois pas un moins coupable que l'autre. Tout cela appartient aux mêmes complots de l'égalité et de la liberté; tout cela est sorti des antres de la même secte; tout cela est Jacobin.

Dans la conspiration contre la propriété et la société, mêmes principes encore, même graduation dans les adeptes et dans les rôles; même constance dans la secte, à tendre au dernier but. Les sophistes irréligieux de toutes les classes, dépouillent le Clergé; les sophistes de la jalousie bourgeoise dépouillent la Noblesse; les sophistes bandits dépouillent le bourgeois marchand et tous les bourgeois riches; les sophistes conquérans étalent les dépouilles des nations; les sophistes athées brisent le dernier lien de la société. Ils n'ont admis pour eux qu'une partie des derniers

mystères de la secte ; les sophistes brigands les admettent dans leur entier. Il faut, pour eux, qu'il n'y ait plus de propriété, ni pour l'Eglise, ni pour le Noble, ni pour le bourgeois, ni pour personne. En vertu de l'égalité, il faut que la terre ne soit à personne, que les fruits soient à tous. En vertu de la liberté, Condorcet refuse d'obéir à Dieu, Brissot refuse d'obéir aux Rois ; en vertu de la même liberté, Babœuf refuse d'obéir à la République et à des magistrats, des gouvernans quelconques. Et d'où sont-ils encore sortis tous ces hommes ? Tous viennent du même antre des Jacobins ; tous y sont accourus du Lycée des sophistes et des Loges des mystères ; tous ont pour pères Voltaire et Jean-Jacques, les Vénérables des Kadosch, et le Spartacus Bavarois.

Ainsi dans ses forfaits et dans ses succès contre Dieu, contre les Rois, ainsi jusque dans ses derniers essais contre les Républiques mêmes, et les derniers vestiges de la société, tout, absolument tout, dans la Révolution Françoise, nous montre la secte poursuivant sans cesse ses projets, et ses disciples, ses adeptes, ses brigands de tous les grades, mis sans cesse en action pour arriver au dernier terme de ses conspirations et de ses vœux. Il ne lui a pas été donné encore ; et nous espérons bien qu'il ne lui sera jamais donné d'en

combler la mesûre ; mais que l'esprit humain calcule, s'il le peut, tous les forfaits, tous les désastres que lui doit déjà la France ; il lui restera toujours à prévoir ceux qu'elle médite encore; à ne pas oublier cet avis des adeptes eux-mêmes, que *la Révolution Françoise n'est que l'avant-courrière d'une Révolution bien plus grande et bien plus solennelle.* Pour tenir les Nations en garde, montrons-leur encore dans le dernier caractère de cette Révolution, ce qui les menace toutes, sans exception, des mêmes malheurs qu'elle a fait éprouver à la France ; car la secte l'a dit dans ses mystères : ce n'est pas à un peuple que ses projets se bornent ; ils les embrassent tous. J'interrogerai donc encore les faits, et nous verrons s'ils ne nous disent pas tout ce qu'a dit le code de la secte, sur l'étendue et l'universalité de ses conspirations.

CHAPITRE XIII.

Universalité des succès de la Secte, expliquée par l'universalité de ses complots.

Succès des Jacobins.

De tous les phénomènes de la Révolution Françoise, le plus étonnant sans doute, et malheureusement aussi le plus incontestable, c'est la rapidité des conquêtes qui en ont déjà fait la Révolution d'une si grande partie de l'Europe, qui menacent d'en faire la Révolution de l'Univers. C'est la facilité avec laquelle ses Armées ont arboré son drapeau tricolor, et planté l'arbre de son égalité et de sa liberté désorganisatrices, dans la Savoie et la Belgique, en Hollande et aux rives du Rhin, en Suisse, et au-delà des Alpes, du Piémont, du Milanois, et jusqu'à Rome même. — Dans l'explication de ces lamentables succès, je ne viens point ici me laisser dominer par le préjugé. L'envie de tout donner aux embûches et aux mystères de la secte, ne m'empêchera pas de reconnoître qu'il est une partie de ses victoires que la Révolution doit au génie même, à la valeur et au caractère de ce peuple jaloux de l'honneur des combats, terrible dans ses chocs, s'exaltant aujourd'hui dans ses travaux,

guerriers, au nom d'une illusoire liberté, comme il l'eût fait jadis au champ de Mars pour sa Monarchie.

Je conviens encore que la Révolution doit une grande partie de ses triomphes à certains de ses chefs, dignes, par leur courage et leurs talens, de servir une meilleure cause. S'il y a eu quelque gloire d'avoir montré, dans la guerre du jour, la bravoure qui les distingue, je laisse à ces soldats François et à leurs chefs, tous ces lauriers entrelacés du bonnet rouge. Je leur laisse leur gloire et le remords de l'avoir acquise, en faisant pour de vils Jacobins, pour leurs tyrans Pentarques, ce que nos fidelles et valeureux ancêtres faisoient pour Louis XIV et Henri IV. Mais dans cette immense étendue de conquêtes, il est au moins une grande et une bien plus grande partie de leurs succès, dont l'évidence même ne nous permet pas de chercher la cause dans les prodiges du courage. Nous avons vu des chefs sans expérience et sans mérite, déconcerter la sagesse et les mesures des héros les plus consommés dans la science militaire; nous avons vu des hordes carmagnoles et des guerriers d'un jour, célébrer leur entrée triomphante dans des provinces où toute la valeur, toute la discipline deslé gions d'Autriche, de Hongrie et de Prusse, depuis tant d'années instruites à manier les armes,

Singularité de ces succés.

élevées dans les camps par de grands capitaines, devenoient inutiles. Malgré l'art des Vaubans et de Cohorn, les citadelles se sont ouvertes à l'aspect seul de ces nouveaux vainqueurs; et lorsqu'ils se sont vu réduits à recourir aux armes, une victoire seule ou même une défaite, leur a valu, dans un jour, des contrées qui auroient coûté vingt combats, et de longues campagnes aux Marleborough et aux Turenne. Par un nouveau prodige, les héros Jacobins sont accueillis comme des frères par les peuples vaincus; leurs légions se multiplient là où celles de tout autre ennemi auroient été anéanties. Ils imposent le plus dur de tous les jougs; les concussions, les dévastations, les sacriléges, le bouleversement des lois divines et humaines ont signalé par-tout leur marche; et ils sont reçus aux acclamations et aux transports d'une multitude, que l'on diroit aller au-devant de son libérateur. Ce sont-là ces merveilles dont l'histoire chercheroit en vain l'explication dans les armées visibles de la Révolution. Pour en développer le mystère, disons-le hardiment; la secte et ses complots, ses légions d'émissaires secret devancèrent par-tout ses armées et ses foudres; elle avoit fait marcher l'opinion avant que d'envoyer ses *Pichegru* même, et ses *Bonaparte*. Ses moyens étoient prêts, les traîtres étoient dans les forteresses pour en

Cause générale de ces succès.

ouvrir les portes ; ils étoient jusques dans les armées de l'ennemi, dans les conseils des Princes, pour en faire avorter tous les plans. Ses Clubs souterrains et ses Loges, ses Sociétés correspondantes, ses Journaux, ses Apôtres propagandistes avoient disposé la populace et préparé les voies. Le temps viendra où chaque Nation aura son histoire du siècle ; et dès aujourd'hui, quelle est celle qui ne doive pas y faire entrer, ou les trahisons dont elle a été victime, ou les adeptes qu'il a fallu punir, et les précautions qu'il a fallu prendre pour se garantir de leurs machinations ? Pour en montrer la véritable source, je remonte à ces temps où la Révolution Françoise commence à éclore.

Manifeste du Grand-Orient de Paris.

C'est dans les Loges maçonniques que se sont réfugiés les adeptes de l'égalité et de la liberté révolutionnaires ; dès les premiers temps de la Révolution, du centre de ces Loges en France, de ce Comité du *Grand-Orient* de Paris, devenu en quelque sorte le second Aréopage de Weishaupt, part un manifeste adressé à *toutes les Loges maçonniques*, à tous les *Directoires* chargés d'en faire l'usage convenable auprès des Frères dispersés en Europe. Par ce manifeste, et en vigueur de la fraternité, « toutes les Loges sont sommées *de » se confédérer, d'unir leurs efforts pour le maintien » de la Révolution, de lui faire par-tout des parti-*

» *sans, des amis, des protecteurs*, d'en propager » la flamme, d'en susciter l'esprit, *d'en exciter* » *le zèle et l'ardeur dans tous les pays, et par tous* » *les moyens qui sont en leur pouvoir.* » Ce manifeste n'est point douteux ; il fut envoyé en Angleterre même, dont les Loges étoient en général le moins disposées à le seconder ; il le fut surtout en Allemagne, où l'Empereur *Joseph II* en eut un exemplaire, signé *Philippe d'Orléans.* (*Avis important d'Hoffmann, t.* 1, *sect.* 19.)

Effets du manifeste ; concours des auteurs Jacobins.

Jamais édit des Princes ne fut plus efficace. A l'époque où celui de la secte arrive dans les Loges, tous ses journalistes se mettent à célébrer la Révolution et ses principes ; tous ses écrivains suivent ses journalistes. En Hollande, *Paulus* publie ses Traités *sur l'égalité ;* en Angleterre, *Payne*, ses *Droits de l'homme ;* en Allemagne, *Campe*, son *Citoyen François ;* Philon-Knigge se prépare à finir sa carrière, en se surpassant lui-même, par sa *Profession de foi politique* (*) ;

(*) Par cet ouvrage seul, il séroit facile de prouver que si Philon-Knigge renonça réellement à l'ordre des Illuminés, il continua au moins d'en propager les principes. En veut-on une preuve plus évidente encore, elle est toute dans son éloge historique. Il a été écrit par la même main que l'apologie de *Roberspierre*, c'est-à-dire par le très-insigne Jacobin George-Frédéric Rebmann. (*Voy. sa Sentinelle*, Schildwachte, *t.* 1, *art.* Knigge *et* France, *pag.* 89.)

l'Italie a son *Gosani ;* toutes les nations ont leur patron du peuple souverain. Ces productions incendiaires, et mille autres dans le même genre, se distribuent à la populace, se jettent furtivement jusque dans les chaumières. Ce ne sont là encore que les moyens généraux de la secte. Les hommes qui méprisent la puissance de l'opinion ou de l'erreur publique, rient de ces ressources révolutionnaires ; les grands conjurés savent les apprécier. Le nom de *Citoyen François* est désormais pour eux le grand titre de noblesse ; ils en font la récompense des *Campe*, des *Thom-Payne*, des *Cramer*, de tous ceux qu'ils voient se distinguer par l'art de ces productions incendiaires. Ils appellent du fond de l'Allemagne, et ils soldent jusqu'aux vils écrivains, mais Illuminés fanatiques, *Nimis*, *Dorsch* et *Blau*, pour rédiger dans Paris même, et sous leurs yeux, ces feuilles périodiques destinées à porter au-delà du Rhin tout l'enthousiasme de leur Révolution. Ils s'entourent de *Leuchsenring*, de *Rebmann* et d'*Hoffmann*, et de tous les autres disciples de Weishaupt, accourus pour ourdir auprès d'eux les trahisons qui doivent étendre leurs conquêtes sur ces contrées, où les autres adeptes travaillent l'opinion. Ils connoissent si bien les effets de cette opinion sur les peuples, que pour la conquérir par leurs propagandistes, par leurs journalistes et tous leurs

écrivains, dès la première année de leurs incursions, ils ont déjà tiré *trente millions* du trésor public ; et que l'année dernière *vingt-un millions* sont encore entrés dans les comptes de leurs dépenses, pour préparer, par les mêmes moyens, les voies à leurs armées (*).

Des complots qui préparent le succès des armées en Allemagne.

Suivons-les en effet ces armées, et combinons leur marche avec celle de la secte propagatrice, avec les mouvemens de ses apôtres ; suivons-les en Allemagne, dans la Belgique, en Hollande, en Espagne, dans toutes leurs conquêtes : et voyons si la Révolution doit moins aux armées souterraines des adeptes, qu'elle ne doit aux légions et aux foudres de ses héros-carmagnoles.

Celui de ses héros, le plus enflé de ses succès, et celui qui devoit le moins s'en promettre, parce qu'il est le plus dépourvu de l'intrépidité et des talens qui font les grands capitaines, le général *Custine*, dès la première campagne révolutionnaire, a étonné l'Europe par la prise de Spire, de Worms, et sur-tout par celle de Mayence ; mais que l'Europe sache où toutes ces

(*) Sur les *trente millions*, Voyez les Mémoires de Dumourier. Quant aux vingt-un millions portés sur les comptes de cette année, pour le même usage, cette circonstance a été révélée par un de ces députés que les Pentarques destinoient à la déportation.

conquêtes se préparèrent ; et à l'étonnement succédera l'indignation contre le club des traîtres ; adeptes de Weishaupt.

Condorcet, Bonneville et Fauchet ont distribué en départemens la correspondance de leurs Propagandistes ; à Strasbourg est le centre qui réunit les adeptes François à ceux d'Allemagne. En deçà du Rhin et dans Strasbourg même, se signalent les chefs des Loges illuminées, *Stamm*, et cet *Hermann* dont le nom de guerre est *Hyérophile*, en attendant que l'Alsace, à plus juste titre, lui donne le surnom de *Guillotineur*, aussi bien qu'à *Dietrich*, son confrère en Illuminisme. Au-delà des frontières, sont les adeptes correspondans pour Worms et Spire, le ministre de Calvin *Endemann*, le syndic *Peterson*, ou bien le *Bélisaire* de Weishaupt, le chanoine *Schweickard* son *Cyrille d'Alexandrie*, *Kœhler* son *Zénon de Tharse*, *Janson* son *Lucius d'Apulée*, *Hüllen* son *Virgile*, le chanoine *Wincklemann*, et sur-tout *Bœhmer*, professeur à Worms. Ces adeptes sont dans une parfaite intelligence avec le club de Mayence ; c'est-à-dire avec celui-là même sur qui repose plus spécialement la défense de cette ville, avec *Eickenmayer*, colonel Ingénieur, et avec *Metternich*, *Benzel*, *Kolborn*, *Vedekind*, *Blau*, *Hauser*, *Forster*, *Haupe et Nimis*. C'est à regret que je souille de tous ces noms les pages de

l'histoire ; mais il lui faut ses preuves, et c'en est toujours une de montrer que jusqu'aux noms des plus vils conjurés, tous sont connus. (*Voy. Hoffmann, avertis. import. sect.* 15.)

Depuis long-temps tous ces adeptes étoient occupés de soumettre aux Jacobins, Mayence et toute la rive du Rhin, de disposer la bourgeoisie et les paysans à la Révolution, par les éloges qu'ils en faisoient sans cesse, et par leurs émissaires. Au moment où Custine entre en campagne, son aide-de-camp, devenu son historien, nous le montre donnant sa confiance à ce même *Stamm*, fameux adepte Strasbourgeois. Bientôt une députation des principaux *Illuminés* invite *Custine à pénétrer dans le pays*, et l'assure *qu'il comblera les vœux du plus grand nombre des habitans*. Ils ajoutent que *s'il étoit inquiet sur les moyens de surmonter les difficultés apparentes, ils peuvent l'assurer qu'eux et leurs amis ont assez de pouvoir pour promettre de les lever ; qu'ils sont les organes d'une société nombreuse, au nom de laquelle ils lui promettent un dévouement entier, et la plénitude de leur zèle pour contribuer à ses succès*. (Mémoires de Custine, t. 1, pages 46 et 47.) A la tête de cette députation brille sur-tout l'adepte *Bœhmer*, il devient avec *Stamm* le premier confident du général. Aidés de tous les Frères députés, ces adeptes dirigent tous les mouvemens de l'armée

carmagnole ; ils lui font prendre Worms ; ils veulent l'entraîner à Mayence ; Custine est effrayé de l'entreprise ; ils insistent, ils le pressent ; il se résout enfin ; son armée est devant ce boulevart de l'Allemagne. A l'aspect seul de ses remparts, tout l'effroi de Custine renaît ; les Frères le rassurent, dictent la sommation qu'il doit faire au général *Gimnich* ; la réponse qu'il en reçoit le fait penser à la retraite avant même d'avoir commencé l'attaque. La nuit suivante, une lettre des Frères de Mayence change ses inquiétudes en nouvelles espérances. Elle est adressée au Frère illuminé *Bœhmer*, et lui apprend que l'ami possédant la confiance du Commandant, est *décidé à tout employer pour lui persuader l'impossibilité de défendre la place* ; que les Frères ont *travaillé la bourgeoisie* ; qu'il suffit d'ajouter à la première sommation de *nouvelles menaces*. Fidelle à l'impulsion, Custine prend le ton d'un vainqueur qui prépare un assaut général, qui va livrer Mayence au pillage, et à toute la fureur du soldat. L'adepte *ami*, c'est-à-dire ce même *Eickenmayer*, qui possède la confiance du Commandant, et le *Baron de Stein*, envoyé de Prusse, unissent leurs suffrages pour démontrer dans le Conseil la prétendue impossibilité de résister à un ennemi qui n'a pas même le moyen d'attaquer ; qui est bien résolu à s'enfuir pour peu qu'on lui résiste. Les autres

autres Frères répandent l'alarme parmi les bourgeois. Le brave capitaine *Andujar*, et ses onze cents Autrichiens, ont beau s'indigner de la capitulation, elle est déjà signée. Custine, avec une armée de dix-huit mille hommes seulement, et *sans canon de siége*, Custine, tremblant déjà lui-même qu'une prompte fuite ne suffise pas à couvrir sa retraite, est maître, dans trois jours et sans coup férir, de ces remparts dont l'aspect seul le remplissoit d'effroi. Ainsi se prennent les villes où la secte domine. (*Id. t.* 1, *p.* 92 *et suite. Voy. de plus l'Histoire de la Révolution, par Fantin-Desodoards, Citoyen François, t.* 1, *liv.* 2, *N.*° 24, *etc.*)

L'Historien peut suivre à Francfort et Custine et les autres chefs qui lui succèdent ; il trouvera auprès de cette ville la Principauté d'*Isenbourg*, et là il apprendra aussi comment la secte protége ses adeptes. Autour de cette Principauté tout est ravagé par les Carmagnoles. Mais c'est dans *Isenbourg* que l'Illuminé *Pitsch* préside au Conseil des Frères ; de ce Conseil partent tous les avis dont l'armée Jacobine a besoin pour diriger sa marche ; Isembourg est un sanctuaire révéré des brigands ; nul n'ose en approcher, pas même pour le pillage. Mais le Conseil illuminé disparoît avec *Pitsch* ; le charme s'éclipse ; les fertiles campagnes d'*Isenbourg* n'ont plus de protecteurs

contre tous les fléaux carmagnoles. (*Appendice au destin de la Franc-Maçonnerie*, *pag.* 17, *et Mémoires.*)

Conspiration pour la République Cisrhénane.

Les armées ont leurs vicissitudes ; celle des Carmagnoles est chassée de Mayence ; l'union entre les Frères n'est rien moins qu'altérée, et de nouveaux services de la secte préparent à la Révolution de nouveaux succès. Des adeptes si fidelles à Custine, les uns n'ont fait que disparoître pour un temps et rentrent dans Mayence ; les autres, accueillis dans Paris, y combinent avec les Pentarques les moyens de reprendre cette même ville, dont les remparts semblent désormais peu accessibles à tous les Custines de la Révolution ; et l'Europe apprend de nouveau, avec étonnement, que Mayence, que tout ce que les Frères d'armes ont perdu en deça du Rhin, rentre sous la puissance révolutionnaire. C'est d'abord la République *Cisrhénane ;* c'est bientôt un simple département de la République Parisienne. Mais ce sont encore les élèves de la secte, ce sont encore les ci-devant professeurs *Metternich*, et *Bœhmer*, et *Hoffmann*, *Dorsch* et *Rebmann* qu'il faut récompenser d'avoir fait, par l'art des Loges et de Weishaupt, ce que les Pentarques ne pouvoient pas attendre de leurs héros. A *Metternich* avoit été donnée la puissance de commissaire directorial sur Fribourg ; *Hoffmann* aura celle de receveur

général du Rhin, aux appointemens de cinquante mille livres; *Rebmann*, celle de premier juge Cisrhénin. A tous ces conjurés se sont unis le Conseiller intime de l'Electeur de Cologne, l'Illuminé *Kempis*, et ses confrères en Illuminisme; le professeur *Gerhard*, l'avocat *Watterfal*, l'artiste *Conrad*; et pour qu'on sache bien par quels hommes se font les révolutions, je nommerai encore le tailleur *Brizen*, le savetier *Theissen*, l'épicier *Flügel*, le perruquier *Broches*, le cabaretier *Rhodius*. (*Mém. sur Mayence.*)

Conspiration qui donne la Belgique aux Jacobins.

De nouveaux complots de la secte rappelleront notre attention sur l'Allemagne; mais Dumourier triomphe du héros stationnaire à Verdun, et vole s'emparer de la Belgique. Consentons à laisser dans un abyme impénétrable les machinations qui lui donnent, pour réunir ses légions égarées, plus de temps qu'il n'en auroit fallu à l'armée victorieuse pour arriver sous les murs de Paris et délivrer Louis XVI. Gardons-nous bien surtout d'associer le Duc régnant de Brunswick aux adeptes de Weishaupt; je sais qu'il les déteste; je sais que Frédéric-Guillaume III a su prouver, par des traits de valeur, que s'il a pu être le jouet d'une autre espèce d'Illuminisme, il est franc et loyal dans sa guerre aux Jacobins désorganisateurs; mais les conseils se subordonnent aux conseils. *Bischofs-Werder* est à Berlin; *Luchesini*

N 2

a ses intelligences, les adeptes sont dans les dicastères ; l'influence est terrible ; et la secte l'a dit : *Elle est plus forte avec ses dicastères qu'avec le Prince même.* En quelque temps que doive se résoudre cette énigme d'une armée rétrograde, à l'instant où l'Univers attend la nouvelle de ses derniers triomphes, déchirons au moins cette partie du voile qui ne nous laissoit voir que le héros de Jemmappes dans Dumourier, maître de la Belgique. Il s'en faut bien ici que ses lauriers soient tous à lui. Les adeptes conspirateurs ont fait pour lui bien plus que ses armées ; et c'est à Londres même, bien plus qu'à Jemmappes, qu'ont été pris les Pays-Bas Autrichiens.

La secte avoit ses Loges dans le Brabant ; et *Vander Noot*, dans leur secret, leur avoit donné tout son parti. Il savoit sous quel jour les Frères s'appliquoient à présenter la Révolution Françoise pour la faire désirer par le peuple. Il savoit de quelles Loges étoient parties ces adresses invitant l'assemblée Parisienne à mettre ce peuple en possession de l'égalité et de la liberté révolutionnaires. *Vander Noot* étoit alors à Londres, sous le nom de *Gobelscroix*. Emissaire du club Parisien, il y poursuivoit d'autres complots avec *Chauvelin*, *Perigord d'Autun*, *Noel*, *Bomet*, et huit autres adeptes chargés de révolutionner l'Angleterre. Vander Noot avoit des confidens qu'il ne con-

noissoit pas, mais qui le connoissoient; son secret lui échappa, et en voici tout le mystère. Dans leurs altercations et dans leur guerre même avec Joseph II, une grande partie des Belges ne pensoit à rien moins sans doute qu'à se mettre sous le joug de la Révolution Françoise; mais la secte avoit aussi ses partisans, et ceux-ci ne cherchoient qu'à persuader à ce peuple que le vrai moyen de recouvrer ses privilèges étoit de s'unir aux François. « Je connoissois ces dispositions, disoit » Vander Noot même à ses confidens. A peine » fûmes-nous instruits de ce qui s'étoit passé » entre le Duc de Brunswick et Dumourier, » que nous écrivîmes immédiatement à *Paris et à* » *l'armée*. Le courrier nous rapporta le projet » de campagne, et la copie du manifeste que » Dumourier devoit publier en entrant dans les » Pays-Bas. Je le vis calqué sur le plan que » Custine avoit suivi dans ses exactions en Alle- » magne. Je prévis qu'il rendroit inutiles tous » les efforts de notre monde, et ne serviroit » qu'à réunir les Belges contre la France; au lieu » que si l'on vouloit suivre mes idées, d'après » la connoissance que j'avois de ce peuple, de » ses dispositions, je répondois qu'il seconderoit » l'invasion, et qu'elle auroit le plus heureux » succès. Invité alors par Chauvelin et Noel, » je rédigeai, et nous envoyâmes sur le champ

» à Paris le plan à suivre, le manifeste à publier,
» d'après mes connoissances locales et mon
» expérience. Ils furent immédiatement adoptés.
» Dumourier ne changea pas un mot au mani-
» feste que j'avois écrit à *Portman Square*. Le
» peuple, gagné par nos agens et par ce mani-
» feste, se jeta dans nos bras, et la Flandre fut
» prise. »

Le lecteur n'exige pas sans doute ici que je lui nomme les hommes à qui furent faites ces confidences; mais je puis assurer qu'elles arrivèrent aux Ministres, dont la sagesse sut, pour un temps, souffrir à Londres Vander Noot, et Noel, et ses autres complices, en ayant l'œil sur eux jusqu'à ce qu'ils furent envoyés conspirer ailleurs, et tramer les moyens de gagner, par de feintes douceurs, les peuples dont ils craignent les armes.

Conspiration qui leur livre la Hollande.

A la conquête de la Belgique succéda celle de la Hollande; et c'est ici que l'Europe s'étonne de voir tant de forteresses redoutables s'ouvrir d'elles-mêmes aux vainqueurs Carmagnoles. Mais c'est ici encore qu'il faut descendre dans les souterrains de la secte pour résoudre l'énigme de ses trophées. Depuis 1781, Weishaupt a ses apôtres en Hollande. (*Ecrits orig. rapport de Philon.*) Leurs succès ne se borneront pas aux sommes immenses que les Illuminés d'Allemagne en

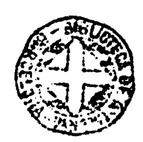
reçoivent. Déjà le Stathouder a éprouvé combien ils savent ajouter aux factions et aux séditions ; la Révolution Françoise ajoute à l'espoir des adeptes, et leurs travaux redoublent. Le Brabant s'est livré aux Jacobins pour la seconde fois ; les Anglois se replient pour soutenir au moins la liberté de cette République, leur ancienne alliée. Inutiles efforts ; la Hollande ne veut plus de cette liberté qui fait le citoyen ; il lui faut toute celle qui fait le Jacobin. Elle l'aura ; les Frères de Paris feront la loi dans Amsterdam ; ils se joueront de ses richesses ; son commerce sera englouti ; ses colonies lui seront enlevées ; elle deviendra nulle dans le rang des Puissances ; elle ne sera plus que la première esclave, sous le joug des Pentarques Gaulois. N'importe, que Pichegru arrive ; elle l'appelle de tous ses vœux ; les défenseurs de la vraie liberté peuvent penser à la retraite. Le pays qu'ils protègent est plein d'embûches et de conspirations, toutes dirigées contre eux et en faveur de la Révolution. Dans Amsterdam seul, la secte n'a pas moins de quarante clubs, et chacun de ces clubs compte environ deux cents révolutionnaires. Des élus de ces clubs s'est formé le Comité central, le Bureau de correspondance avec les Frères de l'intérieur et du dehors ; et au-dessus encore, à l'instar des Aréopagistes de Weishaupt, est le Conseil suprême, composé des arrière-

adeptes, des vrais chefs, dont les résolutions sont portées aux Frères dispersés. Des hommes dévoués à la chose publique, ont joué dans ces clubs le rôle d'associés pour en pénétrer les complots ; les scrutateurs de Weishaupt ont leur langage à Amsterdam comme à Munich ; les émissaires du Gouvernement sont reconnus ; la secte les déjoue en leur laissant le spectacle des premiers clubs ; mais elle en forme de nouveaux ; et ceux-là seuls y sont admis, dont les plus rigoureuses épreuves ont fait connoître le parfait dévouement à l'égalité et à la liberté du Jacobinisme.

Leyde a ses députés au club central ; et les clubs et les Frères à *Leyde* sont en proportion plus nombreux, sur-tout plus factieux encore que ceux d'Amsterdam. Les adeptes d'*Utrecht* surpassent les uns et les autres en génie révolutionnaire. La vigilance du Gouvernement, le voisinage des armées les ont chassés des clubs, leurs chefs se réunissent dans les maisons de campagne, et leurs délibérations vont ajouter à celles de tout l'Aréopage d'Amsterdam. *Roterdam* paroît neutre, et toute neutralité n'est qu'un Jacobinisme qui attend le moment de se montrer. Le ministre et adepte *Mareux* compte à peine dans *Nearden* un quart de citoyens qui résiste encore à son apostolat. Le commissaire *Aiglam*

n'en souffriroit pas un seul dans *Harlem* qui ne fût tout dévoué aux adeptes d'Amsterdam. (*Extrait d'un Mémoire secret sur l'état de la Hollande, peu de mois avant l'invasion.*)

Pour diriger la marche de ces factieux et de tous les Frères répandus dans les autres villes de Hollande, les adeptes de la Convention ont dans Amsterdam, pour ministre secret, l'adepte *Malabar*, et pour commissaires, les nommés *Larchevêque* et *Aiglam*. En possession de toute la confiance des factieux qui se préparent à livrer leur patrie, et de toute celle de Pichegru qui doit en faire la conquête, *Malabar* ne se montre que dans l'Aréopage des conjurés. Il y dicte les résolutions. *Larchevêque* et *Fresine* sont les intermédiaires qui en transmettent les résultats au chef des conquérans. *Aiglam*, dans Amsterdam et à Harlem, est l'intendant des arsenaux souterrains, où les Frères pourront prendre les armes au moment convenu. S'il faut pour ce moment la protection des Magistrats, ils ont pour eux *Dedelle*, adepte et bourguemestre. Pour subvenir aux frais de la révolte, ils ont, sur-tout dans les maisons de commerce, les comptoirs de *Texier*, de *Coudere* et de *Rottereau*. Ils ont de plus les trésors et l'ardeur révolutionnaire du Juif *Sportas*. Parmi les clubistes se distinguent les adeptes *Gulcher* et *Lapeau*, comme parmi leurs armuriers



Latour et *P*****. Il faut encore aux conjurés ces enthousiastes chers à la populace, dont ils ont l'éloquence. Dans Amsterdam, comme à Mayence et dans Paris, ils ont leurs orateurs des halles dans *Termache*, *Lekain*, *Müllner Schneider* et une foule d'autres. En calculant leurs forces, ils ne comptent pas moins de quarante mille hommes prêts à se réunir pour marcher au-devant de l'armée carmagnole, et mettre entre deux feux celle des alliés ; ou les légions restées fidelles à la constitution et à son chef. Il ne leur manque plus qu'un Général capable de diriger leur marche ; les Frères de Paris y pourvoient, et leur envoient le général *Eustache*. — Cette conspiration si bien ourdie, a paru tout-à-coup prévenue par la sagesse du duc d'York et du ministre Anglois. Leurs agens ont dévoilé la trame au Gouvernement Hollandois. *Malabar*, le héros des mystères, *Latour*, *Flezine*, trente autres conjurés, et *Eustache* lui-même sont arrêtés ; les vrais citoyens respirent et se croient délivrés du fléau Jacobin. Mais déjà les Magistrats ont éprouvé l'audace de la secte. Des proclamations légales ont défendu les assemblées des clubs, sous quelques prétextes qu'elles se tiennent ; les adeptes ont opposé leur proclamation à celle de la loi, et les Frères ont été invités à s'armer, à sacrifier leur vie plutôt que d'aban-



donner leurs clubs. Le général Anglois demande en vain qu'on lui remette les adeptes arrêtés pour s'assurer de leurs personnes, la secte a le crédit de faire requérir *Eustache* par le ministre des *Etats-Unis*, sous prétexte qu'il est Américain. Les autres sont jugés ; et pour exil on leur assigne précisément les villes des avant-postes, celles par où l'armée des Jacobins est avertie de faire son entrée. Nimègue, Utrecht, Willelmstadt Breda, Gorcum, Berg-op-Zoom et Amsterdam, sont prises comme Mayence. Si leur vainqueur n'avoit pas d'autre titre à ses lauriers, il pourroit, aussi bien que Custine et Dumourier, nous dire : je suis venu, j'ai vu, et j'ai vaincu, parce qu'au lieu de soldats à combattre, j'ai trouvé des adeptes à embrasser. (*Idem.*)

Moyens secrets de leurs conquêtes en Espagne.

Des moyens d'un autre genre expliqueront les triomphes de la secte en Espagne. Le brave *Ricardo* a rappelé aux Castillans leur ancienne valeur ; il a osé menacer de traiter les Jacobins captifs, comme l'armée traitera les Emigrés François qu'elle a fait prisonniers ; l'*aqua tophana* vient délivrer la secte de ce fier ennemi ; il meurt empoisonné. Les citadelles Espagnoles, aux approches de ses légions, s'ouvrent avec la même facilité que celles de Hollande. Mais *Reddeleon* s'avise de mettre à prix ses trahisons ; il a vendu *Figuera*, le boulevart des Espagnols,

pour un million de livres ; la secte a peu besoin d'acheter des traîtres à ce prix. Elle lui donne à Paris son million en assignats, valant quarante-huit mille livres ; il se plaint de la modicité, il est guillotiné. Sa trahison a mis l'Espagne à la discrétion des Carmagnoles ; elle achète la paix ; ils daignent la lui vendre pour un temps, et tout nous dit qu'ils ont assez de Frères à Madrid pour se reposer sur eux seuls du soin d'y établir leur liberté et leur égalité.

Projets de la secte en Portugal.

Les adeptes n'osent pas encore éclater en Portugal ; mais un jour peut-être la Cour dévoilera la correspondance trouvée dans les papiers du Brabançon *Segre*. Ce propagandiste avoit été traduit dans les prisons de Lisbonne ; les Frères se souvinrent qu'un véritable adepte doit savoir mourir plutôt que de dénoncer ses complices ; il ne l'oublia pas lui-même. En lui faisant passer un matelas, les conjurés eurent soin de l'avertir qu'ils y avoient caché un rasoir. Il fut bientôt trouvé sur ce matelas, nageant dans son sang. Il n'en fut pas moins constaté que ses complots tendoient, comme ceux de la secte, au bouleversement de l'Etat et à la perte de toute la Famille Royale. On ajoute qu'il se trouva dans les papiers de ce conjuré une correspondance suivie avec le Prince de la Paix, et que le Ministre d'Espagne le sachant arrêté, se hâta

de le réclamer ; que celui de Portugal répondit : Puisque Dieu a préservé ce Royaume du plus grand danger qu'il ait jamais couru, sa Majesté très-fidelle se réserve de traiter cette affaire avec sa Majesté Catholique. Mais ces circonstances fussent-elles constatées, qui ne sait pas les ressources des adeptes ? Ils se font quelquefois donner des commissions politiques par un Ministre ; et sous sa protection, ils poursuivent des complots dont ils ne sont chargés que par la secte. Qu'il nous suffise de l'avoir montrée conspirante en Portugal, comme les nouvelles publiques nous l'ont montrée conspirante à Turin et à Naples. Respectons encore ici les secrets des Cours qui cachent les détails. Celle de Naples a fait instruire le procès des coupables ; toutes les preuves étoient acquises ; par les ordres de sa Majesté même, elles avoient été recueillies et rédigées par un Magistrat d'un mérite et d'une probité reconnue, par ce même M. *Rey* que Louis XVI destinoit au ministère de la police de Paris. Leur résultat montroit sur-tout l'erreur d'une foule de Grands, qui ne savoient pas que derrière les complots auxquels ils se prêtoient contre la Famille Royale, il étoit d'autres complots dont ils devoient eux-mêmes être victimes. Et le Roi et la Reine de Naples ont mieux aimé montrer leur clémence envers les principaux

A Turin et à Naples.

complices et leur laisser la vie dans les prisons, que les envoyer à l'échafaud après un jugement public. Mais les circonstances, que la politique a cru devoir ensevelir dans les ténèbres, n'en ont pas moins laissé à découvert l'intention générale des conjurés.

Dans toute l'Italie et les armées des Princes.

Toujours pleine de ses projets, la secte marche plus triomphante à Milan, à Venise et vers Rome. Ses armées sont entrées en Italie avec *Bonaparte*, plus dénuées encore des moyens ordinaires de la victoire, que celles de Custine en Allemagne; mais il a vu de nombreuses légions accourir sous ses drapeaux, et l'enrichir de tout leur appareil militaire. Mantoue seule exceptée, tous les bords du Pô se sont trouvé prêts pour la Révolution comme ceux du Rhin. S'il faut encore expliquer la facilité de ces triomphes, souvenons-nous des apôtres envoyés par *Weishaupt* dans ces contrées, et des succès que lui promettoit *Knigge*, et de ceux dont se félicitoit l'adepte *Zimmermann*. Nous verrons les Loges maçonniques en Italie, comme en Allemagne, initiées aux derniers mystères, et les triomphes de *Bonaparte* n'auront rien de plus étonnant que celui de Custine à Mayence. Fallût-il expliquer comment la valeur du Prince Charles, et toute celle de ses soldats, se trouve en quelque sorte paralysée devant les Carmagnoles; comment toute la supériorité des

postes devient inutile à la sagesse de ce Prince, si digne de commander à des héros ; il ne suffira pas de montrer jusqu'à l'adjudant-général *Fisher*, dénoncé comme ayant reçu des *Pentarques* mille louis par mois, recourant, en véritable adepte, au *patet exitus*, c'est-à-dire, s'empoisonnant lui-même pour étouffer toute accusation, toute information ultérieure sur le nombre et sur la qualité de ses complices ; il faut se souvenir aussi que la secte a su distribuer ses élèves dans les armées comme dans les dicastères, et prévoir le besoin qu'elle auroit un jour des services de la lâcheté et de la trahison, sous les drapeaux des Rois.

Faut-il que nous disions encore ce qui appelle à Rome les armées révolutionnaires ? Là, sans doute, il n'est pas même une apparence de résistance à vaincre ; là, un Pontife octogénaire ne tend les mains au Ciel que pour la paix et le bonheur des Fidelles dont il est le père commun. Là, toutes les vertus et tous les sacrifices, à l'exception de celui de la foi, sollicitent en sa faveur le respect et l'admiration des cœurs les plus barbares. Bonaparte le sait, et il feint lui-même de partager toute cette vénération ; mais Pie VI est le chef de cette Religion de Jésus-Christ que la secte a juré d'écraser, et Rome en est le centre. Dès le commencement A Rome.

de la Révolution, les adeptes n'ont plus fait un mystère de leurs vœux contre Rome et son Pontife. J'ai vu *Cerutti* aborder insolemment le secrétaire du Nonce même de ce Pontife, et dans sa joie impie, avec le sourire de la pitié, lui dire : *Gardez bien votre Pape ; gardez bien celui-ci, et embaumez-le bien après sa mort ; car je vous l'annonce, et vous pouvez en être sûr, vous n'en aurez point d'autre.* Il ne devinoit pas alors, ce prétendu prophète, qu'il paroîtroit avant Pie VI devant le Dieu qui, malgré les tempêtes du Jacobinisme comme malgré tant d'autres, n'en sera pas moins avec Pierre et son Eglise jusqu'à la fin des siècles. — Mais Cerutti laisse derrière lui ces adeptes *Kadosch*, jurant encore leur haine aux Papes comme aux Rois. Il laisse tous ces Frères, depuis si long-temps occupés à préparer les voies et les prétextes à l'armée des impies. Rome est depuis long-temps l'objet commun de tous les complots et le rendez-vous des adeptes de toutes les espèces. Malgré ses anathêmes, les élèves de Cagliostro y ont rouvert leurs Loges maçonniques. Les Illuminés de Suède, d'Avignon, de Lyon, s'y sont formé le plus secret, le plus monstrueux des colléges, et le tribunal le plus terrible aux Rois, celui qui avertit que leur tour est venu, qui *nomme les bourreaux*, et

et qui *fait parvenir les poignards* ou *les poisons* (*).

Dans Rome encore sont les Illuminés de Weishaupt formés par son apôtre *Zimmermann*. Le Dieu de Rome enfin est le Dieu, contre qui conspirent tous ces adeptes ; tous s'y sont réunis pour saper son sanctuaire. Leurs trames sont ourdies ; ils y ont fait entrer jusqu'aux représentans des Rois. Le Monarque d'Espagne chancelle à Madrid sur son Trône, et les papiers publics montrent Dom *Azara*, son Ambassadeur à Rome, applaudissant aux Carmagnoles qui vont renverser celui du Pape. Bonaparte peut faire marcher ses Lieutenans. Leur triomphe dans Rome n'a plus d'autre obstable que celui de la honte depuis long-temps secouée, de renoncer à l'apparence même du respect pour le droit des

(*) Si ce tribunal n'est pas assez constaté par ce que nous en dit l'Historien de l'assassinat de Gustave (*sect.* 4), au moins est-il bien sûr que ces Illuminés avoient à Rome des Frères très-puissans ; car le Nonce d'Avignon ayant ordonné à l'Illuminé *Pernetti* et à ses adeptes d'évacuer le Comtat dans un mois, ceux de Rome eurent, ou le crédit d'obtenir, ou peut-être l'art de forger et de faire arriver à temps un contre-ordre. Cette affaire fut suivie à Rome, de l'arrestation d'un adepte, dont le procès jeta les Frères d'Avignon dans des inquiétudes, dont ils ne furent délivrés que par les progrès de la Révolution.

Nations, et de verser à pleins torrens l'amertume dans le sein d'un Pontife octogénaire. Ces triomphes barbares coûteront les larmes de l'attendrissement et du respect à toutes les ames honnêtes et sensibles. Les Jacobins tressailleront de joie, et leurs Pentarques feront de la plus humiliante des conquêtes, la victoire de Brennus au capitole. Il leur en manque une autre long-temps attendue dans les mystères, celle qui doit remplir les vœux dictés par la vengeance dans les antres des adeptes Templiers, Rose-Croix et Kadosch. Le moment fatal aux Chevaliers de Malte est arrivé.

A Malte. Dans la crainte que l'indignation ne trahît les secrets, long-temps la croix seule de ces preux Chevaliers fut un titre d'exclusion aux Loges maçonniques. Un artifice mieux combiné va rendre leur valeur moins redoutable. Les adeptes ont fait pour Malte ce qu'ils ont fait pour l'Église. Ils ont dit : bien loin de ne plus voir nos Frères dans ces Chevaliers de Malte, ce sont nos Frères mêmes qu'il faut faire Chevaliers de cet Ordre ; c'est par eux que nous deviendrons maîtres de cette île, que toutes nos flottes combinées assiégeroient en vain. Ils l'ont dit ; et les lettres des vrais Chevaliers nous ont préparés d'avance à leurs désastres. Ils ont écrit que de nombreux faux Frères, de ceux-là sur-tout des langues d'Italie et d'Espagne, étoient au milieu d'eux.

La secte, avec *Dolomieu* seul, avec *Bosredon* et le lâche *Hompesch*, y étoit toute entière. Bonaparte s'est présenté; et comme si la secte eût affecté de nous apprendre comment elle sait prendre les plus étonnans des remparts, par les complots de ceux qui devoient les défendre, elle n'a pas même ménagé à son héros l'apparence d'un siége. Bonaparte s'est présenté, et les adeptes du dedans ont accueilli les adeptes du dehors. C'est ainsi que les mystères de la secte sont toujours plus terribles et plus puissans que ses foudres. Que le héros de Malte fasse voile vers Alexandrie; là aussi il est des Frères qui l'attendent, et la Porte Ottomane saura le prix que les révolutionnaires attachent au cadeau de ces riches diamans volés au garde-meuble de la Couronne, à tout l'or qu'ils répandent dans sa capitale, pour acheter le sommeil de son Divan, tandis qu'ils veillent eux-mêmes, et méditent ailleurs la conquête de ses provinces éloignées. Elle saura comment ils profitent de sa léthargique neutralité, pour filtrer leurs apôtres, d'un côté en Afrique, et de l'autre, jusque dans le sein de l'Asie.

A Constantinople et dans tout l'Orient.

C'est à Constantinople sur-tout que le choix de ses propagandistes, exige de la secte toutes les précautions nécessaires pour proportionner les missions aux talens. Pour étendre l'empire de la liberté et de l'égalité au milieu de toutes

ces Nations, depuis long-temps accoutumées au code du Croissant, il falloit des hommes exercés à l'étude des mœurs et des langues, des intérêts et des relations diverses de ces peuples. Dans l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Tableau de l'Empire Ottoman*, dans le Chevalier de *Mouradgea d'Hohson*, Grec de naissance, jadis Internonce, et depuis Ambassadeur de Suède à la Porte, les Frères ont trouvé toutes ces connoissances et tous ces avantages. Il se montre d'abord peu enclin à leur cause ; les sommes, les pensions dont dispose *le Comité de salut public*, nous disent nos Mémoires, triomphent enfin de cette répugnance. De retour à Constantinople, M. le Chevalier de *Mouradgea d'Hohson* se met à la tête des Jacobins apôtres de l'Orient. Il a trouvé lui-même tous ses talens, et tous ses avantages pour son apostolat, dans ce M. *Ruffin*, d'abord enfant de langues à Paris, ensuite associé au *Baron de Tott* en Crimée, attaché à l'ambassade de France à Constantinople, élevé encore à Versailles dans les bureaux de la marine, et enfin Professeur des langues orientales au collége Royal. M. *Ruffin* semble aussi quelque temps honteux de trahir la cause des Rois, à qui il doit, et son éducation, et ses décorations parmi les Chevaliers de Saint Michel ; les mêmes argumens font oublier la cause et les bienfaits

des Rois. M. *Ruffin* devient, à Constantinople, le coapôtre Jacobin de *Mouradgea*. Ils font l'un et l'autre, pour M. *Lesseps*, ce qu'ils ont fait pour eux : reste des compagnons de la *Peyrouse*, ce jeune homme conservoit encore pour Louis XVI les sentimens de la reconnoissance ; les deux amis en font l'associé de leur propagande. Sous la direction de ces trois hommes, une partie des agens subalternes travaille le peuple de Constantinople ; les autres se répandent en Asie, voyagent dans la Perse, dans les Indes ; d'autres encore parcourent, avec les *Droits de l'homme*, les Échelles du Levant, tandis que des Frères, plus anciens dans les mystères, vers le Nil, apprennent à la cour Ottomane ce qu'il doit lui en coûter pour avoir négligé ses premières précautions contre la secte. (*Mém. sur les Jacob. de Constantinople.*)

Jadis, et peu d'années encore avant la Révolution, les Turcs avoient pour les Loges maçonniques toute l'horreur que l'Orient eut pendant tant de siècles pour celle de Manès. La Porte Ottomane n'auroit pas souffert à Jérusalem un seul Religieux François, si elle n'avoit su que leur règle constante étoit de n'admettre à la visite des Lieux Saints dont ils avoient la garde, aucun homme reconnu pour Franc-Maçon. Il existoit même entre la cour de France et le En Afrique

Grand Turc une convention, en vigueur de laquelle le supérieur de ces Religieux pouvoit et devoit renvoyer des Echelles du Levant, tout Consul François qui auroit érigé une Loge maçonnique. Nous savons d'un Religieux actuellement à Londres, et qui a passé sept ans dans cette mission, que l'usage de cette autorité n'étoit pas sans exemple. La Révolution est venue anéantir cette précaution et bien d'autres. Les propagandistes de la secte ont traversé la Méditerranée avec leurs prétendus *Droits de l'homme*; ils ont trouvé pour Frères des commerçans François, qui, sous prétexte de rencontrer par-tout des amis, s'étant fait initier aux mystères, n'avoient pas besoin de Loges pour se reconnoître. Le succès des Frères égaux et libres en France, a enflammé le zèle des Frères égaux et libres en Afrique. Par la manière seule dont les Pentarques ont annoncé l'arrivée de Bonaparte au Grand Caire, il est aisé de voir tout ce qu'avoit fait d'avance l'art des émissaires pour le conquérant de l'Egypte. S'il n'est pas victime de ces mêmes Pentarques, dont la jalousie sacrifia Pichegru; plus heureux que *Brueys*, s'il ne rencontre pas quelque nouveau *Nelson* sur sa route, d'autres Frères l'attendent jusque dans les grandes Indes, où ils font circuler les *Droits de l'homme égal et libre, du peuple législateur et souverain*, en langue

Dans les Indes.

Malabare, et dans tous les idiomes de ces contrées. Le général Anglois, qui prit sur eux Pondichery, trouva dans leurs imprimeries les presses et les caractères qui servoient à répandre chez tous ces peuples, le code de la secte, et toutes ses productions révolutionnaires.

Portées comme la peste sur les aîles des vents, que les légions triomphatrices pénètrent jusques en Amérique : là, sont encore ces apôtres qui ont appris aux Nègres ces mêmes *Droits*, qui les ont sanctionnés, en faisant de la Guadeloupe et de Saint-Domingue, de vastes déserts et le tombeau de leurs propriétaires. Au nord, et chez un peuple encore naissant, ils trouveront des Frères si nombreux, que Philadelphie et Boston ont tremblé de voir *leur Constitution changée pour celle du grand Club.* (Lett. de Boston à l'Auteur.) Si leurs apôtres sont aujourd'hui forcés de se cacher, il n'en est pas moins vrai qu'il y en reste encore assez pour composer ces *sociétés secrètes*, qui, en attendant l'arrivée des Jacobins François, envoient aux Jacobins d'Irlande, leurs contributions, pour aider en Europe la Révolution qu'ils appellent de tous leurs vœux en Amérique. (*Voy. le Rapport du Lord Castelragh sur l'Irlande*, *n.o* 14, *p.* 111.) Les victoires que la secte médite encore, s'expliqueront sur l'autre hémisphère, comme elles s'expliquent sur le nôtre ; et les Etats-Unis

En Amérique.

sauront, que leurs Républiques ne sont pas plus exemptes de la grande conspiration que nos Monarchies d'Europe.

Les triomphes des Frères à Genève, à Venise, en Hollande et à Gênes, nous ont déjà assez appris que les Rois à détrôner ne sont pas le seul objet des complots Jacobins; il n'en faut pas moins que l'univers apprenne encore que Monarchie ou République, il n'est pas un seul Etat qui ne doive marcher du même pas que la secte; qu'il n'est point d'amitié, point d'alliance, point de patience inaltérable qui fléchisse les Frères conjurés.

En Suisse. Vainement les Cantons Helvétiques oublient en quelque sorte la dignité et la valeur de leurs ancêtres; insensibles à l'humiliation de leurs frères dans Aix, au massacre de leurs légions dans Paris, à la violation des traités les plus solennels, jusque sur leur territoire; vainement ils se résignent à supporter tout ce long cours d'outrages, que d'impérieux Consuls daignent assaisonner des promesses d'une paix fraternelle et constante. Elles se sont répétées, ces promesses, tandis que les armées de la secte ont été occupées à porter ailleurs le ravage et la désolation; mais ce temps même n'a pas été perdu pour les adeptes, dans les montagnes de la Suisse. Weishaupt y avoit des Frères, et de nouveaux Illuminés formés à

l'*Université de Gottingue* y arrivoient, tout prêts à suivre les mystères et les complots. *Fehr*, curé de *Nidau* et ensuite de *Bugg*, correspondoit avec les Frères d'Allemagne; et déjà il voyoit arriver le moment où la constitution des *Droits de l'homme* alloit récompenser son zèle, en le donnant pour chef au canton d'*Argau* révolutionné. (*Notes sur la Suisse.*) A la tête des Loges ou des Clubs, Lucerne avoit *Pfiffer*, et Berne *Weiss*; Bâle, le Tribun *Ochs*. Les artifices des Jacobins jetoient dans le Grand Conseil de Berne quatre-vingt-douze de leurs adeptes; le Pentarque *Rewbel* envoyoit de Paris les auxiliaires *Maingaud*, *Mangourit* et *Guyot*; et là encore, comme en Hollande et à Mayence, les *conciliabules*, les *correspondances* applanissoient les voies aux armées. Le sort de la Suisse et la gloire des conquérans devoient être les mêmes. (*Voy. l'Histoire de cette Révolution*, *par M. Mallet du Pan.*)

Cependant il existe encore des Monarchies, même en Europe. Oui, malgré tous les voeux de la secte, il en existe; mais à part le Roi de Danemarck, auprès de qui les Frères trouvent une neutralité trop utile à leur objet pour tenter encore de le détrôner, quel est en Europe celui des Souverains qui n'ait pas eu quelqu'une de leurs conspirations à étouffer? Gustave III de Suède est tombé sous les coups d'*Ankarstroem*; En Suède.

mais Ankarstroem arrive du grand club Parisien; mais ceux même qui cherchent à isoler son forfait, nous parlent des adeptes auxquels il échappa de dire qu'ils savoient d'avance *que Gustave devoit être assassiné, et que l'Europe entière le savoit*. (Hist. de l'assassinat de Gustave, sect. 4.) Quels étoient donc ces hommes si bien instruits dans toute l'Europe, si ce n'est ces adeptes à qui la secte n'avoit pas caché ses dernières résolutions contre un Prince de qui elle n'attendoit ni lenteur ni rétrogradation dans les combats qu'il se disposoit à livrer aux ennemis du Trône? En faisant tomber leurs soupçons sur le Duc de *Sudermanie*, ces mêmes écrivains les appuient sur ce qu'il est *Grand-Maître des Loges Suédoises*, comme d'Orléans l'étoit des Loges Françoises; ils insistent encore sur la multitude et les affreux mystères des Maçons illuminés répandus en Suède. (*Idem.*) N'est-ce pas là nous dire qu'Ankarstroem ne fut que l'instrument de la secte, qui le récompensa de son régicide, en lui décernant des statues au club des Jacobins? Je dirai bientôt comme les adeptes étoient instruits de cet attentat, et on le verra annoncé d'avance assez clairement jusque dans les gazettes; mais en ce moment, voyons la secte transporter ses complots de Stockolm à Saint-Pétersbourg.

Après la mort de Louis XVI, en vain l'Impératrice exigea des François qui se trouvoient alors en Russie, le serment d'adhérer au légitime héritier des Bourbons, de renoncer à toute liaison avec la France, jusqu'à ce que le Trône de Louis XVI fût rétabli. Cette précaution laissa en Russie tous les adeptes, à qui la secte avoit appris à se jouer des sermens (*); ils prêtèrent celui de fidélité au Trône François, pour renverser plus surement celui de Russie. Ici les conjurés avoient à leur tête *Genet*, ci-devant agent de la cour de Versailles, désormais agent des Jacobins. Le zèle avec lequel il s'acquittoit de sa commission, remplissoit déjà Pétersbourg de clubs composés de ces hommes qui, n'ayant point chez eux de domicile, vont jouer tous les rôles de leur industrie dans les capitales étrangères. Coiffeurs, cuisiniers, valets, banqueroutiers,

En Russie.

(*) Les apôtres de Knigge en *Courlande* et en *Livonie*, avoient sans doute étendu leur mission ; au moins ai-je entendu un Russe raconter qu'un de ces grands adeptes, présidoit à une Académie de *Moskou*, composée des enfans de la Noblesse. Tout paroissoit en faire une excellente école, lorsque peu à peu on s'apperçut que les droits de l'homme illuminé par le Jacobinisme, entroient pour beaucoup dans les leçons secrètes du grand Instituteur. Il fallut le renvoyer, pour rendre aux élèves les principes de la religion et de la société.

maîtres de langue Françoise à Saint-Pétersbourg, crocheteurs ou demi-suisses à Paris; tous ces gens-là se préparoient déjà à la révolution des piques. Les plus ardens et les plus astucieux avoient précisément formé leur conciliabule à l'hôtel même du Chevalier *Charles Whitworth*, ambassadeur d'Angleterre. Ils s'y assembloient tous les mois, sous les auspices de trois domestiques François, que les adeptes avoient eu soin de donner à son Excellence pour de bons sujets. Le bruit public enfin, le Chevalier Whitworth lui-même, dénoncèrent le club au Ministre de police. La recherche de ces dignes adeptes et des papiers qu'ils avoient cachés dans les réduits les plus obscurs, manifestèrent l'association formée sur le plan et dans tout l'objet de la secte. A Rome, elle s'étoit aidée d'un ambassadeur du Roi d'Espagne; à Saint-Pétersbourg, elle avoit dans ses secrets le Seigneur de *Bossi*, secrétaire de légation et chargé d'affaires du Roi de Sardaigne. Les adeptes dévoilés furent punis suivant les lois de Russie. La qualité diplomatique de *Bossi* lui épargna, pour quelque temps, la honte d'être chassé comme eux. Mais à peine arrivé sur le Trône, le Czar Paul lui ordonna de quitter Saint-Pétersbourg dans vingt-quatre heures, et de hâter sa sortie de tout l'Empire. (*Extrait d'un Mémoire sur la Russie.*)

Je n'insisterai point sur les travaux de la secte en Pologne. Parmi ces apôtres, je pourrois mentionner ce *Bonneau*, envoyé par les Russes en Sibérie; ce *Duveyrier*, le faiseur de procès-verbaux pour Lafayette, découvert à Copenhague avec une mission fictice pour des achats de blé, avec une mission plus réelle de visiter les Frères de Pologne, de Russie, d'y presser les complots, et d'attenter sur sa route, ajoutent nos Mémoires, aux jours de Monseigneur le Comte d'Artois, comme l'ont fait depuis les Frères Allemands, pour les jours de Louis XVIII. Parmi les compagnons de ce *Duveyrier*, je pourrois nommer un certain *Lamarre*, et ce *Castella*, depuis arrêté et saisi avec *Sémonville*, avec tous les trésors qui devoient donner à la Révolution les Ministres de Constantinople; mais pour faire connoître la multitude des missionnaires que la secte nourrissoit en Pologne, il suffit de mentionner le discours de *Cambon*, du trésorier de la Révolution, avouant qu'il en coûtoit déjà à la France plus de soixante millions, pour aider les Frères à Varsovie. On voit par cet aveu comment la secte emploie les revenus publics, se mettant fort peu en peine de payer en France les dettes de l'intérieur, laissant à ses armées visibles le soin de vivre des contributions levées sur l'ennemi, mais payant largement les armées invisibles des

En Pologne

missionnaires ou agens souterrains, qui préparent les voies à ses triomphes.

On voit encore ici l'importance que les grands acteurs attachoient à leur Révolution sur la Vistule. En effet, maîtres de ces contrées, les Jacobins y tenoient en échec les trois Puissances les plus redoutables de la coalition des Princes, dont cette diversion eût nécessairement affoibi les forces. La liberté et l'égalité passoient plus aisément dans toute la Russie; les Frères Prussiens et Autrichiens se montroient plus hardiment. Déjà tous ces voeux sembloient se remplir; *Kosciusko* avoit mis en insurrection Varsovie, Wilna et Lublin; l'Evêque de cette dernière ville et divers Gentilshommes avoient déjà péri sur un gibet; le malheureux *Poniatowski* avoit inutilement cherché à donner à la Révolution une tournure moins féroce; les derniers jours de la Pologne arrivoient; elle acheva de perdre son Roi et son indépendance. Mon objet n'est point de juger les Puissances qui finissent par se partager toutes ses provinces, mais de montrer la secte par-tout conspiratrice. L'Allemagne, où naquirent ses adeptes les plus profonds, lui doit déjà bien des pertes et des désastres; elle n'est pas au terme que les complots des Frères lui préparent.

En Autriche. Joseph II avoit eu le temps de reconnoître sa déplorable politique; il gémissoit déjà sur son

philosophisme et sur sa détestable politique, qui, tourmentant la foi des Brabançons, manquant aux traités solennels, conduisoit au désespoir des sujets dignes d'un meilleur sort, lorsque le manifeste du *Grand-Orient* vint lui montrer de nouvelles erreurs dans la protection qu'il avoit donnée aux Loges maçonniques. Si j'en crois au *rapport* de *Kleiner*, ou du moins à l'extrait qu'en avoit fait un Seigneur assurément digne de foi, ce fut alors que Joseph II chargea ce *Kleiner* même de s'introduire dans les Loges illuminées, et que par ce moyen il fut instruit des plus profonds mystères de la secte. Il vit ceux des adeptes Suédois tendre absolument au même but que ceux de Weishaupt, et les Loges maçonniques servir d'asile aux uns et aux autres. Je sais d'une personne qui avoit avec lui de fréquens entretiens, que Joseph II fut alors pénétré de dépit de se voir si étrangement trompé par des hommes qu'il avoit favorisés; de reconnoître sur-tout, qu'*au lieu de choisir lui-même ses employés aux charges de l'Etat, c'étoit en effet les initiés à la secte des Illuminés qui dirigeoient son choix*. Il déclara publiquement ne voir plus dans les Franc-Maçons qu'*un corps d'escrocs et de jongleurs*. Il attribuoit même aux arrière-Franc-Maçons la plupart des vols faits sur le trésor de l'Etat. Il étoit résolu à les exclure de tous les emplois civils et militaires.

Il s'indignoit de les voir faire un second Empire dans l'Empire, *Imperium in Imperio.* Il eût dès-lors suivi contre eux tous les mouvemens de son indignation, s'il n'avoit appris que parmi les Maçons se trouvoient plusieurs de ses sujets honnêtes et fidelles, de ceux même qu'il aimoit ou estimoit le plus, tels que le Prince *Lichtenstein.* La plupart de ceux-là renoncèrent aux Loges. Joseph étoit encore tout occupé de leur destruction et de ses regrets sur les terribles erreurs de son philosophisme, lorsqu'une mort prématurée vint terminer son règne.

Léopold son successeur, jaloux de connoître dans ses nouveaux Etats les complots, les forces de la secte, s'en fit plus spécialement instruire par le Professeur *Hoffmann.* Personne en effet n'étoit plus en état de lui donner sur cet objet des instructions exactes. M. *Hoffmann* avoit reçu des adeptes mêmes des lettres qui l'invitoient, avec tous ces éloges que lui donnoit encore la secte, *à consacrer sa plume* à la cause de la Révolution; mais d'un autre côté, divers Maçons, *honteux de s'être laissé séduire par les Illuminés, lui avoient dévoilé des secrets importans*, et s'unissoient à lui pour déjouer la secte. Il avoit appris d'eux « que Mirabeau lui-même avoit déclaré à ses » confidens *qu'il avoit en Allemagne une corres-* » *pondance très-étendue, mais nulle part plus* » *importante*

» *importante qu'à Vienne.* Il savoit que le systême
» de la Révolution embrassoit l'Univers ; que la
» France n'étoit que le *théâtre choisi pour une*
» *première explosion* ; que les propagandistes tra-
» vailloient les peuples sous toutes les zones ;
» que les émissaires étoient répandus dans les
» quatre parties du Monde, et sur-tout dans les
» Capitales. — Qu'ils avoient leurs adhérens, et
» cherchoient à se fortifier spécialement à *Vienne*
» *et dans les Etats Autrichiens.* -- En 1791, il avoit
» lu, et plusieurs autres personnes avoient lu
» comme lui, deux lettres, l'une de Paris, et
» l'autre de Strasbourg, *désignant en chiffres*
» *les noms de sept Commissaires de la propagande*,
» *établis à Vienne*, *et auxquels de nouveaux Com-*
» *missaires devoient s'adresser*, *tant pour la solde*
» *de leurs travaux que pour tous les conseils à*
» *prendre sur leur objet.* — Il avoit vu plusieurs
» de ces *gazettes à la main*, qui, partant de
» Vienne chaque semaine, et remplies d'anec-
» dotes odieuses contre la Cour, de principes et de
» raisonnemens contre le Gouvernement, alloient
» porter tout le poison du Jacobinisme dans les
» villes et les bourgs de l'Empire, et dans les
» pays étrangers, sans que ceux à qui elles s'adres-
» soient eussent jamais souscrit, et sans qu'on
» leur demandât jamais le prix du port ou de la
» souscription. Il avoit même fait passer au Gou-

» vernement quelques-unes de ces lettres. — Il
» avoit dévoilé l'objet des voyages que l'Illuminé
» *Campe* faisoit à Paris, et ses relations avec
» d'Orléans et Mirabeau. — Il savoit encore de
» *science certaine* les projets du Mirabeau Alle-
» mand, » c'est-à-dire de Mauvillon, l'adepte
enrôleur de Mirabeau, et celui-là même qui dans
une lettre interceptée et conservée dans les archi-
ves de Brunswick, écrivoit à l'Illuminé *Cuhn* :
« *Les affaires de la Révolution vont toujours mieux*
» *en France ; j'espère que dans peu d'années cette*
» *flamme prendra aussi par-tout, et que l'embra-*
» *sement deviendra général : alors notre Ordre*
» *pourra faire de grandes choses.* » (Juin 1791.)
M. *Hoffmann*, dis-je, savoit que ce même Mau-
villon « avoit formé un plan très-détaillé pour
» révolutionner toute l'Allemagne ; que ce plan
» envoyé dans la plus grande partie des Loges
» maçonniques, et dans tous les clubs de l'Illu-
» minisme, circuloit dans les mains des émissaires
» et des propagandistes, déjà tout occupés à sou-
» lever le peuple dans les avant-postes, et dans
» toutes les frontières d'Allemagne. » (*Extrait*
de la sect. 19, *avis important d'Hoffmann*, *t.* 1.)
Tandis que ce zélé citoyen dévoiloit ces intrigues
de la secte à Léopold, il correspondoit avec ce
M. Zimmermann de Berne, également révéré des
savans, cher aux bons citoyens, odieux aux

Jacobins illuminés, dont il ne connut les mystères que pour avertir la société de leurs complots. M. Zimmermann, de son côté, rédigeoit pour le même Prince un important Mémoire sur les moyens d'arrêter les progrès de la Révolution. (*Voy. lett. d'Hoffmann dans l'Eudemonia, t. 6, N.° 2.*) Mais les Jacobins étoient eux-mêmes instruits de toute la haine que Léopold leur portoit. Ils savoient que le principal auteur du traité de Pilnitz n'étoit pas moins à craindre pour eux que Gustave; *et ils étoient bien résolus à prouver qu'un Empereur même ne s'opposeroit plus impunément à leurs complots.* (Avis import.)

Au moment où ces deux Souverains faisoient leurs préparatifs, le Roi de Prusse avoit rappelé de Vienne son Ambassadeur, le Baron de *Jacobi Kloest*, que les Frères tenoient pour propice à leur cause. Le Comte de *Haugwits*, plus décidé alors pour le traité de Pilnitz, devoit prendre la place de *Jacobi.* Cette nouvelle fut annoncée par les adeptes nouvellistes de Strasbourg, avec l'apostille suivante: « Les politiques augurent de » là, que l'union établie entre les deux Cours » sera consolidée. Il est certain du moins qu'il » est bon de le faire croire aux François; mais » dans les pays despotiques, dans *les pays où le* » *sort de plusieurs millions d'hommes dépend d'un* » *morceau de pâte, ou de la rupture d'une petite*

» *veine, on ne peut plus compter sur rien.* Quand
» même on supposeroit que la Cour de Prusse
» agît de bonne foi avec celle d'Autriche, ce
» qui est bien difficile à croire; ou celle d'Au-
» triche avec celle de Berlin, ce qui est bien plus
» incroyable encore, *il ne faudroit qu'une indi-*
» *gestion, une goutte de sang extravasé pour rom-*
» *pre cette brillante union.* » Cette apostille du
courrier de Strasbourg, N.° 53, étoit datée *art. Vienne*, 26 *Février* 1792; Léopold mourut empoisonné le premier Mars suivant, et Gustave fut assassiné dans la nuit du 15 au 16 du même mois. (*Voyages de deux François dans le Nord*, *t.* 5, *chap.* 12.)

Le premier soin du jeune Empereur succédant à Léopold, fut de renvoyer tous les cuisiniers Italiens, pour ne pas avoir auprès de lui ceux qui avoient versé à son père le poison, connu sous le nom de *bouillon* de Naples. Héritier des sentimens de Léopold pour la coalition, François II ne s'est pas contenté de montrer son zèle contre la secte, par la valeur qu'il fit paroître dans les armées. Pour attaquer l'Illuminisme jusque dans ses souterrains, en 1794, il fit proposer à la *Diète de Ratisbonne* la suppression de toutes les sociétés secrètes, *de Maçons*, *Rose-Croix*, *Illuminés de toutes les espèces.* Ils avoient auprès de ce premier Conseil de l'Empire Germanique, des adeptes

zélés. Ils opposèrent leurs intrigues à la demande de l'Empereur. Ils prétendirent que le Corps de ces Illuminés n'étoit que ces petites associations de jeunes écoliers, dont on voyoit tant d'exemples dans les Universités protestantes. Ils firent objecter par les Agens de Prusse, de Brunswick et d'Hanovre, que l'Empereur pouvoit défendre ces Loges dans ses propres Etats; ils revendiquèrent pour les autres toute la liberté Germanique.

Tout ce que l'Empereur put obtenir, fut un décret pour l'abolition des corporations d'écoliers. Non-seulement ce décret laissa les grands adeptes en pleine possession de leurs Loges, mais il resta même sans effet sur celles qu'ils avoient introduites dans la plupart des colléges, pour illuminiser l'adolescence (*).

(*) Cette année encore, au mois de Février, les Magistrats d'Iéna ont été obligés de punir une douzaine de ces écoliers, dont la Société, sous le nom d'*Amicistes*, étoit gouvernée par des adeptes. Pour les disposer à tous les mystères de l'Illuminisme, ces Supérieurs secret leur représentoient le serment fait à leur Société comme le plus étroit des engagemens, dont la violation seroit suivie pour eux des plus terribles châtimens.—Ensuite ils leur demandoient s'ils étoient assez éclairés pour croire qu'ils pouvoient, *sans blesser leur conscience*, oublier le serment fait au Supérieur du collége, de n'entrer dans aucune Société secrète. — S'ils se croyoient assez honnêtes pour ne s'en prendre qu'à eux-mêmes, et n'ac-

Tandis que le jeune Empereur s'occupoit à supprimer la secte des complots, elle méditoit celui qui devoit opérer la révolution dans tous les Etats Autrichiens. Elle avoit perdu dans Vienne un de ses grands adeptes, par la mort du Chevalier *de Born*, qui de toutes ses richesses ne laissoit que des dettes immenses, fruit de ses

cuser personne dans le cas où le Magistrat les puniroit d'avoir manqué à cette promesse. — S'ils se croyoient assez de courage *pour rester dans leur Société, quand même on les auroit forcés de l'abjurer !* — L'Illuminé que leur réponse avoit satisfait, leur remettoit le code des *Amicistes;* et ils y lisoient, qu'avec leurs associés ils forment *un Etat dans l'Etat;* qu'ils ont leurs *lois propres*, d'après lesquelles ils jugent des affaires même qui sont *hors de leur cercle*, ce qui exige le plus profond secret; que s'il se trouve plusieurs associés dans une même ville, ils y établiront une Loge, qu'ils y travailleront de tout leur possible à la propagation de leur Société; que s'ils changent de résidence, ce qu'ils ne doivent faire que dans une extrême nécessité, ils correspondront par lettres avec leur Loge, dont le Secrétaire entretiendra la correspondance avec les autres Loges, en leur marquant le nom, les qualités, la patrie des nouveaux reçus; qu'ils obéiront aux Supérieurs de l'ordre; qu'ils secourront les Frères, et procureront leur avancement; qu'enfin ils doivent être prêts à *sacrifier à l'ordre, leur fortune et leur sang.*

Plusieurs de ces jeunes *Amicistes*, dont l'Ordre étoit jusqu'alors considéré comme un des plus innocens, ont refusé de donner la liste des Frères, pour ne les point

largesses envers les Frères propagandistes. Deux adeptes, non moins zélés et plus entreprenans, lui avoient succédé. L'un étoit *Hebenstreit*, lieutenant de place à Vienne même ; l'autre un ex-capucin Croate, nommé *Mehalovich*, que Joseph II avoit eu l'imprudence de defroquer et de revêtir d'une prélature en Hongrie, pour le récompenser de la disposition dans laquelle cet

---

compromettre. Ils ont dit que dans cette liste se trouvoient *des hommes de qualité, d'honneur, des Magistrats et autres gens constitués en dignité.* (Voy. le procès-verbal de ce jugement, ou bien le *Staats und gelehrte zeitung* d'Hambourg, N.° 45, 13 Mars.)

Si l'on veut savoir en quel état les jeunes gens sortent des ces Loges et de ces Colléges, en voici un exemple copié des notes que j'ai reçues d'Allemagne. " Dans le moment où j'écris ceci, (13 Juillet 1794) aux bains qui sont à quatre lieues d'Hanovre, se trouve un jeune homme arrivé ces jours derniers de l'Université d'*Iéna*, où il a fait ses études. C'est le Comte régnant de *Plattemberh*, un des plus riches Seigneurs de l'Allemagne, âgé de 24 ans, né de parens catholiques, et neveu du Ministre Prince de *Caunitz*. En conséquence des études que ce jeune Seigneur a faites à Iéna, il s'habille complètement dans le costume d'un démocrate, et en affecte toute la grossièreté. Il a prétendu que son domestique fût assis à côté de lui à table d'hôte, ce qui lui a été refusé. Ce jeune *Egalité* chante par-tout avec la jeunesse qui se rassemble autour de lui, le *çà-ira* et la chanson Marseilloise. — *Qu'on ne prenne point ceci pour une histo-*

apostat s'étoit présenté à lui, pour seconder toutes ces prétendues réformes dans l'Eglise. A ces deux conjurés s'étoient unis une foule d'autres adeptes, parmi lesquels se distinguoient le Capitaine *Bileck*, professeur de mathématiques à l'académie de Neustadt, le lieutenant *Riedel*, le professeur de philosophie *Brandstæter*, le stupide mais riche marchand *Hackel;* et enfin *Wolstein*, l'un de ces adeptes dont la secte avoit eu l'art

riette, qui ne regarde qu'un individu fou. Sa folie est maintenant la folie régnante parmi les étudians de toutes les Universités d'Allemagne ; et cette folie est le produit de la doctrine qui leur est enseignée par leurs professeurs, sans que les Gouvernemens s'y opposent. „

Par les mêmes notes que j'ai reçues d'un Protestant, on voit que l'Université de *Halle* en Saxe, où la plupart des sujets du Roi de Prusse vont faire leurs études, ne le cède en rien à celle d'*Iéna*. En Avril 1794, les chefs de la commission religionnaire de Berlin, MM. *Hermes* et *Hilmer*, s'avisèrent, par ordre du Roi de Prusse, de visiter à Halle le gymnase luthérien, et de désapprouver bien des choses. Les écoliers les reçurent aux cris de *pereant*, et les forcèrent de s'enfuir au plutôt. Leurs Ministres religieux sont exposés aux mêmes avanies ; ils font aboyer les chiens contre leurs Prédicateurs ; ils se permettent dans leurs Temples ce qu'on ne se permettroit pas dans les rues. " Les *Illuminés divulguent eux-mêmes ces infamies*, pour que les élèves de leurs Sociétés *Amicistes* aient le *courage d'en faire par-tout autant.* „ Ainsi se forme la jeunesse, par-tout où la secte domine.

de faire payer l'apostolat et les voyages par l'Empereur Joseph, sous prétexte des connoissances à acquérir dans l'art vétérinaire, dont cet adepte étoit devenu professeur.

L'importance et le nombre des conjurés peut s'apprécier par le plan même du complot qu'ils avoient tramé en 1795. Leur influence auprès de la Cour leur avoit fourni le moyen de former à Vienne une garnison toute composée de citoyens aisés et honnêtes, peu accoutumés à porter les armes. Ils les avoient choisis dans cette classe, en se munissant des ordres nécessaires pour les forcer à cette espèce de service, sous prétexte des dangers de l'Etat. En alléguant toujours les ordres de l'Empereur, ils les traitoient de la manière la plus dure, pour exciter leur mécontentement, et les trouver tous irrités contre la Cour, au moment de la révolution qu'ils méditoient. La populace étoit à eux, et ils savoient se l'attacher encore davantage, en l'excluant du service militaire, sans pour cela l'exclure des sommes qu'ils distribuoient secrètement aux bandits auxquels l'arsenal devoit s'ouvrir au jour convenu. En ce jour devoit se ménager une émeute générale, pendant laquelle *Hebenstreit*, suivi de quelques légions, devoit s'emparer de la personne de l'Empereur, tandis que d'autres bandes pourroient forcer l'arsenal et prendre

leur poste sur les remparts. Maître de l'Empereur, les conjurés devoient le forcer à signer leur code des *Droits de l'homme*, c'est-à-dire divers Edits déjà tous rédigés, par lesquels les droits des Seigneurs ou des riches se trouvoient abolis, tous les hommes déclarés égaux et libres, sous la Constitution du peuple souverain. Ces Edits devoient être envoyés dans toutes les provinces, au nom de l'Empereur même, comme s'il eût joui de toute sa liberté. Du reste, sa personne devoit paroître respectée, à peu près comme celle de Louis XVI, sous son geolier Lafayette. Il n'est point dit si l'*aqua toffana* devoit être employée à la dose qui hébête ou à celle qui tue; il paroît même que le projet étoit de conserver ce jeune Prince, au moins comme un ôtage; mais dans tous les cas, la liberté ne devoit lui être rendue que lorsque le peuple, accoutumé à la nouvelle égalité et liberté, se trouveroit muni des biens des Seigneurs, et de toute la force nécessaire pour en rendre impossible la restitution, et le retour de l'ancienne Constitution. Tous les moyens préparatoires étoient pris; le catéchisme des *Droits de l'homme* et toutes les brochures incendiaires étoient répandues avec profusion dans les villages et les cabanes. La révolution avoit même ses adeptes femelles, ses dames Staël ou Necker. La Comtesse

de *Marchowich* sur-tout se distinguoit en Hongrie, par son zèle à distribuer le nouveau catéchisme. Le jour fatal étoit sur le point de paroître, quand un événement singulier, que les conjurés n'avoient pas prévu, fit avorter toutes leurs mesures.

En l'absence de *Méhalovich*, un de ses domestiques, s'amusant avec son camarade, s'étoit avisé d'endosser l'habit de Capucin que son maître conservoit dans sa garde-robe, lorsque tout-à-coup *Méhalovich* arriva à la porte de la maison. Le domestique peu accoutumé au froc, et ne pouvant s'en débarrasser assez vîte, envoya son camarade ouvrir la porte, et se cacha sous le lit de son maître. Celui-ci entra accompagné d'*Hebenstreit* et de *Hackel*. Ils se croyoient seuls. Le domestique entendit toute leur conversation. Elle roula toute entière sur le complot qui devoit éclater dans trois jours, *Hebenstreit* renouvela sur son épée le serment des conjurés; *Méhalovich* lui remit, pour l'exécution du projet, cinq cent mille florins, qu'il avoit cachés dans un clavecin. A l'instant où le domestique se retrouva libre, il vola rendre compte aux Ministres de tout ce qu'il venoit d'entendre.

Tous les Conseils tenus sur une découverte de cette importance, les principaux conjurés furent arrêtés la veille du jour même où le complot

devoit éclater. Hebenstreit fut pendu à Vienne, et Méhalovich décapité à Presbourg, avec sept Gentilshommes Hongrois, ses complices. Divers autres furent condamnés, les uns à l'exil, les autres à une prison perpétuelle.

En Prusse. Ainsi que l'Empereur à Vienne, le Roi de Prusse a eu ses conspirations à prévenir à Berlin. Les papiers de l'adepte Niveleur *Leuchsenring*, avoient déjà averti Guillaume III de celle qui se tramoit par les Frères; il s'en préparoit une nouvelle au mois de Novembre 1792. Le signal donné pour l'insurrection, étoit le feu à mettre à deux maisons, dans différents quartiers de la ville. Au jour convenu, ces deux maisons furent réellement incendiées. Mais les Frères s'étoient flattés que la garnison s'y porteroit, suivant l'usage, pour éteindre les flammes et empêcher le désordre. Au moment où elle auroit quitté ses postes, les rebelles devoient s'en emparer et donner l'essor à leurs brigands. Heureusement le Gouverneur, M. le général Mœllendorff, avoit été instruit de ce complot. Il ordonna aux troupes de rester à leurs postes. Les conjurés se voyant prévenus n'osèrent se montrer. Les incendiaires furent saisis, la conspiration avorta, et Guillaume III conserva sa Couronne.

Instruit de l'intention des conjurés, et de tous leurs rapports avec les Jacobins François, ce

Prince eût dû, ce semble, montrer plus de constance dans la coalition des Princes contre la Révolution Françoise. Des jalousies de Cour, des intérêts qui se croisent trop habituellement entre Vienne et Berlin, le décidèrent peut-être à une paix qu'il n'étoit point du tout dans son cœur de faire avec les ennemis de toutes les Puissances ; mais il est difficile aussi de se cacher l'empire que devoient avoir sur ses résolutions ces mêmes hommes dont il détestoit les principes désorganisateurs. On a vu les adeptes de Weishaupt se cacher dans le fond des Loges maçonniques ; on a vu Philon-Knigge annoncer des découvertes merveilleuses qui pouvoient donner à la secte tout l'empire de l'illusion sur les esprits crédules. Malheureusement pour Frédéric-Guillaume III il s'étoit enfoncé dans ces Loges dont les Illuminés, sous le nom de *Rose-Croix*, avoient fait le théâtre de leurs merveilles, c'est-à-dire, celui de leur charlatanisme ; et voici ce que m'ont appris les lettres d'un savant Protestant, qui avoit eu avec sa Majesté Prussienne elle-même de longs entretiens sur la Franc-Maçonnerie. Pour ôter à Guillaume son respect pour l'Ecriture, ces *Rose-Croix* étoient venus à bout de lui faire croire que la Bible et l'Evangile des Chrétiens étoient *défectueux* ; qu'il existoit une doctrine bien supérieure dans les *livres sacrés*

d'Enoch et de Seth, que l'on croyoit perdus, mais dont ils se disoient seuls en possession. Si Guillaume avoit pu être désabusé, il eût cédé aux démonstrations de notre savant, qui l'invita à lire ces prétendus livres d'*Enoch* et de *Seth*, c'est-à-dire, ces apocryphes rapsodies qu'on lui donnoit pour des productions si précieuses, si rares, si secrètes, depuis bien long-temps imprimées dans la *collection* de *Fabricius*. Sa Majesté parut reconnoître la ruse de ces empyriques Mystagogues; mais la curiosité a ses foiblesses. Les hiérophantes *Rose-Croix* l'entraînèrent de nouveau par le charme de leurs prétendues apparitions. La crédulité de Guillaume, en ce genre, étoit si notoire, qu'en 1792 on vendoit à la foire de Leipsic des vestes appelées *du Jésus de Berlin*, (*Berlinische Jésus westen*) en mémoire de ce que les Frères ayant tout-à-coup annoncé l'apparition de *Jésus-Christ*, et Guillaume ayant eu la bonhomie de demander comment il étoit habillé, ils lui avoient répondu: *en veste d'écarlate, avec des revers noirs et des tresses d'or*. Si l'on peut s'en tenir à ce que j'apprends par la même voie, Guillaume méritoit en quelque sorte ces humiliantes mistifications; car le grand empire de ces charlatans sur son esprit, venoit non-seulement de ce qu'ils flattoient ses inclinations pour les absurdités de la magie, mais bien plus encore de ce qu'ils autorisoient son penchant

déréglé pour le sexe, en lui disant savoir que Jésus-Christ lui permettoit d'avoir des douzaines de femmes à la fois.

La plus fameuse de ses courtisanes étoit cette *Riez*, devenue Comtesse de *Lichtenau*. Le procès qu'on lui a intenté eût probablement dévoilé les mystères de l'intelligence qu'on lui suppose avec les Jacobins François, dont on dit qu'elle reçut de si riches présens, et avec *Bischofs-Werder*, qu'on nous dit aujourd'hui occupé de projets bien différens. Nous aurions su comment concilier et cette haine réelle de Guillaume pour le Jacobinisme, et le courage personnel qu'il montroit en combattant contre eux, et cette paix qu'il fit avec eux dans un temps où les armées pouvoient si efficacement contribuer à leur destruction. Mais son successeur a cru signaler sa bonté et sa prudence, en jetant au feu les actes de ce procès, en disant qu'il ne les liroit pas, crainte de voir mêlés dans ces intrigues *des hommes qui pourroient être encore utiles*. D'autres Princes peut-être eussent trouvé plus sage de les lire, pour apprendre à connoître des hommes qui peuvent encore être fort nuisibles. Quoi qu'il en soit du vrai motif qui arrache à l'histoire ce monument, tout nous dit que Frédéric-Guillaume IV a hérité de la haine de son père pour la secte, sans hériter de ses foiblesses et de ses illusions. Les Franc-Maçons

de Berlin ont osé le prier de confirmer leurs Loges par des lettres-patentes ; il les a renvoyés, en leur disant qu'une pareille faveur seroit contraire à ce qu'il doit à ses autres sujets ; qu'ils pouvoient cependant compter sur sa protection, en s'abstenant de tout projet contraire à la tranquillité publique. Cette assurance a été sans doute suivie de la promesse des Franc-Maçons de se montrer toujours fidelles à sa Majesté. Ils faisoient tous les mêmes promesses sous le feu Roi ; et cependant j'ai vu à Londres des Maçons honnêtes alarmés des discours qu'ils avoient entendus dans des Loges Prussiennes, très-peu de temps avant la mort de Guillaume III. D'après leur relation, les propos menaçans de ces Loges ne le cédoient en rien aux propos frénétiques du grand club des Jacobins de Paris. « Quand » serons-nous enfin délivrés du tyran ? Quand » imiterons-nous nos Frères de Paris ? N'est-il » donc pas temps aussi pour nous de nous » montrer enfans de la liberté et de l'égalité, » et vrais Maçons ? » Ces discours, et des expressions plus flétrissantes encore pour le Roi, n'étoient pas dans la bouche d'un seul Frère ; des Loges entières se livroient à cette frénésie dominante, sur-tout dans quelques adeptes plus unis aux François. Voilà ce dont plusieurs Franc-Maçons arrivés de Prusse à Londres, m'ont

assuré devant plusieurs personnes avoir été témoins dans des Loges Prussiennes. Ce n'est pas non plus une circonstance à mépriser dans les dispositions des Frères, que la révolution à laquelle vient de se soumettre la Loge appelée à Berlin *Royal-Yorck*. On sait par les nouvelles publiques, que cette Loge a établi dans son sein *un Directoire, un Sénat des anciens et un Sénat des jeunes; selon le modèle du Gouvernement François actuel.* A quel point cette révolution dans le sein des mystères, annonce-t-elle l'impatience de celle que les Frères et les Pentarques de Paris travaillent à rendre générale? C'est ce qu'il ne m'est pas donné de fixer; mais ce que je sais très-positivement, c'est que les Jacobins de Paris ont ailleurs que dans les Loges leurs troupes auxiliaires. Ils ont aussi leurs Frères envoyés de Paris jusques dans les armées Prussiennes. Ils ont leurs soldats payés, d'un côté, par le Roi de Prusse pour le maintien du Trône, et de l'autre payés par les Pentarques directeurs, pour travailler les régimens Prussiens et leur apprendre à renverser le Trône. La générosité des Jacobins va même à pensionner en France les femmes de ces apôtres déguisés en soldats. Ce que toute l'Europe sait encore en ce moment, c'est que l'adepte Ambassadeur Syeyes est à Berlin. Si jamais sa mission est remplie, ce seront encore

de nouvelles conquêtes à expliquer comme celles de l'Italie. Enfin ce que je sais, c'est que l'Allemagne entière eût cédé depuis long-temps à l'impulsion, si les Illuminés pouvoient y compter autant de triomphes que de complots.

Fatigué de ces trahisons partielles, qui ne livrent à l'ennemi qu'une ville ou une province de l'Empire, le Sénat des adeptes, alors séant à Vienne, avoit, dès l'année 1793, ou formé le projet, ou reçu les ordres nécessaires pour l'exécution d'un projet digéré en trente articles, pour donner à la fois tout l'Empire à la Révolution. Déjà de cette ville étoient parties des lettres affranchies jusqu'à Egra, pour Gotha, Weymar, Dresde, et cent autres villes, fixant au premier Novembre le jour désigné aux Frères pour celui de l'insurrection générale, et invitant tous les Citoyens à se munir en ce grand jour de toutes sortes d'armes, *ne fût-ce que de couteaux*; à se rassembler sur quelques places publiques ou hors des villes; à se donner des chefs et à se diviser par centuries; à courir *s'emparer de la caisse publique, des arsenaux, des magasins à poudre et du Gouvernement*. Conformément au même projet, une *Assemblée Nationale devoit se manifester le même jour dans une ville de l'Empire*, et tous les Frères en insurrection devoient y envoyer leurs députés. Ces lettres couroient déjà l'Empire au mois

d'Octobre ; heureusement il en fut intercepté un assez grand nombre pour faire avorter la conspiration. La secte s'en consola encore, dans l'espoir que les dix années annoncées par *Mauvillon* ne s'écouleroient pas sans que toute l'Allemagne fût révolutionnée. Les adeptes y sont en effet si nombreux, que les délais de cette révolution seroient inconcevables, sans la lenteur d'un peuple naturellement peu susceptible de l'effervescence requise pour les grandes explosions.

Les lettres qu'on reçoit de ces contrées abondent en plaintes sur cette multitude d'Illuminés. Pour expliquer comment ceux des Princes qui les connoissent le mieux, sont cependant réduits à les tolérer, je crois devoir transcrire ici, de mes Mémoires sur l'Allemagne, un article que j'ai vu confirmé par les personnes les mieux instruites, et conçu en ces termes : « Un des » Souverains d'Allemagne qui a le plus d'esprit, » le Duc de Brunswick, a souffert que sous les » auspices de *Campe*, *Mauvillon* et *Trapp*, tous » les trois fameux Illuminés, la capitale de son » pays devînt une école publique d'irréligion et » de Jacobinisme. Cela pourroit faire soupçonner » que ce Prince est lui-même un peu imbu des » principes du Jacobinisme. Mais vraiment on » lui feroit le plus grand tort ; car il ne tolère

» *ces coquins* que pour échapper à leurs com-
» plots. *Si je les éloigne*, dit-il, *qu'arrivera-t-il*,
» *ils iront ailleurs et ils me calomnieront. Il*
» *faudroit qu'il y eût une convention entre tous*
» *les Princes Allemands, pour ne les souffrir*
» *nulle part.* »

En attendant cette convention, il est dans ces contrées d'autres Gouvernemens qui tolèrent jusqu'à l'enseignement public des derniers mystères de l'Illuminisme. « En Saxe, par exemple,
» à *Iéna*, on souffre qu'un professeur enseigne
» à la jeunesse, que *les Gouvernemens sont con-*
» *traires aux lois de la raison et de l'humanité;*
» *et que par conséquent il n'y aura dans vingt,*
» *dans cinquante ou dans cent ans, plus de gou-*
» *vernemens dans le monde.* » (Mémoires sur le Jacobinisme en Allemagne, année 1794.)

On pourroit même dire en quelque sorte : la plupart des Princes Allemands ne veulent pas que les écrivains combattent et cette doctrine et la secte qui la propage. Une société d'hommes très-estimables et très-bons citoyens, autant que l'on peut en juger par leur journal intitulé l'*Eudemonia* (le bon esprit), se consacroit à dévoiler les piéges, les principes et les dangers des *Illuminés*. Il n'est presque pas un seul Prince qui favorise ce journal, et plusieurs l'ont proscrit de leurs États, et y laissent librement circuler

tous ceux des Jacobins. L'*Eudemonia* vient d'être défendu dans les États même de la maison d'Autriche, sous le spécieux prétexte que le but de ce Journal est bon, mais qu'il fait connoître des principes qui ne sont pas assez bien réfutés. La preuve qu'ils le sont beaucoup mieux que les Illuminés ne le voudroient, c'est que leur Patriarche, c'est que leur *Gazette littéraire de Gotha* savoient déjà et publioient la défense, avant que la nouvelle n'en eût encore transpiré à Vienne même. La ruse du prétexte sera moins surprenante, quand on saura que parmi les *Commissaires de la censure*, c'est-à-dire, parmi les juges de ce Journal et de tous les ouvrages publiés à Vienne, se trouvent au moins ces deux Illuminés bien connus, *Sonnenfels* et *Retzer*, qui, très-certainement, pour des livres d'une autre espèce auroient su réclamer la liberté de la presse.

Enfin en Allemagne, il est une autre espèce de Jacobins, qui font aujourd'hui les plus grands progrès. Ceux-ci sont les disciples du Dieu *Kant*, sorti de ses ténèbres et du chaos de ses cathégories, pour nous dévoiler les mystères de son soi-disant Cosmopolitisme. Dans le systême de ce fameux Docteur, 1.° il est *désespérant* de se voir obligé de chercher dans l'*espoir d'un autre monde* le but, la destination de l'*espèce humaine*.

2.° Il n'en est point de l'homme conduit par la raison, comme des bêtes conduites par l'instinct. Celles-ci ont chacune pour but le développement de toutes leurs facultés ; ce but parmi les animaux, est rempli par chaque individu. Parmi les hommes, au contraire, le but est pour l'espèce, non pour l'individu ; car la vie de l'homme est trop courte pour atteindre la perfection, le développement complet de ses facultés. Dans la classe de l'homme, *tous les individus passent et périssent ; l'espèce seule demeure, seule elle est immortelle.* — 3.° Pour l'homme encore, le but de l'espèce ne peut se remplir, c'est-à-dire ses facultés ne peuvent se développer entièrement que dans la société la plus parfaite. 4.° Cette société la plus parfaite seroit une *confédération générale* de tous les peuples, tellement unis entre eux qu'il ne fût plus parlé de dissentions, de jalousies, d'ambition, de guerres. 5.° Des milliers et des milliers d'années s'écouleront peut-être avant l'heureuse période de cette paix perpétuelle ; mais « quelque idée qu'on se fasse du libre exercice » de la volonté, *si est-il certain que les résultats » apparens de cette volonté, les actions des hommes, » sont, ainsi que tous les autres faits de la nature, » déterminés par des lois générales.* » Cette nature marche d'un pas lent, mais certain, à son objet. Les vices, les vertus, les sciences, les dissentions

des hommes, ne sont pour elle que des moyens sûrs et infalllibles, par lesquels elle conduit l'espèce humaine, de génération en génération, à la parfaite civilisation. Tôt ou tard, l'époque de la confédération générale, de la paix perpétuelle, arrivera. Cependant à cette époque même, l'espèce humaine *n'en sera encore qu'à moitié chemin de son perfectionnement.* — Je ne sais pas s'il plaît au Dieu *Kant* de nous dire quelle est l'autre moitié de la route qui reste à parcourir. (*Voyez Idée d'une hist. univ. dans les vues du citoyen du monde, par M. Kant, spectateur du Nord, Avril* 1798.) Mais en attendant, ses disciples en grand nombre nous disent que « l'Europe doit nécessairement se dissoudre en autant de Républiques » qu'il y a maintenant de Monarchies; et qu'alors » seulement le genre humain se montrera dans » toute sa force et sa grandeur; qu'alors on ne » verra plus des êtres incapables à la tête des » Nations; qu'*elles arriveront à ce haut degré de » perfection dans lequel se trouve aujourd'hui la » France, où la naissance n'est plus rien, où l'on » parvient à tout par le génie et les talens.* » (Mém. sur le Jacobinisme en Allemagne.) En attendant encore, d'autres disciples sentent parfaitement ce que c'est que cette autre *moitié* du chemin à parcourir, pour arriver au perfectionnement de l'espèce; et pour ceux-ci, l'homme perfectionné,

c'est l'homme n'ayant plus d'autre maître que lui-même, d'autre loi que sa raison ; c'est l'homme du professeur de *Iéna*, l'homme de Weishaupt et de Babœuf. (*)

Malgré la différence des procédés, il est en effet aisé de voir que le système du Docteur *Kant*, aujourd'hui encore professeur à *Kœnigsberg*, vient ultérieurement se confondre avec celui du Docteur Weishaupt, ci-devant professeur à Ingolstadt. C'est près de l'un et l'autre cette même haine de la Révélation, ce même

---

(*) Je n'ai point eu occasion de lire les ouvrages du Docteur *Kant* en Allemand ; il a plu à M. *Nitsch* d'en publier en Anglois une espèce d'analyse. Ceux qui redouteront de jeter les yeux sur ce vrai chaos de cathégories, peuvent lire le compte qu'en a rendu le *British Critic*, Août 1796. Cette lecture suffira pour juger de l'absurdité des argumens que le Docteur Prussien entasse contre la possibilité même de la Révélation. — M. *Willich* vient aussi se montrer l'émule de M. *Nitsch* pour la gloire du ténébreux Professeur. J'ai vu l'analyse que M. *Willich* nous donne, et les éloges qu'il fait *du projet de paix perpétuelle*. Je ne sais pas pourquoi il se contente de mettre le titre de l'ouvrage qui a le plus de rapport à celui-là, du traité dont j'extrais les principes de *Kant* sur son Cosmopolitisme. Le disciple auroit-il eu peur de mettre un peu trop à découvert l'école de son maître, et d'apprendre franchement aux Anglois à quoi doit aboutir tout ce système de Cosmopolitisme, de *paix perpétuelle*?

esprit d'impiété, qui ne peut souffrir l'idée d'un monde à venir, où toutes les énigmes de celui-ci se résolvent par la sagesse et la justice du Créateur, où le grand objet de chaque homme et de tout le genre humain, se dévoile au tribunal d'un Dieu vengeur et rémunérateur. C'est dans *Kant* et *Weishaupt* la même prétention au génie, punie par le délire de leurs suppositions également gratuites et absurdes, qui ne laissent à la génération présente, pour toute consolation de tous ses désastres, que le règne imaginaire de ces Cosmopolites, dont il leur plaît de voir la terre se peupler au bout des milliers et des milliers d'années. C'est dans l'un et l'autre, la même hypocrisie de sensibilité et de vertu, cherchant à se cacher que tout individu persuadé que la nature n'a point d'objet sur lui, ne lui a point donné de but fixe et personnel, s'en fera bientôt un à lui-même, suivant son intérêt ou ses plaisirs, et se mettra fort peu en peine de ces Cosmopolites à venir, de leur paix perpétuelle, et d'un bonheur qui ne doit luire que vingt ou trente siècles après sa mort. C'est la même ineptie d'un fatalisme qui nous montre par-tout une nature faisant toujours ce qu'elle veut, malgré toutes nos volontés, dominant toutes nos actions par ses *lois générales*; qui ne s'en plaint pas moins de nos lenteurs à seconder le grand objet de la

nature, comme si nous étions libres de hâter ou de retarder par nos actions tous ses projets. Toute la différence que je vois ici entre ces deux héros du Jacobinisme Tudesque, c'est que l'un, au milieu de son école de Kœnigsberg, s'enveloppe de tous les dehors pacifiques, tandis que l'autre, dans ses mystères, presse et anime ses adeptes, souffle son enthousiasme et ses fureurs à ses Epoptes, en leur montrant le jour où il faudra recourir aux moyens de la force, subjuguer et étouffer tout ce qui leur résiste. Mais la pacifique divinité de *Kant* n'en inspire pas moins dans les écoles, le vœu de ce grand jour où les hommes de la liberté et de l'égalité domineront. Ses collègues dans les Universités, ne répètent pas tous les mêmes principes avec le même sens froid. Les disciples s'échauffent, les Jacobins sourient ; et à mesure que le système s'étend, les élèves de l'une et l'autre école s'unissent, forment leurs alliances souterraines. Sous prétexte de cette paix perpétuelle qui attend les générations futures, ceux-là ont commencé par déclarer et faire à l'Univers une guerre de cannibales ; et de ceux-ci à peine en est-il un qui ne soit prêt à livrer sa patrie, ses lois et ses concitoyens, pour hâter l'empire de leurs Cosmopolites, annoncé par l'oracle de *Kant* ou celui de l'*Homme-Roi*, prédit par le hiérophante Weishaupt.

Tel est aujourd'hui l'état de la secte en Allemagne. Elle est dans les Clubs, dans les Loges, dans les Sociétés littéraires, dans les Bureaux des Dicastères, et dans le sein même des Princes. Elle y varie ses formes et ses noms; mais sous tous les noms et toutes les formes possibles, elle tient ces malheureuses contrées sous la trame d'une conspiration habituelle. Tous les Trônes y sont sur un volcan, dont les feux n'attendent, pour éclater, que le moment propice à l'explosion.

La secte en Angleterre.

Pourquoi ne m'est-il pas donné d'annoncer que la secte conspiratrice a au moins respecté celle des Nations qui, le plus sagement contente de ses lois, devoit aussi se montrer la plus constante à repousser les mystères et les complots désorganisateurs? Mais l'adepte *Rœntgen*, Ministre de *Petkun*, envoyé à Londres, sous les auspices d'un grand Prince, n'est pas le seul apôtre de Weishaupt qui ait traversé l'Océan pour illuminiser l'Angleterre. Au seul nom de *Xavier Zwack*, on s'est ressouvenu à Oxford du séjour que ce digne élève du Fondateur étoit venu y faire pendant un an entier, après sa fuite de Bavière. L'exactitude de son signalement, tel que je l'ai traduit des écrits originaux, n'a pas permis de méconnoître le vrai *Caton* de l'Ordre. On a conçu alors quel étoit son véritable objet,

lorsqu'il disoit n'être venu dans cette ville que pour s'instruire dans sa fameuse école. Mais le temps et le lieu étoient peu propices à une mission, à des principes qui ne devoient aboutir qu'à lui concilier le plus juste mépris de la part des Docteurs. Celui qui lui avoit confié quelques découvertes, l'astronome *Hornsby* n'en a pas moins conçu comment l'adepte *Zwack* avoit pu les publier en Allemagne, comme le fruit de son propre génie, et comment, dédaigné par l'Université, il avoit évité de s'y montrer de nouveau, quoiqu'il n'en fût parti qu'en annonçant son retour pour l'année suivante. D'autres apôtres sont venus suppléer à sa mission ; et notre zèle pour la vérité, notre reconnoissance pour une Nation à qui nous devons un asile, nous obligent de l'avertir que cette mission des enfans de Weishaupt, n'a pas été absolument sans fruit pour les adeptes.

Quand M. Robison a imprimé qu'il existoit en Angleterre des Loges maçonniques, souillées par la présence et la fraternité des Illuminés Bavarois, l'honneur patriotique s'est récrié ; des hommes qui se font une espèce de tribunal sur l'opinion publique, ont cru avoir le droit de sommer ce respectable écrivain de produire ses preuves. Je ne sais point quelle a été la réponse de M. Robison ; je sais seulement qu'il auroit pu leur dire : lorsque

les personnes constituées en autorité voudront m'interroger, je suis prêt à répondre. Je répondrois aussi à ceux qui, sans autorité, me demandent ces preuves ; mais il en est que les circonstances peuvent empêcher de rendre publiques. Il en est qu'il suffit de dévoiler au Ministère, à cause des précautions à prendre pour déjouer la secte. Il en est même qui sont démonstratives pour un auteur, par une multitude d'incidens qui les rendent évidentes pour lui, sans que pourtant il puisse les appuyer de ce qui est requis pour les rendre légales.

Je fais ces observations avec d'autant plus de fondement, que très-certainement les Ministres ont entre les mains des preuves compétentes, que leur sagesse cependant ne permet pas de rendre publiques. Je les fais, parce que M. Robison nous en a dit au moins assez dans son appendice et dans ses notes, pour persuader qu'il est suffisamment instruit, quand il annonce l'intrusion des Illuminés dans quelques Loges Angloises et Écossoises, sans se croire obligé de désigner ces Loges ou sans pouvoir même les spécifier. Mais il n'a pas voulu sans doute s'exposer au sort du célèbre chevalier Zimmermann, que tout le monde sait avoir été, dans de pareilles circonstances, la victime de l'Illuminé Knigge, non assurément que celui-ci fût accusé innocemment,

mais parce qu'il manquoit alors contre lui une de ces preuves qu'on appelle légales ; parce qu'il n'étoit pas alors assez facile de démontrer légalement que *Philon* et *Knigge* n'étoient que deux noms du même homme ; ce qui est aujourd'hui si évident par ses ouvrages mêmes et par ceux des adeptes. Il seroit à souhaiter que les mêmes hommes qui se sont permis de traiter M. Robison de calomniateur, eussent réfléchi que la secte a bien des moyens pour influencer de pareils jugemens ; qu'il est dans ses lois de perdre dans l'opinion publique les écrivains de mérite qu'elle ne peut attirer dans ses piéges ; que M. Robison est très-certainement un de ceux qui ont à ce titre un vrai droit à sa haine. J'ajoute volontiers : il seroit à souhaiter que M. Robison eût pu répondre, en publiant toutes ses preuves ; je suis très-convaincu que ceux-là même qui se sont permis de le juger d'une manière si incompétente et si outrageante, lui auroient voté des remercîmens pour le service qu'il a rendu à sa patrie, dont le zèle est sans doute dans leur cœur comme dans le sien même, mais dont ils n'ont pas pu connoître les dangers comme lui.

Malgré l'opposition qui se trouve entre ce respectable Auteur et moi, sur quelques articles, et spécialement sur la Religion catho-

lique (*) et sur les Jésuites, dont il eût parlé bien différemment, s'il eût eu comme nous sous les yeux la preuve que toute l'histoire de leur Maçonnerie n'est qu'une fiction et une ruse dont les Illuminés se sont servis pour duper les Maçons, et détourner des vrais conjurés l'attention du public; malgré cette opposition, je ne cesserai

(*) Je ne pense à rien moins ici qu'à répondre aux préjugés religieux de certains écrivains contre les Catholiques; mais que font à la Révolution Françoise la confession, les vœux monastiques, les indulgences, la juridiction purement spirituelle du Pape, et autres articles de cette nature? La preuve que tous ces objets-là sont bien loin de contribuer à cette Révolution, c'est que les Jacobins n'épargnent rien pour les détruire. Dans un livre contre ces Jacobins, à quel propos allez-vous donc exhaler l'humeur que notre symbole vous inspire? Je pourrois dire à bien des auteurs coupables de cette imprudence: commencez au moins, Messieurs, par mieux connoître notre foi; et dans l'occasion vous verrez si nous savons la défendre. Je pourrois dire à d'autres: laissez-nous à nous-mêmes le soin d'exposer ce que nous croyons ou ce que nous ne croyons pas. Vos justifications mêmes en ce genre peuvent nous être à charge, malgré toutes vos bonnes intentions. M. Robison croit très-certainement avoir parlé en faveur de l'Église de France, lorsqu'il nous dit que cette Église s'étoit depuis long-tems mise dans l'indépendance de la Cour de Rome. Si par la Cour de Rome, il entend une domination temporelle du Pape, l'Église de France n'a jamais eu la peine de

point de dire qu'il a mérité la reconnoissance de ses compatriotes, en leur montrant la monstrueuse secte qui ne les comprend pas moins que les autres Nations dans ses complots. J'applaudirai toujours à la justice de sa cause, à l'ardeur de son zèle et à la droiture de ses intentions. En attendant qu'il croie pouvoir

---

s'y soustraire ; elle ne l'a jamais reconnue. S'il entend la juridiction purement spirituelle du Pape, nos Évêques, et tout notre Clergé, et tous nos Catholiques François sont loin de vouloir s'y soustraire. Tous croient encore ce qu'ils ont toujours cru, que le Pape successeur de St. Pierre a sur l'Église de France, comme sur toutes les autres, les droits du premier des Pasteurs. Tous savent que cette juridiction du Souverain Pontife tient à notre symbole, comme une partie essentielle de la Hiérarchie établie par Jésus-Christ. Mais tous savent aussi que cette juridiction du Pape, comme celle de tout Évêque, de tout Pasteur n'est nullement un royaume de ce monde, qu'elle nous laisse tous nos devoirs envers les Souverains, et qu'elle ne peut en aucun sens nous dispenser de la fidélité, de la soumission aux lois de l'État. — Je proteste donc hautement contre ceux, qui de mon estime pour M. Robison croiroient pouvoir conclure que mes éloges tombent aussi sur les parties de son ouvrage auxquelles ma foi me défend de souscrire. — Je profite de cette occasion pour observer que, lorsqu'il s'agit de la Révolution, Protestans et Catholiques, tous doivent faire cause commune, et laisser là les préjugés religieux des

développer

développer ses preuves sur ce qu'il dit de l'Illuminisme de certaines Loges maçonniques Angloises, je dirai au moins une partie des miennes.

Il est en Angleterre deux hommes que je sais avoir été recherchés par les Apôtres illuminés. L'un est un très-honnête Officier de marine, qui conserve contre eux toute l'indignation dont un

---

uns contre les autres, puisque l'impiété des Jacobins ne veut du symbole ni des uns ni des autres. D'ailleurs chaque parti a presque également perdu le droit de se louer plus que les autres sur la Révolution. Weishaupt et Caton-Swack sont des Catholiques apostats; Philon-Knigge et Nicolaï sont des Protestans apostats; Thom-Payne est un Anglican apostat. En France les Bourgeois catholiques de Paris, les Bourgeois calvinistes de Nîmes; en Irlande une partie de la populace catholique dans les armées des révolutionnaires, et leurs chefs protestans; des Illuminés sortis en Allemagne d'une Université catholique, et toutes les Universités luthériennes se remplissant de Professeurs illuminés; tout cela devroit bien mettre fin aux reproches mutuels. Je trouve sur cet objet beaucoup plus de sagesse dans les Allemands luthériens ou calvinistes avec qui je corresponds. Ils n'épargnent pas plus les uns que les autres; et ce sont eux-mêmes qui souvent me font observer la mutitude des hommes de leur communion, devenus illuminés. Ils voient le Jacobinisme combattant toutes les communions; et ils ont raison de vouloir que toutes oublient leurs reproches mutuels pour se réunir contre les Jacobins.

cœur honnête est susceptible, et que le sien conçut, lorsqu'il se vit atrocement dupé par un Frère insinuant qui, sous prétexte de dévoiler les mystères maçonniques, l'entraînoit dans ceux de Weishaupt. L'autre est un homme de mérite, qui auroit pu en savoir davantage s'il n'avoit pas trahi sa vraie façon de penser, mais dont les lettres me répondent au moins de la vérité des faits suivans.

Parmi les livres qui nous montrent le mieux la multitude des Loges illuminisées, parmi ceux même que les Frères Enrôleurs donnent à leurs Candidats d'un certain rang, il en est un qui a pour titre, *Les Paragraphes.* On voit dans cette production cet adepte, grand voyageur, du même nom que le chevalier Zimmermann, tout glorieux d'avoir fait en Angleterre ce qu'il a fait en Italie et en Hongrie, d'avoir conquis à son Illuminisme plusieurs Loges de Franc-Maçons Anglois. Dans quelques-unes de ces Loges, l'Illuminisme fut très-bien accueilli; mais sur cinq dont l'auteur de la lettre est certain, il en est deux qui bientôt renoncèrent aux mystères de Weishaupt; les autres trois les conservent encore.

Un nouvel apôtre dans Londres succédant à *Zimmermann*, est celui qui étoit venu en Angleterre sous le nom du Docteur *Ibiken*, nom supposé peut-être, tels que les Frères voyageurs

ont soin d'en emprunter suivant les circonstances. Quoi qu'il en soit, ce Docteur se disant *Ibiken*, émissaire des Loges éclectiques de l'Illuminisme, commença par s'unir à quelques Quakers; il fut ensuite reçu dans quelques Loges; il y introduisit les moyens préparatoires, et finit par illuminiser complètement quelques-uns des Frères dupes. Il se vantoit aussi de bien des succès en Irlande et en Angleterre; il annonçoit à ses élèves que bientôt il se feroit dans leur pitoyable et mesquine Franc-Maçonnerie, une grande révolution. — Ceux à qui ce langage étoit inintelligible, me disent l'avoir parfaitement compris, depuis que j'ai publié le code de la Secte. — Ils ont perdu de vue le Docteur *Ibiken*. La vigilance du Ministère l'a averti d'aller porter ses mystères ailleurs.

Peu de temps après cet *Ibiken*, parut encore en Angleterre un quatrième émissaire se disant Alsacien, et ci-devant aumônier dans la Marine Françoise. Celui-ci arrivoit d'Amérique, sous le nom de *Réginhard*. Il s'attendoit à être bien accueilli de quelques Loges Angloises en correspondance avec celles qu'il avoit laissées à Boston, et qui, disoit-il, avoient fait de grands progrès depuis leur union avec les Frères débarqués de France en Amérique. Ce *Réginhard* paroissoit moins zélé que les autres apôtres; il

ne cachoit pas même la répugnance qu'il avoit pour une mission qu'il disoit lui-même peu d'accord avec son état. Et c'est de lui sur-tout que l'auteur de la lettre qui me fournit ces détails, apprit à connoître l'existence de l'Illuminisme sur les bords de la Tamise.

En voilà bien assez pour prouver que les Illuminés n'ont pas laissé leurs émissaires oublier l'Angleterre. Je dirai même plus ; malgré l'honorable exception que j'ai faite pour les Loges Angloises, je ne suis plus surpris de voir l'Illuminisme accueilli par un certain nombre de leurs adeptes. Et c'est ici sur-tout que je crois devoir répéter que dans cette exception je ne comprends que cette espèce de Franc-Maçonnerie que j'ai appelée *Nationale*, celle qui se réduit aux trois premiers grades. Dès la première édition de mon second volume, j'aurois eu l'attention de borner plus expressément cette exception, si j'avois eu connoissance d'une brochure intitulée, *Free Masonry, a word to the wise!* Je vois ici les Frères Anglois se plaindre eux-mêmes de l'introduction d'une foule de grades dont il est du *devoir du Gouvernement* de réprimer l'immoralité, l'impiété, celle en particulier des *Rose-Croix*. (pag. 9.) Et je crois l'avoir prouvé : du système des *arrière-Rose-Croix* à celui de Weishaupt, le passage est aisé.

Il existe une autre production imprimée, il y a cinquante ans, sous ce titre, *De l'origine des Franc-Maçons et de leur doctrine*. Cet ouvrage m'eût été bien utile, si je l'avois connu plutôt. Qu'on ne m'accuse plus d'avoir été le premier à dévoiler qu'une *égalité* et une *liberté* impies et désorganisatrices étoient le grand secret des arrière-Loges. L'auteur de cet ouvrage l'annonçoit tout aussi positivement que moi, et le démontroit dès-lors très-clairement, en suivant pas à pas les grades de la Maçonnerie Ecossoise, tels qu'ils existoient alors. Le temps a pu changer leur forme ; mais très-certainement la multitude des grades mêmes appelés *philosophiques*, n'a rien ajouté à l'esprit du système qui alors se dévoiloit dans la Loge des Frères appelés *Architectes Ecossois*. Les Maçons de ce grade ne valent pas mieux que nos Illuminés. On ne sauroit croire combien ils sont rusés. Puisqu'ils sont encore répandus en Angleterre et en Ecosse, il est encore temps d'en dire un mot pour éveiller sur eux l'attention du Gouvernement. Mais passons tout de suite à leurs derniers mystères.

« Lorsqu'un candidat se présente pour être reçu » *Architecte Ecossois*, le portier (Frère Terrible) » lui demande s'il a vocation *à la liberté*, *à* » *l'égalité*, *à l'obéissance*, *au courage et à la fer-* » *meté*. » Quand il a répondu qu'oui, il est

introduit dans la salle. « La planche, tracée sur » le plancher, ne représente plus ici le temple de » Salomon, mais les cinq animaux suivans; un » *renard*, un *singe*, un *lion*, un *pélican* et une » *colombe.* » Après les signes et le mot du guet *Adonaï* donnés au candidat, l'orateur commence un discours énigmatique, dont voici une partie : « *La finesse*, *la dissimulation*, *le courage*, l'amour, » la douceur, la ruse, l'imitation, la fureur, » la piété, la tranquillité, la malice, la bouf- » fonnerie, la cruauté, la bonté et l'amitié sont » une même chose, se font dans une même » chose. Elles séduisent, inspirent de la joie » et causent de la tristesse, procurent de l'avan- » tage et des jours sereins. Il y a cinq de ces » choses, et cependant elles n'en font qu'une. » Bientôt, bientôt, bientôt, par celui qui est, » qui sera, et qui a été, etc.

» Le reste du discours est dans le même goût. » Quelque obscures que ces choses paroissent, » elles ne laissent pas d'être fort claires, si l'on » fait attention aux figures qui désignent le ca- » ractère des Franc-Maçons. *La finesse du renard* » *est donc celle sous laquelle l'Ordre cache son but.* » *L'imitation du singe*, *cette souplesse d'esprit*, » *cette adresse avec laquelle les Franc Maçons s'ac-* » *commodent aux divers talens et au goût des aspi-* » *rans*... *Le lion marque la force et le courage de ceux*

» *qui composent la société... Le pélican est un em-*
» *blême de la tendresse qui règne parmi les Frères...*
» *L'humeur paisible de la colombe représente la paix*
» *de l'âge d'or, ou bien ces jours sereins que les*
» *Franc-Maçons promettent à l'Univers.* »

L'auteur qui nous fournit ces instructions, a long-temps vécu avec les Franc-Maçons de cette espèce; il s'est souvent trouvé dans leurs Loges, dans leurs conseils, leurs délibérations sur les moyens de remplir leurs projets, et il ajoute:
« Lorsqu'on procède à l'initiation d'un candidat
» Ecossois, il n'est pas de règle qui oblige de lui
» faire connoître, à l'instant de sa réception,
» l'objet de la société en termes clairs, mais seu-
» lement en termes insuffisans, pour lui donner
» tout-à-fait à entendre la morale et la politique
» qui sont universellement reçues. Le soir de sa
» réception on ne lui dit autre chose, sinon
» que la *liberté* et l'*égalité* entre les Frères sont
» l'unique but de la société. — Mais si l'Archi-
» tecte reçu donne des marques d'une parfaite
» docilité pour le but de la société, alors *on lui*
» *découvre le dessous des cartes, ou plutôt l'objet*
» *capital de la société, qui est de réduire tous les*
» *hommes à une égalité réciproque, et de donner*
» *au genre humain la liberté naturelle. Enfin, après*
» *quelques jours d'assemblées, ils disent ouvertement*
» *que l'expression de rendre tous les hommes égaux*

» *entre eux, et le genre humain libre, comprend*
» *indistinctement toutes les personnes, de quelque*
» *qualité et condition qu'elles puissent être, sans*
» *même en exclure les Magistrats, les grands et les*
» *petits.* » (De l'origine des Franc-Maçons, grade d'Architecte.)

Les cérémonies, le catéchisme de ce grade viennent parfaitement à l'appui de ces explications. En un mot, tout y montre si bien l'objet de ces derniers mystères dans l'égalité et la liberté, que l'auteur croit pouvoir attribuer l'origine, ou du moins la restauration de la Franc-Maçonnerie à Cromwel et à ses Indépendans. Il s'en seroit tenu à la restauration, s'il eût connu au moins le manuscrit d'Oxford. Il résulte toujours de cet ouvrage des conséquences importantes, les unes pour l'histoire de la Franc-Maçonnerie, et les autres pour le Gouvernement. Il est d'abord aisé d'en conclure que les mystères désorganisateurs des arrière-Loges sont au moins antérieurs à l'empire des Sophistes François. Ceux-ci leur ont donné sans doute leur tournure; ils ont multiplié et varié les grades à leur manière; mais leurs principes étoient dans les Loges long-temps avant Voltaire. Les *Kadosch* mêmes étoient d'avance dans le Franc-Maçon *Architecte Ecossois*. Quand on demande à celui-ci dans son catéchisme comment il s'appelle, il répond, *rusé et simple*; le *Kadosch*

peut répondre, *hardi et impatient*. La différence est dans le caractère et non dans les systêmes. Ce grade d'*Architecte Ecossois* nous explique encore d'où vient cet ascendant des Loges Ecossoises, et pourquoi les autres, dans les divers Empires, sont si jalouses de correspondre avec la Mère-Loge, dite d'*Héredom de Kilvinning, en Ecosse*. C'est là que les fameux *Architectes de l'égalité et de la liberté* sont toujours supposés être dépositaires des derniers mystères. C'est là aussi que, malgré l'influence du *Grand-Orient de Paris*, aimoient à s'affilier nombre de Loges Françoises, de Marseille, par exemple, d'Avignon, de Lyon, de Rouen, et bien d'autres (*).

(*) J'ai entre les mains l'original de patentes, donnant à un Frère Maçon le pouvoir d'ériger des Loges sous la dépendance de celle de Rouen. Auprès de celle-ci réside un Provincial Maçonnique, avec le droit de juger les procès ou dissentions des Loges qui constituent sa province; mais lorsqu'il s'agit d'affaires importantes et majeures, c'est à la Loge d'Héredom qu'est réservé le droit de prononcer. Voilà bien ce que l'Empereur eût appelé un *empire dans l'empire*, ou plutôt un *empire dans tous les empires*. Observez que *héredom* (*harodim*), suivant les Frères, est un mot hébreu signifiant *chefs*, *gouverneurs*. Notez encore qu'il existe un grade appelé *grand Architecte*, tout différent de celui que je viens de décrire. La multitude de ces grades ne sert qu'à mieux cacher l'objet.

Enfin ce que la découverte de ce même grade d'Architecte Ecossois nous dit d'intéressant pour les Gouvernemens, sur-tout pour l'Angleterre, ce sont les dangers d'un Etat dans lequel, parmi tous ces Frères d'une innocente égalité, il en existe toujours un nombre suffisant pour transmettre les derniers mystères de la secte.

Malgré tout le secret que savent observer entre eux cette espèce d'adepte, qui ne voit pas que leur existence est une perpétuelle conspiration contre l'Etat? Et comment s'étonner que les Illuminés arrivés dans ces contrées y aient trouvé des hommes tout disposés à fraterniser avec eux, à réunir leurs complots et leurs moyens? Quelque exempte que soit de ces complots la très-grande partie des Maçons Anglois, n'en est-ce pas assez pour voir que le fléau peut encore sortir de leurs Loges, et que la présence des bons n'y a long-temps servi qu'à couvrir les projets des méchans? Qu'on ne me dise pas au contraire que les bons empêchent les mauvais d'agiter leurs complots; car il est des rendez-vous où ceux-ci savent exclure les autres, quoiqu'une même Loge serve d'asile général. Il est même aujourd'hui, et je sais les personnes qui en ont instruit le Ministère, il est des Loges maçonniques qui, suivant l'expression d'un des Frères qui les fréquentoit encore il y a peu de

mois, n'admettent point de ceux qu'ils appellent *Aristocrates ; pas un seul.* On entend ce langage ; et combien de mystères n'explique-t-il pas ? Il est même des Loges dont l'entrée est un vrai labyrinthe. Les adeptes n'en sortent jamais par la même maison par laquelle ils y sont arrivés. Souvent, pour échapper aux recherches de l'autorité publique, ils prendront en sortant un costume, un habit différent de celui qu'ils avoient en y entrant.

Mais quand la secte n'auroit pas ces ressources dans certaines Loges Angloises, Chauvelin et Vander Noot, en quittant Londres, ont su laisser d'autres agens (*). Le danger général se connoît par des faits particuliers ; qu'on ne s'étonne donc pas de me voir entrer dans les détails suivans sur la conduite de la secte et des

(*) A l'occasion de ce *Chauvelin*, j'observerai qu'un des caractères particuliers au Jacobinisme, c'est de changer les Ambassadeurs en chefs de conjurés. La Hollande, l'Autriche, l'Italie, la Suisse, Constantinople l'ont éprouvé successivement. Quant à l'Angleterre, elle en a eu la preuve non-seulement à Londres, mais dans ses possessions d'Amérique. Le 21 Juillet 1797, le Juri de *Quebec* condamna à mort le nommé *David Léan*, accusé et convaincu d'avoir parcouru le Canada en émissaire déguisé en marchand, et dans le fond tramant une conspiration qui devoit livrer aux Jacobins toute la

émissaires du Jacobinisme en Angleterre. De tout ce qui menace une nation de bienfaiteurs, rien n'est indifférent à la reconnoissance.

Dès la première année de l'émigration, honoré des bontés de M. Burke, je servis d'introducteur à un homme chargé de prendre ses avis sur l'usage à faire d'une lettre écrite à *Manuel*, alors le Roberspierre dominant à la Commune de Paris, au grand club des Jacobins, et avec *Tallien*, l'ordonnateur des massacres de Septembre. Cette lettre avoit été écrite pour un Seigneur François, qui, voulant repasser pour quelque temps en France, avoit cru devoir se faire recommander par un Jacobin au grand Ordonnateur. L'épouse de ce Seigneur suspecta la recommandation et la décacheta. La lettre commençoit en effet par une espèce de recommandation, mais elle finissoit

---

Colonie. Déjà il avoit pris toutes les précautions de la secte. Il s'étoit uni des Frères liés par le serment ordinaire du plus profond secret. L'usage des piques et des autres armes à fournir à la populace, n'avoit pas été oublié. Les Frères de Quebec et de Montréal devoient, au printemps suivant, se trouver prêts à seconder une flotte et dix mille soldats envoyés par les tyrans de France. En remontant à la source du complot, il fut démontré qu'il avoit été tramé à *Philadelphie*, et que *David Léan* n'étoit que l'émissaire du sieur *Adet*, alors Ministre des Pentarques auprès des Etats-Unis.

par *Manuel*, qu'au reste ledit Seigneur n'étoit qu'un franc Aristocrate dont il falloit se défaire par les piques ou par la Guillotine, pour l'empêcher de revenir à Londres. Entre ces deux articles, étoit le compte rendu à *Manuel* de l'état des Frères émissaires à Londres. On y lisoit entre autres, que leur dernière assemblée secrète avoit été de *cinq cents*; qu'ils étoient tous remplis d'ardeur; que leur nombre s'augmentoit chaque jour, et que tout annonçoit les plus grandes dispositions pour arborer la cocarde révolutionnaire. Il n'y avoit pas à délibérer sur cette lettre; elle fut mise sous les yeux du Ministre.

Malgré les précautions que la sagesse put suggérer, au lieu de diminuer, les émissaires de la secte ne firent qu'augmenter à Londres. Bientôt elle y en eut plus de quinze cents, de ceux même qu'on peut appeler la légion de *Jourdan coupe-tête*. Il se trouvoit alors en Angleterre deux hommes élevés à tout l'art de la police Parisienne, auxquels les Ministres Anglois s'adressèrent pour distinguer les émigrés honnêtes de ces nouveaux venus. Il fut constaté que ceux-ci étoient l'élite des brigands de toutes les Nations, et sur-tout des bandits détenus autrefois à Bicêtre, ou bien aux Galères, ou même condamnés au dernier supplice, mais dont Necker, d'Orléans et Mirabeau avoient fait les grands instrumens de la Révo-

lution, et que leurs successeurs au grand club envoyoient préparer les voies en Angleterre. C'est sur-tout à cette découverte que sont dues les sages précautions du bill relatif aux étrangers.

Mais la secte est constante ; elle frémit depuis long-temps sur les barrières que lui oppose l'Angleterre. A Londres, à Edimbourg et à Dublin, elle a aussi les Frères nationaux, les sociétés conspiratrices et correspondantes. A Londres même, elle a jusqu'à ces Frères dupes au plus haut de l'Aristocratie, saluant dans leurs orgies *le peuple souverain*, tandis que dans leurs antres d'autres Frères méditent comment ils s'y prendront pour mettre à la réquisition du peuple *souverain* les possessions des Frères Lords, les trésors de la banque, les magasins du riche commerçant. Là aussi, d'autres Frères délibèrent comment, sous l'appât d'une réforme à faire dans la Constitution Britannique, ils y suppléeront par la Constitution de Thom. Payne, de Syeyes, des Pentarques ; par celle des massacres, des exils, des déportations, des déprédations, de tous les fruits de l'arbre de la liberté et de l'égalité. Là aussi, d'autres Frères instruisent les adeptes dans l'art des assassins ; d'autres forgent d'avance les piques et les haches. Oui, la secte a franchi cet Océan qui sépare la Grande Bretagne du reste de l'Univers. Les adeptes n'ont point oublié la patrie

de leurs ancêtres, les Puritains, les Anabaptistes et les Indépendans. Ils les ont retrouvés dans le fond de ces mêmes antres où Cromwel avoit su les reléguer, après avoir par eux détrôné, décapité son Roi, dissous le Parlement, et comme nos Pentarques, mis la Nation séduite sous le joug. Les Frères d'Avignon ont revu leurs aînés dans les Illuminés de Swedenborg; ils se sont souvenus des ambassades de la Loge d'Hampstead; sous les auspices de *Maineduc*, ils ont vu ses disciples former les mêmes vœux pour cette *Jérusalem Céleste*, pour ce *feu purifiant* (ce sont leurs expressions, je les ai entendues de leur bouche même), pour ce *feu purifiant*, qui ne doit embraser l'Univers par la *Révolution Françoise*, que pour rendre triomphantes par-tout, et dans Londres même comme dans Paris, l'égalité et la liberté des Jacobins.

Mais quelle suite de conspirations ne va pas s'offrir encore à l'Historien Anglois dans les fastes de ces sociétés, se disant, les unes constitutionnelles, et les autres correspondantes? Ici l'œil sévère de la Justice, les rapports des Sénateurs, la sagesse des Ministres ont dissipé les ténèbres. Les annales des conjurés eux-mêmes sont ouvertes; et là, nous avons vu les Frères d'*Edimbourg* liés pour les mêmes complots avec ceux de *Dublin* et de *Londres*, de *Sheffield*, de *Manchester*,

de *Stockport*, de *Leicester*, de vingt autres villes ; et tous d'intelligence dans les vœux, les invitations, les félicitations adressées aux Jacobins-législateurs (*). La société mère nous a offert tout l'art des *Comités secrets du Grand-Orient* sous Philippe d'Orléans, tout celui de l'*Aréopage* Bavarrois sous Weishaupt, tout celui même du *club d'Holbach* sous d'Alembert, pour séduire les peuples et pour les entraîner avec la même impiété dans la même révolte, pour unir les conseils et faire concourir les efforts des Frères dispersés à la même Révolution. En Angleterre, comme en France, les associés ont eu leurs souscriptions, et le produit a été consacré à imprimer, à frais communs, à faire circuler jusques dans les villages l'Evangile de *Thom. Payne*, le vrai code de la rebellion ; tandis que d'autres Frères, pour distribuer au peuple, à ses propres dépens, tout le poison de l'incrédulité, ne rougissoient pas d'aller solliciter, de maison

(*) Voyez sur toutes ces conspirations et sur les Sociétés correspendantes, les rapports des Comités aux Parlemens d'Angleterre et d'Irlande. Voyez aussi l'*Appendice* que le zèle du Traducteur Anglois de ces Mémoires lui a suggéré d'ajouter à ce dernier volume, sur les complots qui ont plus spécialement menacé ses compatriotes.

en

en maison, des souscriptions pour tout ce qu'il y a de productions impies, sorties de la plume de Voltaire, de Diderot, de Boulanger, de Lamétherie, de tous les Déistes et de tous les Athées du siècle, et cela, sous prétexte d'éclairer l'ignorance, en la mettant plus à portée d'étudier tous les blasphêmes des Sophistes.

Les Frères d'Edimbourg, comme ceux de Berlin, ne s'en sont pas tenus à ces moyens de séduction. Les adeptes *Downie* et *Watt* sembloient avoir reçu du même Aréopage les mêmes ordres, pour la même marche, dans les mêmes complots. Malgré la distance des lieux, c'est la même attention à distraire la vigilance des troupes par des incendies, pour triompher, par le désordre, de la force publique, et proclamer au milieu des émeutes le code Jacobin. Jusque dans Londres même les adeptes ont eu leurs Frères assassins et régicides. Si dans Paris la tête de Louis XVI, Roi captif dans sa capitale, est tombée sous le tranchant de la guillotine; si celle de Louis XVIII, Roi fugitif à Uberlingen, a été atteinte d'un plomb meurtrier, celle de Georges III, au milieu de son peuple, environné des acclamations, des transports de l'amour le plus juste, a été désignée aux fusils des brigands. En détournant la balle régicide, le Ciel n'en a pas moins laissé à la secte, et la preuve, et la honte, et la scélératesse des

mêmes attentats. Elle s'est fatiguée de ses crimes obscurs. Pour soulever tout à la fois contre le Trône, contre le Parlement, contre toute la Constitution Britannique, toutes les forces de l'Empire, elle a distribué aux légions du continent les sophismes et les blasphêmes de la sédition; elle leur a montré, comme en France, toute la discipline militaire à secouer, leurs chefs à jalouser, à immoler. Elle a eu l'art de mettre ses émissaires dans les flottes; elle a soufflé aux matelots séduits tous les parjures, tous les artifices de la sédition; et de ces mêmes hommes que le Ciel a choisis pour en faire sur l'Océan le fléau des Jacobins, elle a voulu faire des traîtres livrant leurs pavillons aux Jacobins. En Irlande, se promettant d'autres succès, elle a promis à un peuple égaré l'indépendance de ses Autels et de ses lois, au prix d'une Révolution qui hait et brise tous les Autels, qui ne laisse pour lois à la France, à la Corse, au Brabant, à la Savoie, à la Hollande, à l'Italie, que l'esclavage, sous le joug des cinq tyrans. Avec tous les parjures de l'Illuminisme, c'est au milieu de ce peuple sur-tout qu'elle a mis en usage tous les artifices du code de Weishaupt. C'est là sur-tout que les adeptes, se croyant forts du nombre, sont sortis de leurs antres par légions. Déjà ce n'étoient plus de simples complots à étouffer; déjà c'étoit

toute la force des armées qu'il falloit opposer à la multitude des conjurés, appelant et attendant sans cesse les légions des Frères Carmagnoles. — Qu'il soit béni cet Ange tutélaire, qui sait faire avorter tant de complots, tant de séditions ! qui a su jusqu'ici conservé cet Empire, proscrit plus que tout autre dans les conseils des conjurés ! — Après avoir tracé l'origine, le code, la réunion, les attentats et les succès de tant de sectes conspiratrices contre Dieu et son Christ, contre les Trônes et les Rois, contre la société et ses lois, puisse dans tous les temps, l'Historien se reposer dans cet asile de tant d'infortunées victimes, et terminant ses désastreux récits, jeter au moins un regard consolateur sur les rives Angloises ! Puisse-t-il toujours dire : là, vinrent se briser tous les efforts; là, échouèrent tous les complots, tous les artifices et toutes les fureurs du Jacobinisme, comme toutes ses flottes! Heureux nous-mêmes, s'il nous étoit donné d'avoir contribué, par nos travaux et nos recherches, à réveiller l'attention des peuples sur les vraies causes de tous les attentats et de tous les désastres révolutionnaires ! Heureux sur-tout, si nous pouvions nous flatter d'avoir éclairé sur ses propres dangers, celle des Nations dont toutes les autres attendent leur salut en ce moment; celle qui, devenue par sa bienfaisance, notre

seconde patrie, nous voit former pour elle et pour son Roi, pour sa prospérité, les mêmes vœux que la nature nous inspire pour notre propre Monarque et nos concitoyens !

Il s'en faut bien que nous croyions avoir rempli notre tâche, de manière à n'avoir pas besoin de l'indulgence de nos lecteurs. Nous avouons sans peine la foiblesse de nos talens, et les imperfections que nous trouvons nous-mêmes dans des Mémoires de cette importance pour la chose publique ; mais ce que nous assurons avec confiance, c'est que nous avons été vrais ; c'est qu'autant nous l'avons été dans l'exposé des causes de la Révolution, autant nous allons encore essayer de l'être dans l'exposé des vérités et des moyens qui nous semblent devoir être la conséquence de nos démonstrations.

CONCLUSION.

QUELLE triste et pénible carrière j'ai enfin terminée! Au milieu de ces antres, où se creusoit dans le silence des ténèbres le tombeau des Autels et des Trônes, dans ces clubs souterrains, où se sapoient les fondemens de toute religion et de toute société, combien de fois l'ame oppressée, le cœur serré, et tous les sens glacés d'horreur, j'ai senti ma constance prête à m'abandonner! Indigné de la trame que je voyois s'ourdir, de cette chaîne immense de forfaits que je voyois se méditer encore, combien de fois je me suis dit à moi-même : laisse-là ces vils et monstrueux conjurés; laisse-les dans l'abyme de leurs complots. Peut-être vaut-il mieux encore devenir leur victime, que souiller ta pensée de tant d'impiétés, de tant de noirceur, de tant de scélératesse, et apprendre à la postérité que ton siècle en a été coupable. — Mais dans ce siècle, il est encore des hommes à sauver; il est encore des Nations qui n'ont pas subi le joug des Jacobins; pour se résoudre enfin à le secouer, peut-être seroit-il utile à tes compatriotes de

savoir quelle suite de noirs complots et d'artifices le leur ont fait subir ; peut-être la postérité aura-t-elle besoin de savoir ce que fut de nos jours la secte désastreuse, pour empêcher le fléau de renaître. Cet espoir seul a triomphé dans moi d'une répugnance si naturelle à l'écrivain honnête. Seul il a soutenu mon ame révoltée d'un travail qui tenoit sans cesse devant mes yeux l'image odieuse de tant de conjurés, et les preuves trop palpables des forfaits, des désastres qu'ils préparent encore à l'univers.

Me serois-je trompé dans cet espoir ? Ah ! s'il en est ainsi, qu'elles soient donc déchirées toutes ces feuilles que j'ai consacrées à tirer des ténèbres la trame qui s'ourdit contre vous ! Rois, Pontifes, Magistrats, Princes et citoyens de tous les ordres, s'il est vrai que désormais nous cherchons vainement à dissiper l'illusion fatale ; s'il est vrai que déjà l'air empesté des Jacobins, engourdissant et votre ame et vos sens, vous ait plongés dans un assoupissement léthargique ; s'il est vrai que déjà la torpeur de la paresse vous rende insensibles à vos dangers, à ceux de vos enfans, de votre patrie, de votre religion et de toutes vos lois ; si déjà vous n'êtes plus capables du moindre effort, du moindre sacrifice à faire pour le salut de la chose publique et le vôtre ; s'il n'est plus dans le monde que de ces

ames lâches, toutes disposées à subir le joug de la secte, vivez, soyez esclaves des Jacobins. Soyez-les des principes de leurs adeptes, et que votre fortune soit la proie de leurs brigands; que vos Temples, vos Trônes, vos Gouvernemens, que ces palais et ces maisons qui vous servent d'asile, s'écroulent sous leurs haches. Déchirez, avec ces feuilles, le présage de ces désastres: attendez dans la joie, la mollesse, les festins et le sommeil, que l'heure des révolutions sonne pour vous. Les Jacobins prennent sur eux le soin de la hâter. L'oracle qui l'annonce ne seroit qu'un supplice précoce et inutile. Fermez l'oreille au bruit des chaînes qui se forgent pour vous. Gardez-vous d'approcher l'augure de vos malheurs, et cherchez des prophètes qui vous disent des choses agréables.

Mais s'il est encore de ces hommes qui n'aient besoin que de connoître l'ennemi des Autels et de la patrie, pour montrer le courage de la vertu et les ressources d'une ame vigoureuse, c'est pour ceux-là que j'ai écrit. C'est à ceux-là que je viens dire: malgré tous les complots des Jacobins et tous les artifices de leur secte, malgré toute cette puissance qu'ils ont déjà acquise, le monde n'est pas encore à eux. Il est encore possible d'écraser cette secte, qui jure d'écraser votre Dieu, votre patrie, vos familles

et tout l'édifice de vos sociétés. Il est encore pour vous et pour la patrie des moyens de salut. — Mais dans la guerre que la secte vous fait, ainsi que dans toute autre guerre, tout ce salut dépend d'abord de la conviction de vos dangers, de la vraie connoissance de l'ennemi, de ses projets et de ses moyens. Ce n'est pas sans raison que j'ai accumulé les preuves de l'évidence, pour vous montrer dans le Jacobinisme la coalition des *Sophistes de l'impiété*, jurant de renverser tous les Autels du Dieu de l'Evangile; des *Sophistes de la rebellion*, jurant de renverser tous les Trônes des Rois; des *Sophistes de l'anarchie*, au serment de détruire les Autels du Christianisme, ajoutant celui de renverser toute Religion quelconque; au serment de renverser tous les Trônes des Rois, ajoutant celui d'anéantir tout Gouvernement quelconque, toute propriété, toute société gouvernée par des lois. Je savois qu'on néglige tout moyen de salut, tant qu'on croit les dangers imaginaires. Si mes démonstrations vous laissent encore sans conviction, et résistant à l'évidence même sur la réalité des complots de la secte, j'ai perdu tout le fruit de mon zèle; il ne me reste plus qu'à gémir sur votre aveuglement. Vous voilà dans la situation où la secte désire vous trouver. Moins vous croirez à ses projets, plus elle est sûre de les exécuter. J'insiste donc

encore ; pardonnez à des instances qui ont pour tout objet votre salut et celui de la chose publique.

Permettez-nous de supposer que l'on vient vous apprendre qu'il est autour de vous des hommes qui se cachent sous le voile de l'amitié, qui n'attendent que l'heure favorable au projet formé depuis long-temps, de s'emparer de votre or et de vos champs, d'incendier votre demeure, peut-être d'attenter à votre vie, à celle de vos proches, de votre épouse ou de vos enfans : supposez que l'on vous a donné de ce complot formé contre vous, la millième partie des démonstrations que j'ai fournies des complots formés contre l'Etat, contre tous les Etats sans exception, perdrez-vous en vains raisonnemens, en doutes superflus sur la réalité de vos dangers, un temps que les perfides emploieront à hâter votre perte? ou faudra-t-il encore recourir à des exhortations pour vous presser de vous défendre? Eh bien, ce que je veux ici, c'est que vous sachiez bien, princes, riches et pauvres, nobles, bourgeois, marchands et citoyens de toutes les classes, c'est que toutes ces conspirations des adeptes Sophistes, des adeptes Franc-Maçons, des adeptes Illuminés, sont des conspirations contre vous, contre vos trésors, vos comptoirs, vos familles, vos personnes. C'est que votre patrie, livrée à

l'incendie révolutionnaire, ce palais ou bien cette maison que vous habitez, ne sont pas marqués pour échapper aux flammes, c'est que votre fortune, tout comme le trésor de l'Etat, est la proie destinée aux brigands ou bien aux réquisitions de leurs Pentarques ; c'est que le caractère spécial d'une révolution faite par des sectaires, n'est pas que ses dangers diminuent en devenant communs ; c'est qu'elle fait pleuvoir la terreur, l'indigence, l'esclavage sur chacun comme sur tous.

Dans toute l'étendue des régions où la secte a pu se montrer souveraine, en France et en Hollande, en Brabant, en Savoie, en Suisse et en Italie, cherchez en effet un seul homme riche qui ait conservé sa fortune intacte ; un seul pauvre qui n'ait pas à craindre la réquisition de ses bras, de son industrie ou de ses enfans ; une seule famille qui n'ait pas à pleurer sur la ruine ou bien sur la mort de quelqu'un de ses membres ; un seul citoyen qui puisse s'endormir dans la confiance qu'il se réveillera plus certain de sa fortune, de sa liberté, de sa vie, que ceux qu'il aura vus la veille, ou dépouillés, ou traînés dans les fers, ou expirans sur l'échafaud ; vous n'en trouverez pas. Cessez donc de vous flatter vous-mêmes. Le danger est certain, il est continuel, il est terrible ; il vous menace tous sans exception.

Gardez-vous cependant de céder à cette espèce de terreur, qui n'est en elle-même que lâcheté et découragement; car, avec la certitude des dangers, je n'en dirai pas moins: veuillez être sauvés, vous le serez. Je le dirai au nom des Jacobins eux-mêmes. Ils l'ont assez souvent répété pour nous l'apprendre: on ne triomphe pas d'une Nation qui veut bien se défendre. Sachez vouloir comme eux, et vous n'aurez plus rien à craindre d'eux. Pour le vrai Jacobin, il n'est point de ces velléités que les premiers obstacles font disparoître. Il n'est dans les mystères de la secte qu'une volonté ferme, générale, constante, inébranlable; celle d'arriver, malgré tous les obstacles, à l'exécution de ses derniers projets. Le serment, et le seul de ses sermens irrévocables, celui de changer la face de l'univers, de le soumettre tout entier à ses systêmes, voilà le vrai principe de ses ressources, de tout ce zèle dont elle anime ses adeptes, de tous les sacrifices qu'elle sait en obtenir; de tout l'enthousiasme qu'elle inspire à ses guerriers; de toutes les fureurs, de toute la rage qu'elle souffle à ses brigands. C'est par-là qu'elle est secte; c'est par-là qu'elle est forte; c'est par-là qu'elle tend, qu'elle dirige sans cesse ses adeptes, ses légions, ses clubs, ses loges et ses sénats au même but. Mais c'est par-là aussi qu'elle vous donne la leçon la plus essentielle à

prendre dans la nature même de ses complots. C'est par-là quelle nous autorise à vous dire : toute cette révolution Françoise n'est pas autre chose que le fruit des sermens que la secte inspire à ses adeptes, c'est-à-dire de cette volonté, de cette résolution ferme, constante, inébranlable, de renverser par-tout l'Autel, le Trône et la société. C'est parce qu'elle sait vouloir, qu'elle triomphe ; donc, pour triompher d'elle, il faut savoir lui opposer en faveur de l'Autel, du Trône et de la société, cette résolution et cette volonté, tout aussi fortement prononcée, aussi peu accessible aux compositions et au relâchement, que le vœu de ses adeptes. Qu'il ne soit donc plus dit que les Jacobins seuls savent vouloir, seuls suivre leur objet. Connoître tous les maux dont la Révolution vous menace, et vouloir franchement, réellement et fortement vous y soustraire, ne vous dispense pas sans doute des moyens à étudier, des efforts, des sacrifices à faire pour vous en délivrer ; mais n'imaginez pas aussi que nous insistions vainement sur la franchise et la sincérité de cette volonté. Il en est de la Révolution Françoise comme il en est des vices et des passions. On sait en général qu'il est des dangers et des malheurs attachés à leur suite ; on voudroit s'en défendre ; on le veut foiblement, lâchement ; les passions et les vices triomphent,

et on subit le joug. Suis-je venu à bout au contraire de vous inspirer le courage des résolutions? Puis-je compter que tout ce qui vous manque est de connoître les vrais moyens de triompher de la secte? Je vous le dis avec confiance : la secte est écrasée, et tous les désastres de la Révolution disparoissent. — Lecteur humain, que pourroient révolter ces paroles : *la secte est écrasée ;* souvenez-vous qu'en vous disant : *il faut que la secte des Jacobins soit écrasée, ou bien que la société toute entière périsse*, j'ai eu soin d'ajouter : *écraser une secte n'est pas imiter ses fureurs et l'homicide enthousiasme dont elle anime ses élèves.* Souvenez-vous qu'en vous disant : *la secte est monstrueuse*, je me suis hâté d'ajouter : *mais ses disciples ne sont pas tous des monstres. Oui, anéantissez le Jacobin, mais laissez vivre l'homme. La secte est toute entière dans ses opinions ; elle n'existe plus, elle est doublement écrasée, quand ses disciples l'abandonnent pour se rendre aux principes de la société.* C'étoit pour arriver aux moyens d'arracher au Jacobinisme ses victimes et pour les rendre à la société, non pour les immoler, que j'ai consacré tant de soins à vous faire connoître les projets et la marche de la secte ; et ce sont ces moyens conservateurs que je m'applaudis enfin de voir former le résultat de ces Mémoires. Voyez combien les armes que je viens lui opposer,

diffèrent de celles qu'elle met entre les mains de ses disciples.

Les Jacobins font à l'esprit des peuples une guerre secrète d'illusion, d'erreur et de ténèbres; je veux que vous leur opposiez une guerre de sagesse, de vérité et de lumière.

Les Jacobins font aux Princes, aux Gouvernemens des peuples, une guerre de haine pour les lois et la société, une guerre de rage et de destruction; je veux que vous leur opposiez une guerre de société, d'humanité et de conservation.

Les Jacobins font aux Autels, à la Religion des peuples, une guerre d'impiété et de corruption; je veux que vous leur opposiez une guerre de mœurs, de vertus, de conversion; et je m'explique.

J'entends ici par guerre d'illusion, d'erreur, de ténèbres, celle que fait la secte par les productions de ses sophistes, par les piéges de ses émissaires, par les mystères de ses clubs, de ses loges, de ses sociétés secrètes. Il n'est plus temps ici de le contester, nous l'avons démontré jusqu'à satiété : ce sont là les grands moyens préparatoires des triomphes révolutionnaires. C'est par-là que le Jacobinisme vient à bout d'insinuer ses principes d'une égalité et d'une liberté désorganisatrices, d'une souveraineté

toujours chimérique, mais toujours flatteuse pour l'orgueil de la multitude, toujours mise en avant par les Tribuns qui la maîtrisent. C'est à force de mettre sous les yeux de cette multitude tous les sophismes de leurs vains *Droits de l'homme*; c'est par les déclamations exagérées contre les lois actuelles, par les descriptions du prétendu bonheur qu'ils nous préparent, par les essais au moins qu'ils nous proposent, que les émissaires du Jacobinisme s'assurent sur le peuple l'empire de cette opinion, qui leur ouvre les portes de vos villes, bien plus surement que leurs foudres n'abattent vos remparts. — De ces faits désormais incontestables, je conclus : s'il est dans vos conseils de prévenir les désastres de nos révolutions, commencez par ôter à la secte tous ces moyens d'illusions. Ecartez loin du peuple toutes ces productions incendiaires ; et quand je dis du peuple, je dis de toutes les classes de la société ; car je n'en connois point d'inaccessibles à l'illusion. Je dis même plus spécialement de cette classe que vous avez cru la plus abondante en lumières. Je dis de cette classe de nos Littérateurs sophistes, de nos Voltaire et de nos d'Alembert, de nos Jean-Jacques et de nos Diderot, de nos Académies et de nos Docteurs de Musées ; car c'est précisément cette classe qui a le mieux prouvé combien l'illusion

des sophismes a de pouvoir sur elle. C'est dans cette classe que se trouvent les Ministres révolutionnaires, les Turgot, les Necker; c'est dans cette classe que se trouvent les grands acteurs révolutionnaires, les Mirabeau, les Syeyes, les Laclos, les Condorcet; et toutes les trompettes révolutionnaires, les Brissot, les Champfort, les Garat, les Mercier, les Pastoret, les Gudin, les Lamétherie, les Lalande, les Chénier; et les bourreaux même révolutionnaires, les Carra, les Freron, les Marat. Je dis encore, de toute cette classe d'avocats si féconds en paroles, si riches en délire; car c'est dans cette classe que se trouvent les Target, les Camus, les Treilhard, les Barrère; et les tyrans de la Révolution, les Lareveillère-Lépaux, les Rewbel, les Merlin, les Roberspierre: car tout ce qu'a prouvé cette classe de sophistes des Lettres et des Académies, ou du Barreau, c'est que si elle avoit plus de moyens pour donner des couleurs séduisantes aux sophismes de la sédition et de l'impiété, et à tous les principes de la Révolution, elle étoit aussi celle qui s'abreuve le plus facilement, le plus abondamment de ses poisons; c'est qu'elle étoit tout à la fois la plus empestée et la plus contagieuse, la plus prompte à boire le venin, et la plus dangereuse, la plus ardente à le répandre. Non, je ne ferai point d'exception de classes,

il

il n'en est point qui m'autorise à en faire pour elle, quand je dis au Magistrat public, aux Souverains : voulez-vous éviter les désastres de la Révolution Françoise ? écartez loin du peuple toutes ces productions, tous ces libelles de l'impiété et de la sédition. Qu'il soit puni en traître, celui qui les écrit ou les répand, s'il voit et s'il veut faire le mal qu'il fait à la société ; qu'il soit puni en insensé, s'il croit pouvoir séduire et éviter les suites de la séduction.

Mais quoi ! Déjà s'élèvent les cris d'intolérance, de tyrannie, d'oppression du génie dans l'empire des Lettres ! Je le prévoyois bien, que j'aurois à parler à des hommes qui nous disent vouloir et qui ne veulent pas ; qui nous disent détester la Révolution, et qui redoutent d'en étouffer le germe. Mais vous, dont la profession honorable est d'éclairer les Nations par vos écrits, de montrer aux Princes les devoirs à remplir pour le bonheur des Citoyens ; vous, dont l'intention se manifeste par la sainteté des principes, par votre zèle pour les lois, par la sagesse de vos leçons, est-ce de votre part que viennent ces réclamations ? Non, non, les chaînes à jeter sur l'écrivain empoisonneur de l'opinion publique n'effraient pas l'auteur honnête ; les lois prohibitives des poignards ne révoltent que l'assassin. Il n'est plus temps de nous laisser séduire par ces

vains mots *liberté du génie, liberté de la presse*. Dans la bouche des Jacobins, toutes ces réclamations désormais cacheroient mal le piége. — Voyez ce que la secte fait elle-même pour empêcher la vérité de dessiller les yeux du peuple. Par-tout où les adeptes régnent, demandez ce que c'est aujourd'hui que cette liberté de penser, de parler et d'écrire. Ils écrasent l'auteur, le vendeur et l'acheteur de tout livre contraire à leurs systêmes. Les presses de Crapart, les journaux de la Harpe, les discours de Jourdan, sont des conjurations que les Pentarques envoient expier dans les déserts de la Guiane. Il est temps de concevoir enfin toute l'illusion de cette prétendue oppression de la pensée et du génie. Si le Magistrat est dupe de ces cris, le peuple en est victime; et c'est le peuple qu'il faut sauver de l'illusion, pour le sauver des révolutions. Celui-là est leur père, et non pas leur despote ou leur tyran, qui arrache à ses enfans tout instrument qui peut devenir entre leurs mains, et contre eux-mêmes, le glaive de la mort.

Vainement le sophiste vous parle de discussions utiles. Demandez au Sénat de Rome pourquoi il se hâte de chasser du sol de la République tous ces sophistes de la Grèce, arrivés si experts dans les discussions; il vous répondra qu'on ne discute point pour savoir si la peste est utile; qu'on

se hâte d'écarter loin des peuples quiconque en est atteint, et tout ce qui peut en propager le germe. Redoutez pour ce peuple les discours, la présence de ces vils séducteurs ; mais redoutez encore plus leurs impies et séditieuses productions.

Toutes vos lois sont armées du glaive contre le conjuré, dont un mot a trahi les complots ; et vous souffrez que le sophiste conjuré vive et converse habituellement par ses écrits avec tous vos sujets ; qu'il soit sans cesse, par ses livres, au milieu de leurs enfans ; qu'il leur répète sans cesse ses leçons ; qu'il leur en insinue tous les principes ; qu'il les presse, les médite avec eux ; et qu'il les leur présente sous le jour qu'un génie perfide a long-temps étudié, qu'il a trouvé enfin le plus propre à les séduire, à les égarer, et à les révolter contre vous ! Ce mot qui échappa au Jacobin, pouvoit ne faire qu'une impression légère ; cette suite de sophismes, que sa plume a digérés, feront une impression profonde. Certes, vos lois ne sont qu'inconséquence, si l'écrivain révolutionnaire n'est pas pour elles le plus dangereux des conjurés ; et vous êtes le plus mal avisé des Magistrats, si vous laissez toutes ses productions circuler librement dans les campagnes et dans les villes.

Faudra-t-il encore vous apprendre tout ce que ces libelles ont donné de puissance à la secte ?

La Révolution n'est pas ingrate, et sa reconnoissance vous dit assez quels sont ses pères. Suivez le Jacobin au Panthéon. Voyez et les honneurs et les hommages qu'il leur rend. Demandez-lui ce qui peut mériter à Voltaire et à Jean-Jacques, la gloire de cette apothéose. Vous l'entendrez la justifier et vous répondre : Ces hommes ne sont plus, mais leur génie respire tout entier dans leurs livres ; et là ils font encore pour nous plus que nos légions. Là ils préparent les cœurs et les esprits à nos principes ; là ils nous donnent l'opinion publique, et quand l'opinion publique est conquise, nos conquérans volent à des triomphes certains. O vous, que ces aveux rendroient jaloux du même hommage, arrêtez un instant ; et tout autour de ces nouveaux Dieux, voyez l'ombre flottante des victimes de la Révolution ! Voyez comment, éplorées, furieuses, elles vont de l'urne de Voltaire à l'urne de Jean-Jacques ! Entendez-vous ces accablans reproches? Jouis de tout l'encens que font brûler pour toi les Jacobins. Ce n'est pas eux, c'est toi qui nous a immolées. Tu dois être leur Dieu ; tu fus notre premier bourreau. Tu es encore celui de nos enfans ; tu fus celui de notre Roi. Dieu du blasphême et Dieu de l'anarchie ! qu'il retombe sur toi leur sang et le nôtre, et tout celui que versent, que verseront encore les brigands formés à son école !

Epargnez-vous ces plaintes et vos propres remords, vous à qui le Dieu de la société a donné des talens, qu'il est en votre pouvoir de tourner à la perte ou à la conservation de vos semblables. Que le nom des sophistes divinisés ne vous en impose pas. Ils ont pu obscurcir la lumière ; c'est à vous à ramener l'empire de ces vérités fondamentales : le Dieu qui a formé les hommes pour la société, ne leur a pas donné le code de ces prétendus *Droits d'égalité et de liberté*, principes de désordre et d'anarchie. Le Dieu qui ne soutient la société que par la sagesse des lois, n'a pas livré à l'inexpérience et au caprice de la multitude, le soin de les dicter ou celui de les sanctionner. Le Dieu qui ne nous montre l'empire et le maintien des lois, que dans la subordination des citoyens aux Magistrats, aux Souverains, n'a pas fait autant de Magistrats, de Souverains, que de citoyens. Le Dieu qui a lié les classes de la société par la diversité des besoins, et qui fournit à ces besoins par la diversité des talens, des professions, des arts, n'a pas donné à l'artisan et au berger le droit du Prince chargé de présider à la chose publique. — A ces vérités simples et naturelles, rendez ce jour de l'évidence que les sophistes de la rebellion sont venu obscurcir, et le danger des révolutions disparoîtra. Prenez, pour éclairer ce peuple, tous les soins

qu'ont pris les Jacobins pour l'aveugler. Rendez-lui ses principes ; rendez-les-lui dans toute leur pureté. Point de composition avec l'erreur ; quelle que soit l'illusion qui entraîne vers la Révolution, peu importe à la secte, pourvu que sa Révolution arrive. Elle a pour les uns ses sophismes anti-religieux, et pour les autres ses sophismes anti-politiques. A d'autres encore, elle ne montrera que la moitié des conséquences à tirer ou du chemin à parcourir ; souvent, sous le prétexte des réformes, ce seront quelques essais à faire sur les nouveaux moyens qu'elle propose. Loin de nous ces génies à demi-révolutions, à demi-conséquences ! Ce sont nos Lafayette, nos Necker que la secte met en avant ; ce sont ou ces hommes hautement rebelles, appelés Constitutionnels, ou ces autres hommes, par dérision, sans doute, appelés Monarchiens. Ils ont commencé notre Révolution ; ils ont encore la sottise d'admirer ce qu'ils vouloient faire, et de s'étonner que d'autres soient venu briser le sceptre qu'ils avoient morcelé. Les écrivains de cette espèce, loin d'éclairer le peuple, ne font que jeter sur nos yeux le premier bandeau de l'erreur ; c'est le service des premiers adeptes révolutionnaires.

Dans vos leçons encore gardez-vous d'imiter cet écrivain qui croit servir le Trône, en ne

montrant dans la Religion que des ressources inutiles pour la cause des Gouvernemens. Que n'a-t-il mieux senti les conséquences du sarcasme copié de Bayle et de Jean-Jacques, celui qui, au milieu de ses justes et pressantes exhortations adressées aux Princes pour réunir leurs forces contre les Jacobins, s'est permis de dire à ses lecteurs : « Dans une crise semblable, les Romains » se fussent armés avec la résolution de mourir » ou de vaincre : les premiers Chrétiens eussent » chanté des hymnes à la Providence et couru » au martyre : leurs successeurs ne meurent ni » ne combattent. » (*Mercure Britannique, vol. premier, N.° 4, p. 292.*) Assurément l'intention de cet auteur n'est pas de renouveler le mépris tant affecté de nos sophistes pour la Religion ; mais ne voyez-vous pas combien fausse est votre politique, lorsque vous nous montrez la prétendue nullité du Christianisme, quand il s'agit d'opposer le courage des peuples aux tyrans révolutionnaires ? Heureusement il n'est pas vrai que les premiers Chrétiens se fussent contentés de chanter des hymnes à la Providence et de courir au martyre. Les premiers Chrétiens n'étoient pas des imbécilles ; ils ne confondoient pas la puissance légitime, à laquelle il ne faut opposer que le courage du martyre, avec celle du tyran usurpateur ou du barbare armé contre l'Empire.

Sous le drapeau des Césars, ils savoient, aussi bien que les autres Romains, vaincre ou mourir ; ils le savoient encore mieux qu'eux ; et ce n'étoit pas sans raison que leurs apologistes défioient l'école des sophistes de montrer dans les légions Chrétiennes des lâches ou des traîtres. De nos jours encore, ils ne se contentoient pas de chanter des hymnes, ces Chrétiens de la Vendée, dont les plus fiers Républicains redoutoient autrement le courage que tout celui des soldats de Beaulieu ou de Clayrfait. Ceux de nos Emigrés, que leur piété distinguoit au milieu des camps, ne savoient-ils aussi que chanter des hymnes à la Providence, quand il falloit combattre l'ennemi ? Pourquoi ce triple outrage aux héros Chrétiens, à leur Religion, et à l'évidence même de la raison ? Pourquoi cette affectation de présenter comme inutiles à la cause des Gouvernemens, ces ressorts si puissans et si actifs du Christianisme ? La couronne du soldat mourant pour des lois ou pour un Roi que son Dieu lui ordonne de défendre, ne vaut-elle donc pas tous vos lauriers ? Dites à ce soldat Chrétien qu'il n'entre point de lâches dans les Cieux, et vous verrez s'il ne sait pas aussi vaincre ou mourir. Vous croyez nous servir contre les Jacobins, en nous présentant le Christianisme sous le jour de la sottise ? Les Jacobins payeroient

vos sarcasmes, parce qu'ils en prévoient les conséquences. Faudra-t-il donc toujours que les écrivains de la secte soient plus avisés que les nôtres ? Elle sait leur apprendre à combattre à la fois le Trône et l'Autel ; ne saurons-nous donc jamais défendre l'un sans heurter l'autre ?

Quelle est donc ici la cause de ces imprudences, de ces fausses lumières ? On n'étudie pas assez la secte et ses artifices. On cherche à se cacher jusques à sa puissance et à son influence. J'admire comme vous la vigueur de ce même écrivain, qui cherche à réveiller le courage des Nations ; mais certes, s'il se trompe sur les véritables causes de nos malheurs, que ne devons-nous pas craindre de ceux qui n'ont pas, à beaucoup près, son énergie et ses lumières ? J'ai peur que la secte ne lui sache encore gré de nous dire : « *C'est à ce fanatisme continental bien » autrement qu'aux Illuminés, qu'on doit attribuer » la léthargie des classes supérieures.* » Je ne connois point, moi, de fanatisme continental ou insulaire ; et je ne veux point que les Princes y croient, parce que le leur insinuer, c'est ajouter à cette léthargie. On ne fait point d'efforts contre la fatalité. Je sais au moins que les Illuminés seront bien aises que vous croyiez très-peu à leur influence ; parce que moins vos écrits les feront redouter, moins il sera pris de précautions

contre eux. Je suis même assuré que si vous aviez étudié les ressources des Frères Insinuans auprès des classes supérieures, auprès des Cours elles-mêmes, vous auriez trouvé à cette léthargie bien d'autres causes que la fatalité (*).

Loin de moi l'absurde prétention de croire pouvoir seul donner des conseils utiles; c'est au contraire parce que je voudrois que le public fût aidé des vôtres, que je voudrois aussi vous voir mieux instruit sur la cause de nos malheurs. Je voudrois qu'il se fît une sainte coalition de tous ces hommes, qui aux talens et au génie des Lettres, joignent un véritable zèle contre les

(*) Au reste, il est réellement aisé de voir que l'intention de l'Auteur du Mercure n'est rien moins que de favoriser les Illuminés. Il est tout comme nous indigné du succès, des *inepties philosophiques*, du *moderne républicanisme*, de la guerre que les révolutions font à la propriété et à toutes les lois, de ces jeunes Jacobins arrivant de l'Université de *Gottingue*, de l'audace des *lettrés révolutionnaires*, de ce *Pacte du Nord*, c'est-à-dire de cette *réunion de Théologiens, de Professeurs et de Philosophes du Holstein*, demandant à se former en *Assemblée centrale, ayant sous elle des Comités subordonnés, pour former et diriger l'éducation publique, avec une entière indépendance du Gouvernement, des Lois, de la Religion, etc.* (p. 292.) Il auroit parlé tout comme nous des *Illuminés*, s'il avoit su que ces *inepties philosophiques* et leur *succès*, sont très-spécialement l'œuvre de la secte; que ces élèves

erreurs révolutionnaires. Je sais le mal qu'a fait la coalition des écrivains sophistes du club d'Holbach, sophistes des Loges maçonniques et sophistes des antres de l'Illuminisme; je sais et l'influence de leurs principes sur l'opinion, et celle de l'opinion sur nos malheurs; pourquoi les écrivains honnêtes ne s'uniroient-ils pas pour corriger l'opinion, et ramener le peuple aux vrais principes, en lui découvrant tous les artifices de la secte qui l'égare?

Il est dans son code des instructions spéciales que nous avons vu consacrées aux adeptes pour séduire cet âge plus accessible à l'illusion. Je voudrois inspirer aux pères citoyens, le vœu

---

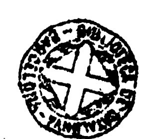
sortant de l'Université de *Gottingue*, arrivent d'un repaire d'Illuminés; que ce *Pacte du Nord* n'est qu'une branche de l'*Union Germanique*, imaginée par l'*Illuminé Barhdt*; que le plan de cette éducation est dû à l'*Illuminé Campe*, ci-devant Pasteur et Prédicateur de la Garnison de Postdam, appelé à Brunswick, grand protégé du premier Ministre, et décoré du titre de Citoyen François, en récompense de tout ce qu'il a écrit plus spécialement sur cette éducation indépendante. (*Voy. Revision universelle de ce qui a rapport aux écoles, etc. t. 6.*) J'en reviens donc à dire : étudiez la secte, son code, son histoire, ses moyens auprès des Grands; et loin de mépriser son influence, vous verrez qu'elle explique bien mieux que votre fatalisme, la désastreuse léthargie des hommes qui devroient se montrer les plus actifs.

d'écarter loin de leurs enfans, tous les livres et tous les maîtres suspects. Je voudrois que le Gouvernement eût pour éloigner ces adeptes révolutionnaires, des chaires publiques, des fonctions de pasteur, de professeur, autant de soin que nous avons vu la secte en prendre pour les procurer à ses élèves et s'assurer ainsi de la jeunesse. Malheur à nous, si le détail des précautions nous effraie, lorsque la secte les néglige si peu elle-même! Lorsqu'on la voit presque aussi soucieuse pour le maître d'école qu'elle placera dans un village, que pour l'adepte qu'elle insinuera dans les Cours, ou pour le Général qu'elle donnera à ses légions!

Il est par dessus tout une illusion chère au Jacobinisme, celle qu'il cherche à faire par des essais, par des demi-réformes; celle par laquelle il a le plus tenté les Anglois mêmes. Ah! prévenez sur-tout les peuples contre tous ces perfides essais. Dites-leur que la France a aussi commencé par des essais; que les succès n'en sont que trop connus. S'il faut humilier ici l'orgueil du sophiste Jacobin, et dissiper l'espoir de tout ce prétendu bonheur qu'il attache à ses systêmes, dites au peuple que les essais sont faits depuis long-temps; que les brigands Lollards, et les brigands Bégards, les brigands de Jean de Wall, des Maillotins et des Muncer, nous promettoient

aussi le bonheur de l'égalité et de la liberté ; que c'étoit bien la peine de nous parler de révolutions philosophiques, quand on ne fait que rajeunir les erreurs de ces sectes les plus viles, les plus méprisées par nos pères, et tout à la fois les plus barbares, les plus dévastatrices. Lorsque, sous prétexte d'avoir des vérités à éclaircir, le Jacobin cherche à vous entraîner dans ses discussions, prévenez ses sophismes ; répondez qu'on ne discute ni avec Weishaupt ni avec Roberspierre. L'un nous dit tout ce que dirent les brigands de tous les siècles, l'autre fait ce qu'ils firent. Si les modernes Jacobins ajoutent quelque chose, ce n'est pas aux principes, c'est uniquement aux artifices, à la férocité de toutes ces sectes. Ils n'ont acquis de droits qu'à nos mépris, à notre haine.

Repoussée par ce double sentiment, que la secte perde enfin cet empire de l'illusion, qui prépare tant de triomphes à ses héros ; vous la verrez rentrer dans ses souterrains, dans ces arrière-Loges, qui si long-temps lui servirent d'asile. Elle y cherchera de nouveau à se former des légions d'adeptes, elle y méditera encore de nouveau la ruine des Autels, du Trône et de la société. Mais ici, quel citoyen honnête ne voit pas ses devoirs ? Sous quelque nom, sous quelque prétexte ou apparence que le Magistrat ait cru



pouvoir tolérer jusqu'ici les clubs, les antres ou les Loges des sociétés secrètes, qu'attendent donc pour les proscrire, les Puissances qui en ont vu sortir tant de légions de conjurés? Qu'attendez-vous pour en sortir vous-même, et vous surtout qui prétendez avoir des droits à nos exceptions? Cette loyauté personnelle que vous nous objectez, cette fidélité dont vous faites profession envers la Religion et la patrie, comment les conciliez-vous désormais avec cette affection pour ces Loges, que vous savez avoir servi d'asile à tant de sectes conspiratrices? Ce n'est pas nous, ce sont les Jacobins et les chefs même les plus monstrueux des Jacobins, ce sont leurs lettres, leurs discours, et tous les fastes de leur histoire, qui vous ont dit tout le parti qu'ils avoient su tirer de vos mystères et de toutes vos *sociétés secrètes*, pour hâter le succès de leurs conspirations contre *la société générale*, contre toutes nos lois et tous nos Autels. Vainement voudriez-vous le cacher : rien n'est mieux constaté dans l'histoire ; ces conspirations sont au moins toutes entrées dans vos Loges ; elles s'y sont toutes fortifiées des légions de vos Frères. — Vous n'êtes point de ceux dont la secte osa tenter l'honnêteté? Nous voulons bien le croire ; mais quel garant pourriez-vous nous fournir? La secte sait si bien donner au parjure le ton de l'innocence. — Nous



voulons bien le croire; mais ce n'est là pour nous qu'un nouveau motif de vous solliciter, au nom de la patrie même, de sortir de ces Loges: car votre présence n'en sert que mieux à voiler leurs complots. Plus vous êtes honnête, plus les adeptes conjurés s'autorisent de votre nom, et de la fraternité, de l'intimité dans laquelle vous vivez avec eux. — Nous vous adressons nos plaintes à vous-même; avouez que nous pouvions les adresser au Prince et à nos Sénats. Avouez que vous nous donnez bien le droit de leur dire que vous n'êtes, après tout, qu'un demi-citoyen; puisqu'en vertu de vos sermens, vous avez des Frères qui vous sont plus chers que nous. Avouez que nous avons le droit d'ajouter: peut-être même n'êtes-vous qu'un ennemi secret de tout citoyen attaché à sa Religion et aux lois de sa patrie, puisque nous sommes sûrs que vous faites partie d'une société secrète, dans laquelle il existe une multitude de Frères conjurés, et qu'il est impossible de distinguer vos Frères conjurés, des Frères innocens de leurs complots contre notre Religion et nos lois. De quel droit vous plaindriez-vous, si le Prince et nos Sénats vous excluoient de toute Magistrature, de tout emploi qui exige le citoyen tout entier, le citoyen impartial et au-dessus de tout soupçon; puisque votre affection est au moins partagée entre la

société générale et vos sociétés secrètes ; puisque cette affection doit être par vos lois, plus grande pour les membres de vos sociétés secrètes, qu'elle ne l'est pour nous ; puisqu'il est une vraie démonstration que les sociétés secrètes sont pour un très-grand nombre de leurs membres des sociétés conspiratrices. En vain parleriez-vous de quelques Loges qui ne vous ont point offert de danger. N'eussiez-vous été initié qu'aux mystères de la grande Loge de Londres ; apprenez que, malgré toutes nos exceptions, cette Loge elle-même est devenue suspecte, et qu'on se croit fondé à nous reprocher nos exceptions. (*Voyez le Monthly Review*, *appendice au* 35 *volume*, *p.* 504.) Si vous êtes assez peu jaloux de votre honneur pour rester insensible à ces soupçons, souffrez que je vous parle au moins au nom de ce genre humain, dont vous dites que l'intérêt vous est si cher.

Il n'y a pas encore un siècle, le reste de l'Europe vivoit dans l'heureuse ignorance de vos mystérieuses Loges. Vous lui en fîtes le désastreux cadeau ; elles se sont remplies de Jacobins ; et il en est sorti le plus épouvantable fléau dont l'Univers ait été affligé. Vous leur avez donné pour le produire les mystères de votre égalité, et de votre liberté ; vous leur avez donné pour le mûrir et pour le combiner vos ténébreux asiles ;

asiles ; et pour y préparer leurs élèves, vos sermens, vos épreuves. Vous leur avez donné enfin, pour le propager d'un pôle à l'autre, votre langage, vos symboles, vos signes, vos caractères, vos directoires, votre hiérarchie et toutes les lois de votre correspondance invisible. Les enfans, je le veux, ont ajouté au secret des pères ; mais n'y ont-ils donc pas assez ajouté pour abjurer le lien qui vous unit ? Vos Loges ne sont-elles donc pas assez souillées, pour vous hâter d'en sortir ? Le fléau qu'elles vomissent n'est-il donc pas assez désastreux pour en fermer à jamais toutes les portes ? O vous, à qui le Ciel accorde sur les flottes de la secte des triomphes si éclatans ! l'Univers attend encore de vous une victoire plus utile peut-être. La secte disparoît au grand jour devant vos Amiraux ; chassez-la des ténèbres où elle se flatte d'être née de vous. Montrez que si l'abus de vos mystérieuses sociétés a pu être fatal à l'Univers, il vous en coûte peu d'ôter à de vils conjurés un prétexte qui peut obscurcir votre gloire. Prouvez que si des jeux innocens chez vous ont pu se changer en fléau, ce n'est pas à votre ame que coûtera un sacrifice utile aux Nations. Votre exemple est puissant, et il vous appartient de donner celui de l'anathème sur toute société secrète ; de fermer les Loges maçonniques, de les fermer sans

exception et pour toujours, quels que soient leurs mystères. Il n'est point de ces antres où la secte ne cherche à pénétrer. Il n'en est point où le Magistrat public, où le vrai citoyen puisse être assuré qu'elle n'est pas entrée avec ses complots, avec tous ses moyens de séduction. Plus vous êtes vous-même zélé pour nos lois, moins vous pouvez nous servir de garant contre ses projets; puisqu'à côté de vous, elle attend de vous avoir séduit pour se manifester à vous. Frères Maçons Anglois, vous avez fait au monde un présent devenu bien funeste! que votre histoire se termine en ces mots: Le fléau étoit sorti des Loges qu'ils avoient données aux Nations; ils surent sacrifier leurs propres Loges pour le salut des Nations.

Ce que nous disons aux Frères de la Maçonnerie Angloise, pourquoi tous les Frères honnêtes ne se le diroient-ils pas à eux-mêmes sur le continent? Leur présence dans ces asiles de ténèbres, n'autoriseroit plus les Jacobins à s'y réfugier avec tous leurs mystères. Réduits à eux-mêmes, les Sophistes ou brigands ennemis de nos lois, par cela même qu'ils s'y trouveroient seuls, parleroient vainement de l'innocence de leurs jeux. S'ils continuoient à fréquenter ces antres, le Magistrat, en sévissant contre eux, n'auroit plus à craindre les réclamations des

citoyens honnêtes. Tout lui diroit alors qu'il est temps de frapper toute société secrète de l'anathème de la loi. Alors toutes les productions publiques de la secte supprimées ou rejetées avec indignation par tous les citoyens ; les vrais principes seuls présentés au peuple, et prenant dans son esprit la place de toute erreur désorganisatrice ; alors encore, la secte chassée de tous ses souterrains, nous pourrions enfin nous flatter de voir la vérité et la lumière succéder à toute cette guerre d'illusion, d'erreurs, de ténèbres, qui par les triomphes des Jacobins sophistes va par-tout préparant les triomphes des Jacobins brigands et destructeurs.

Mais ils sont arrivés, ces jours si long-temps attendus dans les mystères de la secte, ces jours de brigandage et de dévastation. Les adeptes se sont multipliés dans les ténèbres ; ils en ont fait sortir leurs légions. Sans renoncer à cette première guerre d'illusion, ils ont ouvert celle des piques et des haches, de tous les foudres révolutionnaires. Souverains et Ministres des Empires, c'est à vous qu'appartient le soin de répondre par la valeur de nos héros et par la force de nos armées, à ces hommes de sang ! Il ne m'est point donné d'entrer dans les conseils de nos guerriers, et de délibérer avec eux sur les moyens de repousser la secte au champ de Mars. Mais pour en

triompher par votre valeur, nous sera-t-il permis d'avertir votre sagesse, qu'il est pour vous une autre étude à faire que celle de la force ? Le Jacobin n'est pas un ennemi commun. Il vous fait une guerre de secte ; et l'on ne triomphe pas des sectes comme de ces héros, ou même de ces brigands, de ces barbares simplement ambitieux de conquêtes ou avides de butin. Tous les combats ici sont ceux de l'opinion. Le Jacobin en a tout le délire, mais il en a aussi toutes les ressources. Pour triompher de ses fureurs, commencez donc par connoître l'objet de son délire.

Je l'avois annoncé, je crois en avoir fourni assez de preuves : dans cette guerre de piques et de foudres, la secte n'envoie pas ses légions pour s'emparer des sceptres, mais pour les briser tous. Elle ne promet ni à ses soldats, ni à ses adeptes, la couronne des Princes, des Rois, des Empereurs ; elle exige des uns comme des autres le serment de broyer les couronnes, les Princes, les Rois, les Empereurs. Dans vous, ce n'est pas même votre personne qu'elle hait, c'est le chef, le ministre de l'ordre social. La guerre qu'elle fait aux Nations, est contre elles ce qu'elle est contre vous. C'est encore la guerre de l'opinion qui hait, non pas l'Anglois, mais les lois de l'Anglois ; qui déteste, non pas le Germain

ou l'Espagnol, l'Italien, ou bien tout autre peuple ; mais le Dieu, les Autels, les Sénats, les Trônes du Germain, de l'Espagnol, de l'Italien et de tout autre peuple. Ne vous y trompez pas, ses Pentarques, sans doute, s'efforcent de plier ses projets et ses complots à leur ambition ; mais ses mystères nous l'ont assez appris ; ce n'est pas pour mettre d'Orléans, ou Barras, ou Rewbel sur le Trône, qu'elle vote la mort de Louis XVI. Elle se sert de ses tyrans pour abattre les Rois ; mais elle se réserve d'abattre ses tyrans, quand enfin elle aura brisé par eux tous les liens de la société. Non, ce n'est pas un nouvel empire qu'elle veut établir ; c'est à la nullité même de tout empire, de tout ordre, de tout rang, de toute distinction, de toute propriété, de tout lien social, qu'elle veut arriver. C'est là le dernier terme des mystères de son égalité et de sa liberté ; c'est là ce règne d'anarchie et d'absolue indépendance, proclamé dans ses antres, sous le nom de règne patriarcal, règne de la raison et de la nature.

Souverains et Ministres, vous tous sur qui reposent les intérêts des Citoyens ! savez-vous pourquoi nous insistons sur cette haine dominante, gratuite, générale, seul principe ultérieur de toute cette guerre ? C'est qu'elle vous apprend à n'opposer vous-mêmes à la secte qu'une guerre toute d'amour, de zèle et d'ardeur pour le

maintien universel de l'ordre social. C'est qu'il faut ici plus que jamais vous résoudre à mettre de côté tout ce qui n'est qu'intérêt personnel, tout ce qui vous feroit oublier l'intérêt général de la société. C'est que, dussent pour un instant les intérêts de la secte se combiner avec les vôtres, il n'en faudra pas moins suspendre ici tous ces ressentimens mutuels de puissances, ou même de nations jadis émules, jalouses et trop long-temps ennemies les unes des autres ; c'est que malheur à vous, politique imprudent, si vous croyez un seul instant pouvoir faire servir la secte, ou ses principes, ou ses bras à vos propres vengeances, à vos vues personnelles, sans que les services que vous en attendez se tournent contre vous !

Je ne suis point de ceux qui, dans les premiers mouvemens de la Révolution Françoise, ont cru voir les ressorts de cette absurde et funeste politique s'unissant aux Jacobins, sinon pour écraser, du moins pour affoiblir une puissance antique, dont la gloire fatiguoit celles même qui partagèrent le plus tout son éclat. Je sais ce que la secte suffisoit à faire d'elle-même, quand elle est sortie de ses antres. Mais qu'elle ne soit point perdue pour l'histoire, qu'elle soit toujours présente aux Souverains, la leçon terrible que leur donna cet homme regardé si long-temps comme le grand politique du siècle. La secte s'annonçoit

en Amérique, avec les premiers élémens de son code d'égalité, de liberté et de peuple souverain; par des combinaisons désastreuses, Lafayette, d'Estaing, Rochambeau, volèrent aider ce peuple souverain à secouer le joug de la mère-patrie. Je n'entre point ici dans la discussion des droits, des prétentions, entre Philadelphie et Londres; mais qu'il sorte aujourd'hui du tombeau, ce Vergennes, faiseur en Amérique et fauteur en Hollande des révolutions du peuple égal et libre; et qu'il voie ce que la secte a fait du Trône qu'il prétendit venger par elle, en abaissant une Puissance émule. Qu'il se joigne à Vergennes, ce Mercy d'Argenteau, Ministre de Joseph II, et qu'il voie à quoi ont abouti les services de cette populace souveraine qu'il se préparoit à convoquer dans le Brabant, les services des *prétendus amis du salut public*, c'est-à-dire, de ces *émissaires* de la secte déjà régnante dans Paris, de ces Jacobins qu'il *accueilloit et qu'il favorisoit*, pour arriver à l'oppression par l'anarchie. (*Lett. sur les affaires des Pays-Bas Autrichiens*, *lett.* 2, *p.* 31.) Non, la secte qui jure de briser tous les sceptres, n'est pas faite pour étayer le vôtre ou le venger. Loin donc toute alliance, toute union de ses principes, de ses moyens avec les vôtres! Elle ne perdra pas de vue l'essence même de ses projets; elle ne semblera s'ouvrir à vous, en abattant ce

Trône que vous jalousez, que pour vous trouver seul, quand elle se tournera contre vous.

C'est peu de renoncer aux désastreux services d'un moment; quand l'ennemi commun de la société se montre, il faut que tous les chefs de la société ne voient plus que l'ennemi commun à repousser. Tout ce que vous ferez contre lui, vous l'aurez fait pour vous, pour votre peuple, ou pour cette partie de la société et des Empires dont vous êtes le chef. Loin donc ici encore, ces calculs de tout ce qu'il pourra vous en coûter de sacrifices et d'efforts, ou de ce qui pourra vous en dédommager! Quand vous voyez brûler ce toit voisin de vos palais; est-ce assez de ne pas ajouter à l'incendie? ou bien commencez-vous par demander quelle sera la récompense des soins que vous donnerez à éteindre les flammes? Plus follement avide, perdrez-vous à piller cette maison en feu, un temps que l'incendie gagne pour embraser la vôtre? Sauvez tous les Empires, vous sauverez le vôtre. Tous ceux que vous laissez au Jacobin le temps d'abattre, sont autant d'obstacles qu'il écarte pour arriver à vous. Tous les foudres qu'il sait tirer de leurs ruines, et toutes ces nouvelles légions dont il se fortifie, assureront-elles vos dédommagemens? ou bien à force de bassesses, de tempéramens et de complaisances, attendrez-

vous des exceptions ? et vous flatterez-vous de trouver toujours neutre le Pentarque qui aura fait semblant de n'en pas exiger davantage de vous ? Ou même encore, dans la désertion de la cause commune, vous reposerez-vous sur des traités de paix, sur des traités même d'une alliance offensive ou défensive ? O pudeur ! ô oubli de la cause commune ! ô honte ! ô lâcheté ! Non, non, vous n'auriez pas pensé à ces traités, si vous aviez connu la secte qui vous les proposoit. Vous les avez signés ! Vous n'êtes pas en paix, et vous n'êtes pas neutre à son égard ; vous êtes son esclave. Vous avez fait de votre sceptre ce qu'elle a impérieusement voulu que vous en fissiez, en attendant qu'elle le brise. Vous êtes resté neutre ! C'est-à-dire, vous n'avez pas osé résister au Jacobin, qui n'attend, pour vous faire sentir tout le poids de vos fers, ou pour vous immoler, que d'avoir triomphé de ceux qui pouvoient vous défendre ou venger votre mort. Vous avez fait la paix avec cet ennemi commun de la société ! C'est-à-dire, que vous avez juré de laisser égorger la société entière, renverser tous les Trônes, broyer toutes les Puissances, sans opposer la moindre résistance. Vous avez fait des traités d'alliance ! c'est-à-dire, que vous avez juré d'aider les destructeurs, les dévastateurs à détruire et à dévaster.

Vous sentez, comme nous, la honte, la bassesse, l'opprobre de la neutralité, de la paix et de tous ces traités; mais il est une force majeure... Eh bien, dites-le donc que vous êtes vaincu; que vous êtes déjà esclave de la secte, et nous vous répondrons : ne faut-il donc jamais savoir mourir, plutôt que de subir le joug? Est-il sauvé, ce Trône, sur lequel la secte ne vous laisse que pour régner par vous? Est-il sauvé, ce peuple, quand il faut que ses bras servent jusqu'aux forfaits des Jacobins? Est-il sauvé, l'esclave enchaîné sur le banc des galères, et dont les bras ne peuvent qu'agiter des rames pour le service du pirate? Ah! s'il vous reste encore quelque force et quelque liberté, levez-vous, et combattez encore les combats de la société. Si cette vaine image de puissance que la secte vous laisse peut encore vous séduire, écoutez donc la secte même, par la bouche de *Jean de Bry*, et au milieu de ses législateurs, sollicitant la légion régicide, le décret qui devoit envoyer *douze cents assassins* tuer, non pas un Roi, mais tous les Rois! Ne vous ont-ils pas dit assez clairement ce qu'ils veulent de vous, de votre peuple, ces législateurs mêmes, lorsqu'ils ont déclaré *fraterniser* avec tout peuple qui voudra secouer le joug de ses lois, de son chef, de ses magistrats? (*Décret du* 9 *nov.* 1792.) Quoi!

vous croiriez encore qu'il est un Roi exempt de la proscription ? et vous voyez la secte célébrer tous les ans la fête des bourreaux de leur Roi, et vous les entendez décréter, répéter dans leurs fêtes, en présence de ces Ambassadeurs de Rois neutres ou de Rois alliés, le plus solennel de leurs sermens, le serment de *haine à la Royauté!* Vous voyez leurs adeptes, jusques dans vos chaires d'*enseignement public*, annoncer qu'encore quelques années, et les derniers mystères de la secte seront accomplis ; il n'y aura plus ni Roi, ni magistrat, ni nation, ni patrie, ni société gouvernée par des lois ; et vous hésiterez à oublier toutes vos jalousies, toutes vos dissentions personnelles ; à mettre de côté toutes ces réserves, toutes ces prétentions, toutes ces méfiances, et ces altercations, et ces inimitiés de Roi à Roi, de peuple à peuple, de puissance à puissance, quand il s'agit de sauver, non pas votre puissance, mais toutes les puissances, non pas votre peuple, mais tout peuple vivant en société, ou sous des Rois, ou sous des lois quelconques !

Il en est encore temps, les nations sont encore plus puissantes que la secte ; que toutes les nations, que tous leurs Rois et leurs Sénats ; que tous leurs citoyens s'unissent ; que pas un seul homme vivant en société, ne regarde comme étrangère

à sa personne cette guerre d'une secte, qui a juré la ruine de toute société. Que le Jacobin ne soit pas le seul à connoître les ressources de l'enthousiasme. Celui de la patrie, celui de ses Autels, celui de ses lois, celui de vos fortunes, de vos enfans, de vos villes, de vos maisons, celui enfin de l'ordre social à conserver, seront-ils donc ou moins actifs ou moins puissans? Vous inspireront-ils moins de courage, et vous résoudront-ils à moins de sacrifices que l'enthousiasme du délire? et sera-t-il dit que les brigands seront toujours les seuls à connoître le prix de l'union et du concert des forces? Par-tout ils ne sont qu'un; ils n'ont qu'un même objet; ils ne servent qu'une seule et même cause. Ils sont frères par-tout, par cela seul qu'ils voient par-tout l'ordre social à renverser. Chefs des nations, soyez frères comme eux, par cela seul qu'il est pour vous tous un intérêt commun à conserver cet ordre social. Voilà ce que j'appelle une guerre de zèle pour la société, une guerre toute dirigée contre la secte même, et la seule qui puisse lui ôter ces ressources, que ne lui ont peut-être déjà que trop fournies des politiques accoutumés aux guerres de vengeance, de jalousie et d'ambition, peu habitués aux sacrifices que prescrivent les guerres d'un intérêt commun et général.

Lorsque j'invite ainsi toutes les Puissances, toutes les Nations à ne faire, en quelque sorte, qu'une seule Puissance, qu'une seule Nation, à n'avoir toutes qu'un même zèle et qu'une même ardeur dans les combats contre la secte, me demandez-vous, lecteur, ce que devient cette guerre toute d'humanité, de conservation, que je voulois voir opposée à cette guerre de fureur, de destruction, de rage qu'elle fait elle-même à la société? Sans doute, répondrai-je, sans doute il m'en coûte de sonner en quelque sorte, moi-même le tocsin qui appelle toutes vos légions au champ de Mars; mais lorsqu'enfin toutes celles de la secte se nourrissent de sang et de carnage; lorsqu'il est des cent mille et des cent mille citoyens que leur tranquillité, leur aversion même pour toute résistance, n'empêcha pas d'être victimes; lorsque des femmes, des vieillards, des enfans ont été égorgés nouvellement encore dans les montagnes de la Suisse, comme dans les plaines de la Vendée et dans toute la France; lorsque par-tout où la secte peut faire arriver ses armées de brigands, il faut ou ployer le genou devant l'idole ou tomber sous les piques, quel est ici le véritable ami de l'humanité? Celui-là pense-t-il à conserver la société, qui laisse les armées de la secte se promener successivement du Brabant en Hollande, de la Savoie en Suisse,

du Piémont au Milanois, à Rome, et par-tout renverser l'ordre social, parce que par-tout elles ne trouvent qu'une résistance foible et isolée ! Le véritable ami de l'humanité, est-ce donc celui qui laisse le fléau s'étendre et ravager l'Europe, ou bien celui qui vous presse d'en étouffer le germe ? La main conservatrice de vos jours, est-elle celle qui, craignant de toucher à la plaie, la laisse mûrir des semences de la mort ; ou bien celle qui, appliquant le fer et le feu, tranche le membre gangrené pour conserver le corps ? Oh ! si vos conseillers d'une cruelle humanité avoient vu qu'une secte, dont l'empire est tout dans la terreur, dont les moyens sont tous ceux des brigands assassins, ne doit pas être domptée par de perfides complaisances ; combien ils eussent épargné d'horreurs et de fleuves de sang ! Combien cette terreur a donné à la secte de citoyens et de soldats, qui eussent mieux aimé servir contre elle que pour elle ! Et combien encore qui, malgré la terreur, se fussent joints à vous, s'ils avoient cru vous voir armés uniquement contre elle, non pour votre propre ambition ! Je ne suis point entré dans les conseils des Puissances ; j'aime à croire l'erreur de mes compatriotes mal fondée ; et peut-être faut-il la rejeter sur la secte même, qui en tire un parti si désastreux ; mais combien de soldats elle a su se donner, dont le

courage eût été tout pour vous, si vous étiez venu à bout de les convaincre que votre cause étoit uniquement celle de leur Roi, de leurs lois et de leur religion ; s'ils ne s'étoient pas crus entre deux ennemis, et obligés de repousser celui qui venoit, non pas pour les défendre, mais pour profiter de leurs dissentions, pour se faire une proie de leur patrie, ou pour leur ménager le sort que la Pologne et Venise ont subi ! Qu'il soit au moins ôté aux Jacobins ce vain prétexte ; que tout peuple opprimé apprenne de vos déclarations franches et soutenues par les faits, à ne plus voir dans vous que de vrais libérateurs ; et dans vos légions, que des hommes armés par le vœu seul de rétablir l'ordre social.

Mais que fais-je et qu'allois-je promettre ? Verrois-je donc le sort de ma patrie, le destin des Empires, dépendre tout entier de la force de nos armées ? Ah ! il est une guerre que la secte nous fait, plus terrible que celle de ses brigands. Les succès de son impiété, la corruption des mœurs, l'apostasie d'un siècle se disant celui de la philosophie, voilà ses véritables armes et la grande source de nos désastres. Vous que ces vérités effraient, parce qu'elles vous touchent de plus près, remontez aux causes de vos malheurs, et apprenez à les retrouver toutes dans cette apostasie.

Avec tout le génie des démons, un désastreux sophiste s'écria : je ne servirai point, ma raison sera libre. Le Dieu de la Révélation me poursuivra, je poursuivrai le Dieu de la Révélation. Je me ferai contre lui une école ; j'aurai mes adeptes conjurés avec moi, et je leur crierai : *Ecrasez l'infame*, écrasez Jésus-Christ. — Cette école s'est établie sur la terre ; des Rois, des Grands du monde ont applaudi à ses leçons ; ils les ont savourées parce qu'ils y trouvoient la liberté de toutes leurs passions. Voilà le premier pas de la Révolution. Ne m'importunez plus de vos inutiles réclamations ; relisez les fastes de l'impie que vous avez idolâtré ; c'est là que sont nos preuves. Princes, riches, seigneurs, chevaliers, voilà le crime, non pas de chacun de vous, mais d'un nombre si grand parmi vous, que je peux en quelque sorte l'appeler le crime de votre caste. Les prêtres de ce Dieu que vous aviez abandonné, vous avertirent qu'il étoit des fléaux réservés aux apostats ; que votre exemple seroit funeste au peuple comme à vous. Souvenez-vous comment furent reçues ces menaces ; mais reprenez les fastes de l'école que vous nous opposiez. Le Ciel, dans sa colère, laissa les élèves des sophistes se multiplier comme les sauterelles. Ils se crurent aussi les Dieux de la raison ; ils dirent aussi : nous ne servirons pas ; mais c'est

c'est en jetant les yeux sur vous, qu'ils ajoutèrent : l'oppression et la tyrannie ont mis sur le Trône des hommes comme nous ; le hasard de la naissance a fait des Nobles et des Grands qui valent moins que nous. Ils le dirent, et ce que la liberté des passions vous faisoit faire contre Jesus-Christ, l'orgueil de leur égalité le fit contre vous. Ils conspirèrent contre le Trône, et contre les Grands ou les Nobles qui l'entouroient.— Frappés d'aveuglement vous accueillîtes cette nuée de Sophistes comme vous aviez accueilli leur maître.—Les Prêtres du Seigneur vous avertirent encore que toute cette école d'impiété, avec la ruine de l'Église, entraîneroit la vôtre, celle des Lois, des Magistrats, des Princes et des Rois. La raison elle-même vous parloit hautement comme vos Prêtres ; mais vous aviez fermé l'oreille à la révélation ; vous refusâtes d'écouter la raison.

Le Dieu que votre apostasie irritoit chaque jour, laissa cette nuée de Sophistes s'enfoncer dans l'abyme des Loges ; et là, sous le voile des jeux maçonniques, les arrière-adeptes réunirent leur conspiration contre l'Autel, contre le Trône, contre toute grandeur, à celles de ces sages dont vous étiez les dupes. Les adeptes se multiplièrent autant que les Sophistes. Sous les auspices d'un nouveau sage, ajoutant l'impiété

à l'impiété ; le blasphême au blasphême, se forma, sous le nom d'illuminés, une nouvelle secte, méditant, comme le héros de votre apostasie, d'écraser Jesus-Christ ; et comme les élèves de ce héros, jurant de vous écraser vous-mêmes ; et comme toutes les sectes des brigands, d'écraser tout empire des lois. —C'étoit à ses complots que se réduisoient tous les fruits de la philosophie que vous vous obstiniez à regarder comme la vraie sagesse. Pour vous désabuser enfin de cette idole, et bien moins encore pour se venger que pour vous rappeler à la Foi, aux vertus de son Evangile, savez-vous ce qu'a fait votre Dieu ? il a fait taire ces Prophêtes eux-mêmes et les Docteurs de sa loi. Il leur a dit : « Laissez-là ces » leçons que vous opposez au délire des impies. » C'est à moi qu'ils opposent leur raison ; c'est » mon fils qu'ils ont fait serment d'écraser. Ils » veulent être seuls à régner sur ce peuple. Ils » ont pris sur eux seuls le soin de le conduire » au vrai bonheur ; je les laisserai faire : j'abandonne ce peuple à leur sagesse. Sortez du » milieu d'eux, vous tous, mes Prêtres et mes » Pontifes ; emportez avec vous l'Évangile de » mon fils ; laissez les sages abattre ses Autels ; » laissez-les au milieu de ses Temples élever des » trophées au héros qui voulut l'écraser, et » que ce peuple marche guidé par la lumière

» seule de leur raison. Sortez, retirez-vous; mon » Fils et moi, nous livrons et ces Grands, et » ce peuple, à leurs sages. Qu'ils soient conduits » par eux, puisqu'ils ne veulent plus de moi et » de mon Fils. »

François, ainsi a dit le Dieu de vos pères. Oh! qu'il sait bien confondre *la prudence des prudens, la sagesse des sages!* Parcourez à présent ce vaste empire qu'il a livré à votre prétendue philosophie. Ses Prêtres n'y sont plus, ses Autels sont abattus, son Evangile a disparu. Calculez à présent les forfaits et les désastres. Promenez-vous sur ces ruines; voyez et ces débris et ses décombres. Demandez à ce peuple ce que sont devenus ces millions de citoyens qui peuploient ses campagnes et ses villes? Dites-lui: quelle inondation de Barbares est venue les désoler? Qu'est devenue cette ville si fière de sa grandeur et de la pompe de ses palais? que sont-elles devenues ces autres villes, les émules de Tyr? Où s'est-il écoulé cet or que leurs vaisseaux apportoit chaque année, des Rives de l'Aurore et des Isles de l'Occident? Cette joie et ces champs d'allégresse, pourquoi sont-ils changés en pleurs et en gémissemens? Ces fronts, jadis l'image du bonheur, pourquoi sont-ils couverts du sombre voile de la terreur? Et pourquoi ces soupirs que la crainte d'être entendus étouffe

vainement? Vous tous, peuples naguères si heureux encore sous les lois de vos pères ; aujourd'hui en proie à tous les maux de la Révolution, n'avez-vous pas ses philosophes et toute la sagesse de ses déistes, de ses athées ou de ses philantropes ? Vous sur-tout, disciples et long-temps zélés protecteurs de tous ces sages de la Révolution, d'où vient donc que vous êtes aujourd'hui errans et vagabonds, pauvres et désolés sur toute la surface de l'Europe ? N'est-elle pas aujourd'hui triomphante dans le centre de son Empire, cette philosophie dont vous aviez fait votre Idole ?

Ah ! qu'ils sont accablans, ces sarcasmes d'un Dieu trop bien vengé ! Malheureuses victimes de votre confiance à ses faux sages ! concevez donc enfin qu'il est terrible d'être abandonné à l'empire de leur impiété. Avouez qu'elle a été bien désastreuse votre crédulité, votre confiance à ces héros sophistes. Ils vous avoient promis une révolution de sagesse, de lumières, de vertus, et ils vous ont donné une révolution de délire, d'extravagance et de scélératesse. Ils vous avoient promis une révolution de bonheur, d'égalité, de liberté, de l'âge d'or, et ils vous ont donné une révolution, à elle seule, le plus épouvantable des fléaux qu'un Dieu, justement irrité par l'orgueil et par l'impiété des hommes, ait jamais

versé sur la terre ; et voilà le terme de toute cette impiété qu'il vous plut d'appeler philosophie. Encore une fois, il ne s'agit plus de contester sur la cause primordiale de nos malheurs ; elle est trop évidente. Et Voltaire et Jean-Jacques sont les héros de la Révolution, comme ils furent les héros de votre philosophisme. Il s'agit de mettre un terme à votre illusion, si vous ne voulez pas que le fléau continue, ou bien être sans cesse exposés au danger de le voir renaître. il faut que la révolution soit la mort de cette philosophie d'impiété, si vous voulez qu'il s'appaise, ce Dieu qui n'envoya la révolution que pour venger son fils. Ce n'est pas en persistant dans l'outrage, en laissant dans votre cœur la première cause de vos désastres, que vous en trouverez la fin. Le grand crime du Jacobin, c'est son impiété ; mais sa grande ressource, c'est la vôtre. Il a l'Enfer pour lui, tant qu'il combat contre Jesus-Christ, vous n'aurez pas les Cieux pour vous, tant que vos mœurs ou votre Foi vous tiendront, comme lui, ennemis de Jesus-Christ. Par votre impiété vous êtes frères du Jacobin, vous êtes Jacobins de la révolution contre l'Autel ; ce n'est pas en persistant comme lui dans cette haine de l'Autel, que vous appaiserez le Dieu qui venge cet Autel par la révolution des Trônes et de toutes nos lois.

Telle est la dernière, telle est la plus importante des leçons que nous donnent ces fléaux progressifs, comme les complots même des *Sophistes de l'impiété, des Sophistes de la rebellion, des Sophistes de l'anarchie.* Puissé-je, en terminant ces Mémoires, l'avoir profondément inculquée dans l'esprit de mes lecteurs ! Puisse-t-elle surtout disposer les voies au retour de la Religion, des lois et du bonheur dans ma patrie ! Puissent les recherches que j'ai consacrées à dévoiler les causes de la Révolution, ne pas être inutiles aux Nations qui peuvent encore se préserver ou bien se délivrer de ses désastres ! Et le Dieu qui soutint mes travaux ne les aura pas laissés sans récompense.

FIN.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES dans le Tome cinquième.

Fin de la Table du cinquième et dernier Volume.

